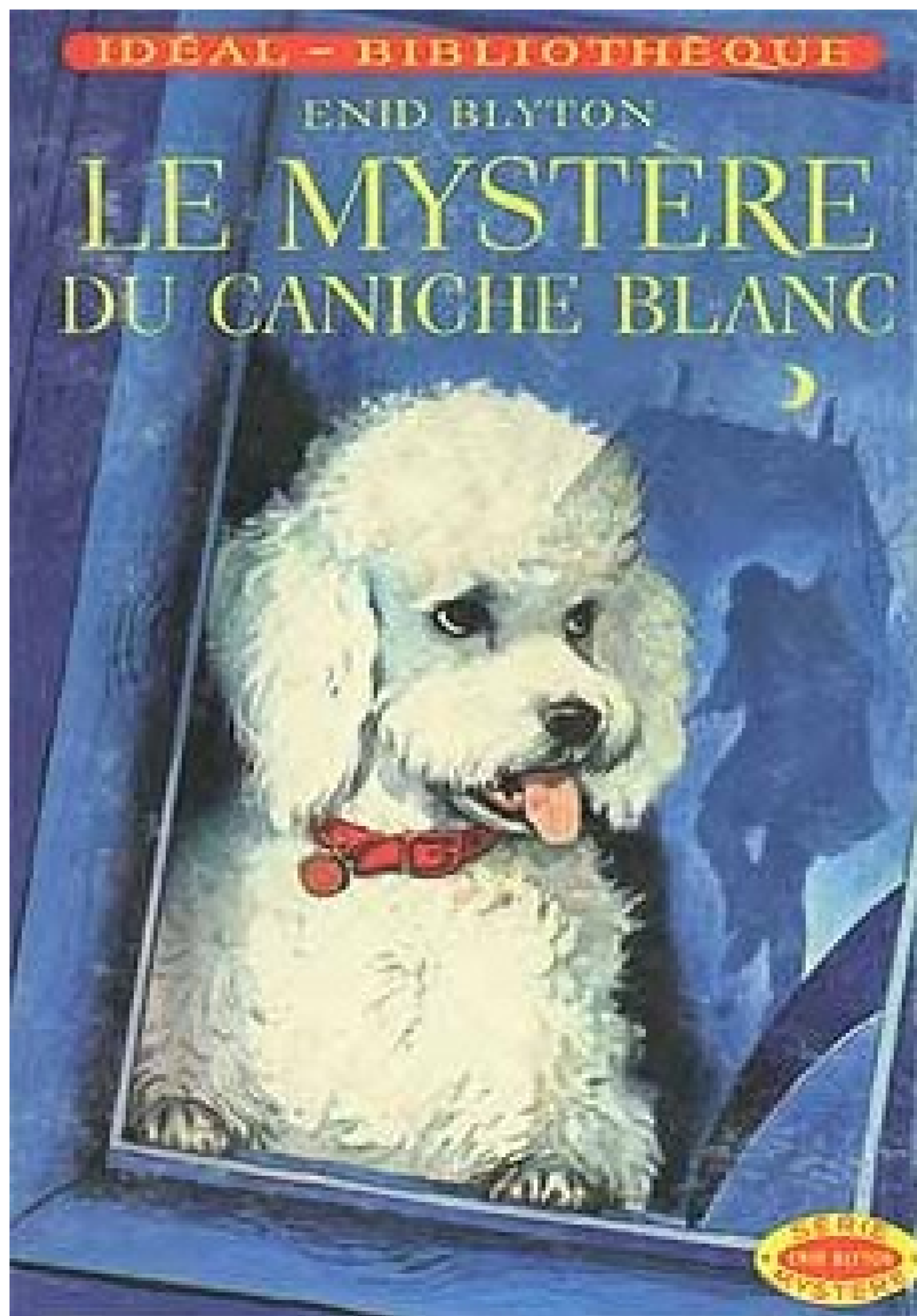

IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE
ENID BLYTON
LE MYSTÈRE
DU CANICHE BLANC

Enid BLYTON

LE MYSTÈRE DU CANICHE BLANC

Si le chien Foxy n'avait pas enroulé sa laisse autour des jambes de la dame au caniche blanc, sur le quai de la gare de Peterswood, rien ne serait arrivé.

Mais l'incident a lancé Fatty, Larry, Pip, Daisy et Betsy sur une piste: de singuliers évènements se déroulent au domaine de Glenmore... Le caniche blanc se comporte bizarrement avec les gens qui en ont la garde... Et ceux-ci se comportent eux-mêmes d'étranges façons…

Pour les « Cinq détectives » et leur chien, voilà un mystère passionnant. Pour le chef de la bande Fatty, une occasion de mettre à profit son art du déguisement. Pour le policeman local Groddy..., c'est une autre affaire !

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en Vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en Randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en Roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la Rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué Clan des Sept

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en Péniche
La Famille Tant-Mieux en Croisière
La Famille Tant-Mieux à la Campagne
La Famille Tant-Mieux prend des Vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant
Le Mystère du Chapeau pointu
Le Mystère des Singes verts
Le Mystère du Message secret

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui Chauffeur de Taxi
Oui-Oui veut faire Fortune
Bravo, Oui-Oui !
Oui-Oui va à l'Ecole
Oui-Oui à la Plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui Champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le Cerf-Volant
Oui-Oui et le Vélo-Car
Oui-Oui et le Chien qui saute
Oui-Oui part en Voyage
Oui-Oui et le Magicien

Série « Belles Histoires »

Bonjour les Amis !
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux Enfants dans un Sapin
Histoires du Coin du Feu
Histoires de la vieille Horloge
Fido, Chien de Berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

Les six Cousins
Les six Cousins en Famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en Pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles !
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystères »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois
Le Mystère du Chat Botté
Le Mystère du Camion fantôme
Le Mystère du Collier de Perles
Le Mystère de la Fête foraine
Le Mystère du Caniche blanc

dans les Grands Livres Hachette

3 titres en 1 Volume

Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile, Le Clan des Sept à la Rescousse, Le Mystère de la Roche percée
Fido Chien de Berger, Le Club des Cinq va camper, Le Mystère du Nid d'Aigle

1/69

ENID BLYTON

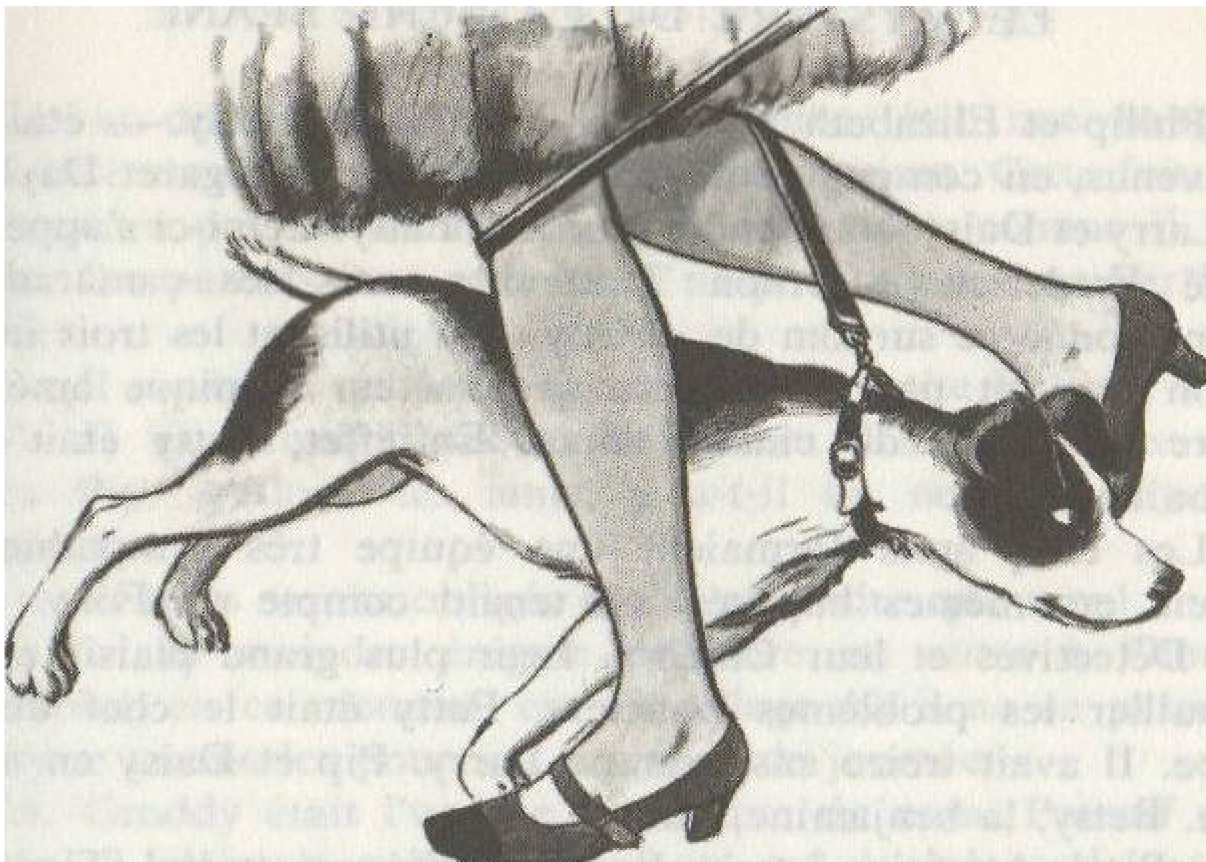
LE MYSTERE
DU CANICHE BLANC

ILLUSTRATIONS DE JACQUES FROMONT



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

FOXY FAIT DES SIENNES

CET APRÈS-MIDI-LÀ, quatre enfants et un chien pénétrèrent dans la petite gare de Peterswood. Le chien remuait joyeusement la queue et ne cessait de courir de côté et d'autre.

« Je crois qu'il va falloir .lui mettre sa laisse, dit Pip. Nous sommes en avance et deux ou trois trains peuvent arriver avant celui de Fatty. Foxy risque de se faire écraser. Allons, viens ici, mon vieux!»

Le petit fox-terrier se mit à aboyer en frétillant plus fort que jamais.

« Oui, oui ! Je sais que tu es impatient de retrouver ton maître, déclara Pip. Mais nous le sommes autant que toi et nous faisons moins de bruit. Calme-toi un peu ! »

Philip et Elizabeth Hilton —.dits Pip et Betsy — étaient en effet venus, en compagnie de Lawrence et de Margaret Daykin -dits Larry et Daisy — attendre leur ami Fatty. Celui-ci s'appelait en réalité Frederick Algernon Trotteville mais ses camarades lui avaient donné ce surnom de « Fatty » en utilisant les trois initiales de son nom et par allusion au gros acteur comique américain, célèbre au temps du cinéma muet. En effet, Fatty était plutôt grassouillet.

Les cinq amis formaient une équipe très sympathique et s'étaient eux-mêmes baptisés, en tenant compte de Foxy : « Les Cinq Détectives et leur Chien». Leur plus grand plaisir était de débrouiller les problèmes policiers. Fatty était le chef du petit groupe. Il avait treize ans, comme Larry. Pip et Daisy en avaient douze. Betsy, la benjamine, huit !

« Pip ! Attention ! cria Larry. Voici un train ! Tiens bien Foxy !»

Le sifflet de la locomotive déchira l'air. Foxy fit un bond de peur et se réfugia sous un banc, tout tremblant. Betsy s'efforça de le rassurer :

« Courage, Foxy ! Fatty sera bientôt là. Nous avons été bien contents de te garder pendant son absence. Tu as été très sage !

— Je ne comprends pas que Fatty soit allé passer une semaine entière en Suisse, juste au moment de Noël ! soupira Daisy. Quelle idée !

— Je suppose qu'il a accompagné ses parents, répliqua son frère. Et puis, faire du ski, ce n'est pas désagréable ! J'espère qu'il se sera bien amusé.

— Il ne fait pas chaud sur ce quai ! Si nous passions dans la salle d'attente ? proposa Betsy. Viens, Foxy ! »

Mais le petit chien refusa de bouger. Il savait que son jeune maître débarquerait sur ce quai et il était bien décidé à l'y attendre. Il se tassa un peu plus sous son banc.

« Tu veux rester ici ? Eh bien, reste ! décida Pip. Je vais t'attacher au dossier. Nous te retrouverons tout à l'heure ! »

La salle d'attente était mal chauffée, mais les enfants s'y sentirent mieux. Du moins étaient-ils à l'abri du vent glacial qui

soufflait au-dehors. Daisy se laissa tomber sur une banquette. « Une chose est certaine, dit-elle en souriant. Cette fois, Fatty ne descendra pas du train sous un déguisement, comme il le fait souvent. Ses parents sont avec lui, il ne pourra pas s'amuser à nous mystifier.

— Il me tarde qu'il soit là ! soupira la petite Betsy.

— Je sais ce qu'il nous demandera dès qu'il nous verra ! déclara Pip. « Alors, les amis, y a-t-il un nouveau mystère à « débrouiller?»

— Et nous serons obligés de lui répondre que non ! enchaîna Larry. Pas la moindre énigme policière ou autre à l'horizon ! Peterswood, en ce moment, est un village où il ne se passe rien. Groddy se tourne les pouces à longueur de journée. »

M. Groddy était l'unique policeman du coin. Poussif et peu aimable, il n'aimait guère les enfants qui le lui rendaient bien. Comme il avait l'habitude de rouler les « r » et de dire à tout propos « Cirrculez ! », les Détectives l'avaient baptisé « Cirrculez ».

Soudain, un taxi s'arrêta dans la cour de la gare. Pip et ses compagnons s'approchèrent de la fenêtre pour voir qui en descendrait : ils n'avaient rien de mieux à faire pour occuper leur temps. Ils aperçurent un homme d'un certain âge qui, après avoir mis pied à terre, aida sa compagne à sortir à son tour de la voiture. La femme portait dans ses bras un petit caniche blanc. Sa voix parvint aux enfants :

« Popett chérie ! Ne va pas prendre froid par ce vilain temps ! »

Et, ce disant, elle abrita la mignonne bête sous sa fourrure. Un second taxi s'arrêta derrière le premier. Quatre personnes en descendirent, qui vinrent rejoindre le couple. De toute évidence, celui-ci partait en voyage et les autres venaient l'accompagner jusqu'au train. Le groupe, bavardant joyeusement, traversa la gare et déboucha sur le quai. Tous parlaient et riaient si fort que les enfants sortirent pour mieux les observer. La femme qui portait la petite chienne caniche s'approcha du banc auquel Foxy était attaché. Foxy avança le museau pour flairer cette boule de laine blanche. Popett poussa un jappement de surprise Foxy recula et rentra sous le banc

en passant de l'autre côté de la dame, ce qui eut pour effet de lui enrouler sa laisse autour des jambes. La dame se mit à crier et lâcha Popett. Au même instant, un train entra en gare avec un tel fracas que le petit caniche, affolé, prit la fuite à toutes pattes. Foxy voulut s'élancer à sa poursuite, oubliant qu'il était attaché. La laisse se tendit, le fox-terrier faillit s'étrangler... et la maîtresse de Popett, les jambes entravées, tomba sur le sol en hurlant :

« Rattrapez Popett ! Vite, quelqu'un ! Qu'est-ce que ce chien fait là ? Sale bête, va ! »

Le quai s'anima en un instant. Pip, Betsy, Larry et Daisy coururent après Popett. Puis Pip revint sur ses pas pour porter secours au pauvre Foxy que la femme repoussait à coups de pied. Elle semblait fort en colère.

« A qui est ce chien ? Pourquoi l'a-t-on attaché sous ce banc ? Où est ma petite chienne ? Tom, aide-moi, voyons !

— Je t'en prie, Gloria, ne te mets pas dans des états pareils ! » conseilla son mari, répondant à son appel.

Tout le monde était si bien occupé à courir de côté et d'autre que personne ne prêta attention au train qui venait d'entrer en gare. Les enfants ne virent même pas Fatty en descendre avec ses parents... un Fatty bronzé et éclatant de santé. En revanche, Fatty vit très bien ses amis et s'étonna de leur agitation. Il laissa ses parents partir en taxi et se dirigea vers Pip qui tentait d'excuser Foxy et d'apaiser le couple furieux. Pip tenait par le collier le petit fox qui gigotait tant et plus pour se libérer. Soudain Foxy donna de la voix et, échappant à Pip, se précipita en avant.

« Eh bien ! dit une voix familière. Voilà enfin quelqu'un qui me reconnaît. Salut, Foxy ! »

Pip, Betsy, Larry et Daisy se précipitèrent à leur tour. De joyeuses exclamations fusèrent. Il y eut des embrassades et des bourrades amicales. Foxy aboyait comme un perdu. L'homme prénommé Tom intervint.

« A qui est ce chien ? demanda-t-il d'une voix sèche. Je n'en ai jamais rencontré d'aussi malfaisant de ma vie ! Il a fait tomber ma femme ! Et voyez dans quel état il a mis son manteau de fourrure... plein de poussière ! Ah ! Le hasard fait bien les choses... Voici un

policeman... Je désire porter plainte au sujet de ce chien... Il a attaqué notre caniche et provoqué la chute de ma femme ! »

Les enfants se retournèrent. A leur grande horreur, ils aperçurent M. Groddy. Venu pour acheter un journal à la bibliothèque de la gare et entendant un tumulte inhabituel, Cirrculez était passé sur le quai pour se rendre compte de ce qui provoquait une telle agitation.

A la vue des enfants, ses yeux brillèrent de plaisir anticipé. Il les prenait en faute ! Quelle chance !

« Bonjourr, monsieur ! Ainsi, ce chien a attaqué le vôtrre, dites-vous ! Attendez un peu que je prrenne mon carrnet pourr tout inscrrirre... Voilà longtemps que ce cabot me donne du trracas... Trrès, trrès longtemps ! »

Groddy sortit son calepin et suça son crayon. Foxy, que Fatty avait pris dans ses bras, sauta soudain à terre et commença une joyeuse petite danse autour des mollets de Cirrculez qu'il considérait comme son ennemi personnel. Celui-ci lui donna une tape avec son carnet.

« Rretenez ce chien ! Il aggrrave son cas... Vous m'entendez, vous... ?»

Au même instant, la femme poussa un cri de joie.

«Quel bonheur! On a retrouvé Popett... et voici Larkin ! Oh ! Larkin, je commençais à me demander si vous arriveriez à temps pour prendre Popett avec vous et la ramener à la maison ! »

Larkin était un curieux individu. Il boitait un peu car il était estropié d'une jambe. Plutôt gras, il apparaissait sans forme, vêtu qu'il était d'un vieux pardessus trop ample. De plus, une écharpe dissimulait le bas de son visage et une casquette usagée lui descendait jusqu'aux yeux. Il tenait Popett dans ses bras.

« Qui est-ce ? demanda Groddy en considérant le nouveau venu d'un air surpris.

- Seulement Bob. Larkin, notre homme à tout faire. Il habite le pavillon du gardien, dans notre domaine de Glenmore. Nous lui avons demandé de venir à la gare avant le départ de notre train pour ramener Popett à la maison. Ma chère petite Popett ! Je veux en profiter jusqu'à la dernière minute. »

Tout en cajolant la petite chienne, la femme se tourna vers Larkin :

« Vous la soignerez bien, n'est-ce pas ? Du reste je serai bientôt de retour. Allons, prenez-la maintenant ! »

Larkin fourra le caniche sous son manteau et s'éloigna en traînant la jambe. Groddy, son carnet à la main, commençait à s'impatienter :

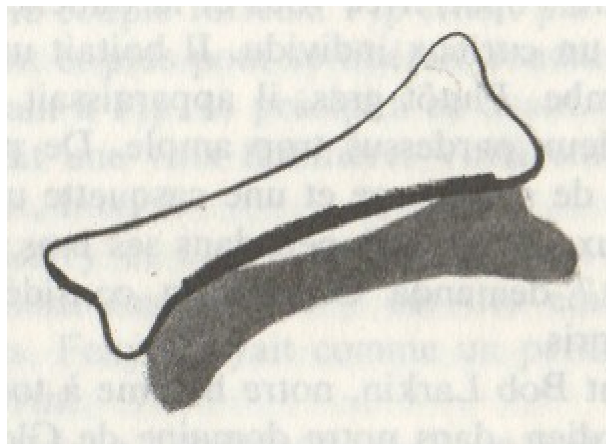
« Pourr cette plainte contrre ce chien, madame, il me faut votrre nom et votrre adrresse, et aussi...

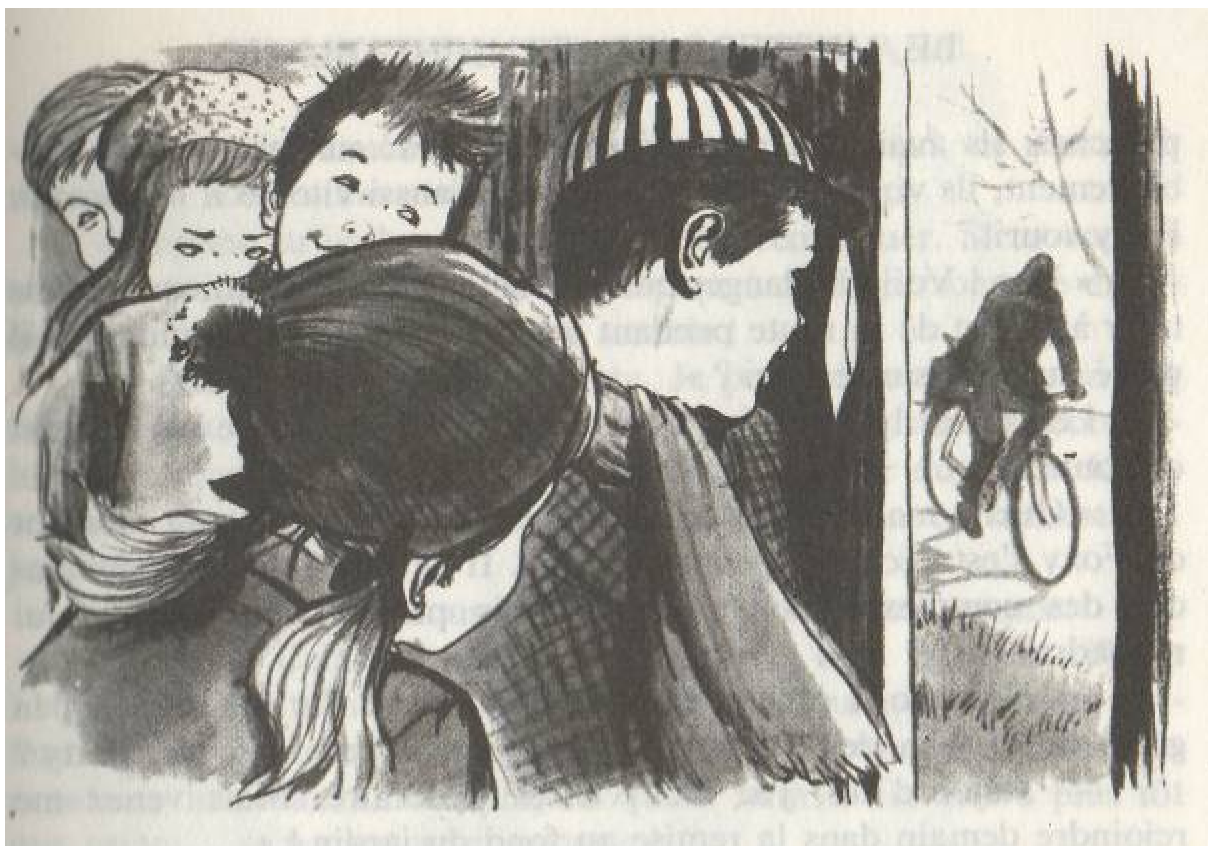
— Mon Dieu ! Voilà notre train ! » s'écria la femme.

Cirrculez se trouva poussé hors du groupe cependant que Tom et Gloria échangeaient baisers et poignées de main avec leurs amis. Puis le couple monta vivement dans un wagon. On le vit se pencher à la portière, agitant la main en un ultime geste d'adieu. Le convoi démarra presque aussitôt.

« Pouh ! » soupira Groddy d'un air de dégoût.

Dépité, il ferma son carnet d'un coup sec. Après quoi il regarda autour de lui, à la recherche de Foxy et des enfants. Ceux-ci ne l'avaient pas attendu. Le quai était désert...





CHAPITRE II

ENTRE AMIS !

LES CINQ DÉTECTIVES et leur chien se trouvaient déjà assez loin sur le chemin du retour. Ils couraient à bonne allure. « Le train est arrivé juste à point pour nous tirer d'embarras ! fit remarquer Pip, haletant.

— Cachons-nous quelque part ! suggéra Daisy. Attendons que Cirrculez soit passé. N'oubliez pas qu'il se déplace toujours à bicyclette. S'il nous rattrape, il va encore nous ennuyer de mille manières.

— C'est cela, cachons-nous ! approuva Betsy à qui le gros policeman inspirait une véritable terreur.

__ Chic ! Voilà justement une cabane de cantonnier ! s'écria Fatty. Entrons vite ! »

Suivis de Foxy, les enfants s'entassèrent dans la cabane en

planches. Ils avaient à peine tiré la porte sur eux que, par l'entrebâillement, ils virent Groddy qui pédalait aussi vite qu'il le pouvait. Fatty sourit.

« Bon ! Voilà le danger qui s'éloigne. C'est égal, mieux vaut se tenir à l'écart de sa route pendant un jour ou deux. Mais que s'est-il passé au juste sur le quai ? »

Les autres lui fournirent les détails tandis qu'ils se remettaient en route.

« Quelle malchance que Cirrculez soit arrivé juste au moment où Foxy s'est déchaîné ! soupira Fatty. Il va sans doute me demander des comptes à son sujet. Je vais penser à ce que je lui répondrai...

— Nous voici arrivés chez toi, dit Pip en s'arrêtant devant la grille de la villa des Trotteville. Quand te reverrons-nous, Fatty ?

— Aujourd'hui, j'ai mes valises à défaire. Mais venez me rejoindre demain dans la remise au fond du jardin ! »

Cette remise était le domaine privé du chef des Détectives. C'est là qu'il entassait ses trésors, entre autres les déguisements qu'il affectionnait et les fards dont il se servait habilement pour modifier sa physionomie.

Le lendemain, en se rendant au rendez-vous de Fatty, Pip et Betsy se tinrent sur leurs gardes, prêts à prendre leurs jambes à leur cou si M. Groddy se montrait à l'horizon. Mais le policeman demeura invisible. Quand Pip et sa sœur arrivèrent à la remise, Larry et Daisy étaient déjà là, avec Fatty. Comme il faisait bon dans ce refuge ! Un poêle à pétrole dispensait une agréable chaleur. Fatty, accueillant à son habitude, distribua à la ronde des barres de chocolat et des gobelets de limonade.

« Alors ? demanda-t-il à Pip et à Betsy. Avez-vous rencontré Groddy en chemin ?

— Non ! répondit Betsy. Et vous autres ? » Personne n'avait aperçu le policeman.

Foxy alla s'étendre aux pieds de Betsy. Il n'oubliait pas que c'était elle qui4'avait soigné en l'absence de Fatty.

« Foxy t'appartient autant qu'à moi désormais », déclara le chef des Détectives en souriant à la petite fille.

Fatty avait beaucoup d'affection pour Betsy qui, de son côté, vouait une admiration sans bornes à son camarade.

« Comme tu as bruni, Fatty ! fit-elle remarquer. Si tu voulais le déguiser en Indien ou en n'importe quel autre personnage exotique, tu n'aurais aucun mal, il me semble !

— Bonne idée ! répliqua Fatty. Je pourrais essayer de mystifier ce vieux Cirrculez ! J'aimerais bien avoir un mystère à débrouiller. En attendant, il ne m'est pas interdit d'essayer quelques déguisements. Au lycée, je n'en ai guère eu l'occasion ce trimestre... juste une fois !

— Oh ! Raconte-nous... ! pria Daisy en riant d'avance.

— Bah ! Cela ne vaut guère la peine d'en parler ! affirma Fatty avec une feinte désinvolture. Enfin... puisque vous le voulez... Eh bien, notre professeur de français était tombé malade et le proviseur attendait un remplaçant qui... hum... est arrivé plus tôt que prévu... et a paru assez cocasse !

— Tu veux dire que le remplaçant... c'était toi? demanda Pip. Mais comment t'y es-tu pris ?

— Ma foi, je me suis habillé en conséquence, je me suis collé une petite moustache sous le nez, enfoncé de fausses dents dans la bouche, et coiffé d'une merveilleuse perruque brune et bouclée. Avec mes dents de lapin, j'avais un sourire qu'on apercevait à un kilomètre. Avec ça, un de ces accents bien imités... »

Les autres se mirent à rire. Ils voyaient très bien leur camarade dans le rôle... d'autant plus qu'ils connaissaient ses impressionnantes fausses dents !

« Et après ? s'enquit Betsy. Tu as demandé à voir le proviseur ?

— Penses-tu ! Je ne suis pas fou à ce point ! Non... je savais que deux ou trois professeurs regardaient un match de football entre élèves cet après-midi-là. Je suis allé droit à eux, je me suis présenté et je leur ai posé un tas de questions idiotes en faisant de grands gestes... comme ça ! »

Là-dessus, Fatty se mit à faire une démonstration très appréciée des autres qui se tordaient de rire.

« Mon petit discours, ajouta Fatty en redevenant lui-même, n'a



pas paru tellement plaire à mes collègues : peut-être parce que je leur postillonnais au visage. Ils se sont éloignés de moi les uns après les autres. Si vous aviez vu leur tête quand le véritable remplaçant s'est présenté !

— Ressemblait-il à l'imitation que tu en avais faite ? demanda Larry.

— Pas du tout ! C'était un grand monsieur, grave et solennel, qui s'indigna très fort d'avoir été précédé par un imposteur.

— Je m'étonne que tu oses faire des choses pareilles, Fatty ! soupira Pip. Je n'aurais pas le cran d'imaginer de telles farces, ni surtout de les pousser jusqu'au bout. Et même si j'y arrivais, on me démasquerait bien vite. Tu es vraiment un as ! »

Fatty s'épanouit sous le compliment.

« Ma foi, expliqua-t-il avec une fausse modestie, j'ai la pratique des déguisements... Un peu plus de limonade ?... Ce qu'il nous faudrait maintenant c'est un nouveau mystère, bien « gratiné ».

— Malheureusement, répondit Larry, en ton absence, nous n'en

avons pas déniché l'ombre d'un. Cirrculez, du reste, a passé •.on temps à s'ennuyer. Il n'est rien arrivé du tout !

- C'est bien triste ! soupira Fatty. Après plusieurs jours à glisser sur la neige, j'espérais pouvoir exercer mon cerveau comme l'avais exercé mes muscles.

- Si tu nous parlais de la Suisse ? » demanda Betsy.

Fatty ne se fit pas prier. Comme il était un brin fanfaron — c'était là son péché mignon — il entreprit de décrire toutes les prouesses qu'il avait accomplies aux sports d'hiver. Ses vantardises laissèrent Pip et Larry sceptiques. Il était étonnant qu'en huit jours de vacances seulement leur camarade ait pu accumuler tant d'exploits.

« Tu dois être une manière de prodige, fit remarquer Pip en riant, pour ne pas tomber plus souvent. Mon cousin Ronald, qui fait régulièrement du ski chaque hiver, m'affirme qu'à ses débuts il était plus souvent par terre que debout !

- Allons, ne le taquinez pas ! s'écria Daisy. Larry et toi, vous finiriez par faire croire que vous êtes jaloux !

— Moi, jaloux de Fatty ! s'exclama Larry.

— Parfaitement ! » lança Fatty en lui tirant la langue.

Ce fut le signal d'une mêlée générale et amicale à laquelle Foxy se joignit avec délices. On se bourrait de coups de poing pas bien méchants, on criait, on riait... on aboyait. Le vacarme était tel que personne n'entendit la porte de la remise s'ouvrir. Mme Trotteville, la mère de Fatty, parut sur le seuil.

« Frederick ! lança-t-elle sur un ton horrifié. Frederick, que lais-tu là ? Attention, vous allez renverser le poêle à pétrole ! »

Foxy fut le premier à l'entendre. Il cessa d'aboyer. Pip, à son tour, aperçut Mme Trotteville et souffla à l'oreille de Fatty, avec lequel il venait de dégringoler par-dessus les autres, déjà étalés sur le sol :

« Attention ! Ta mère ! »

Les enfants se relevèrent, penauds.

« Tu devrais avoir honte de te conduire ainsi, Frederick, dit Mme Trotteville d'un ton sévère. Si tu avais mis le feu avec ce poêle...

- Oh ! j'ai là un seau d'eau prêt à être utilisé en cas d'incendie.

- Et surtout réponse à tout !... Mais je venais te prévenir que M. Groddy te demande au téléphone. J'espère que tu n'as rien fait de mal... enfin, pas encore! Tu n'es de retour que depuis hier ! »

Cirrculez au téléphone ! Les Cinq échangèrent des regards consternés. Ainsi, le policeman en voulait toujours à Foxy !

« Très bien. J'y vais, répondit Fatty en s'époussetant. Ne me regarde pas comme cela, maman, je t'en prie. Je n'ai rien à me reprocher, je t'assure. »

II sortit pour se diriger vers la villa, suivi de sa mère et de Foxy.

Les autres, inquiets, attendirent en silence. Ils n'auguraient rien de bon du dialogue Cirrculez-Fatty !





CHAPITRE III

LE CANICHE BLANC

Au BOUT DU FIL, M. Groddy commençait à s'impatienter. Pourquoi cette peste de petit Trotteville n'arrivait-il pas ? Cirrculez, histoire de se calmer les nerfs, se mit à aboyer dans l'appareil :

« Allô ! *Allô !* Vous êtes là ? ALLÔ ! »

Quand Fatty porta le récepteur à son oreille il en eut presque le tympan crevé. Pour ne pas demeurer en reste, il hurla sur le même ton:

« *Allô ! Allô ! Bonjour ! Allô! Al... »*

Pour le coup, ce fut au policeman d'être assourdi.

« Oh ! Vous voilà enfin ! Qu'est-ce qui vous prrend de crrier comme ça

- Moi ?... Rien ! Je croyais que nous jouions à qui parlerait le plus fort », répliqua Fatty d'une voix aimable.

M. Groddy se mit à bouillir intérieurement. Ce maudit garçon lui produisait toujours cet effet. Incapable de se contenir, il explosa :

« Ecoutez-moi et n'essayez pas...

- S'il vous plaît, monsieur Groddy, pourriez-vous parler un peu plus près de l'appareil ? demanda poliment Fatty.

- Non ! rugit le policeman. Et méfiez-vous...

- De qui ? On nous surveille ? » s'enquit Fatty, feignant d'être inquiet.

M. Groddy faillit en avoir une attaque. Il explosa de nouveau : « Je vous attends demain à dix beurres prrécises, mon garrçon ! hurla-t-il. Au sujet de la plainte contrre votrre chien. Comprris ?

- Mais la plainte n'a pas été rédigée ! protesta Fatty. Le plaignant n'a pas eu le temps...

- N'errgotez pas. Venez.

— Bon, bon. Je serai demain au rendez-vous... avec mes témoins... et Foxy !

— Ne m'amenez pas ce sale chien ! » commença M. Groddy affolé.

Mais déjà Fatty avait raccroché. Il alla retrouver les autres et les mit au courant.

« Nous irons tous avec toi ! déclara Betsy. Et, bien entendu, nous emmènerons Foxy. Après tout, c'est lui l'accusé et il a le droit de se défendre.

- Il se défendra même très bien, assura Pip en riant. Quel poison, ce Cirrculez !

- Cessons de penser à lui pour l'instant, conseilla Daisy avec sagesse. Allons plutôt nous promener. Profitons de ce rayon de soleil...»

Les enfants enfilèrent leur manteau et, après être passés à la cuisine pour y prendre un peu de pain, se dirigèrent vers la rivière où ils comptaient donner à manger aux cygnes. Une fois leur distribution terminée, ils remontèrent le chemin qui suivait le cours

capricieux de l'eau, flânant avec délices au pâle soleil de janvier. Comme ils longeaient une propriété, Betsy jeta un coup d'œil machinal par-dessus la petite barrière blanche. Puis elle s'arrêta net.

« Fatty, regarde ! On dirait la mignonne petite chienne caniche que nous avons vue hier à la gare... celle dont la maîtresse a fait tant d'histoires au sujet de Foxy ! »

Les autres regardèrent à leur tour.

« Penses-tu ! s'écria Pip. Tu as la berlue, ma parole. C'est un caniche blanc comme celui d'hier, d'accord ! Mais celui-ci est plus gros ! »

Chacun donna son avis.

« Je ne crois pas qu'il soit plus gros, déclara Daisy après avoir contemplé attentivement le chien. Il me semble au contraire qu'il est exactement de la même taille !

— Peuh ! fit Larry d'un ton dédaigneux. Vous, les filles, vous n'avez aucun sens des dimensions...

— Nous allons bien voir si je me trompe ! » coupa brusquement Betsy.



Là-dessus, elle se mit à appeler d'une voix forte :

« Popett ! Popett ! Viens vite, Popett ! »

Aussitôt, le caniche courut droit à la barrière en agitant sa petite queue raide.

« Je vous l'avais bien dit ! s'écria Betsy triomphante. Oh ! Popett, comme tu es jolie ! Voyez, vous autres ! Elle avance sur ses petites pattes comme une danseuse de ballet sur les pointes ! »

Ayant atteint la barrière, Popett passa son museau pointu entre deux lattes et renifla Foxy. Foxy lui rendit la politesse puis, sans doute satisfait de cet examen olfactif, lécha le bout de la truffe de Popett. Betsy éclata de rire.

« Elle lui plaît ! Pauvre Popett ! Je me demande si elle ne s'ennuie pas de sa maîtresse ! L'homme qui l'a ramenée ici n'a pas une tête très sympathique, vous ne trouvez pas ?

— Ce que j'ai pu en voir ne m'a pas beaucoup plu, c'est un fait, reconnut Fatty ! Je me demande où il habite... dans ce cottage, sans doute... »

Un petit pavillon de gardien s'élevait près de là, en bordure d'une allée qui, traversant le vaste jardin de la propriété, conduisait à une grande maison : sans doute celle que les maîtres de Popett habitaient en temps ordinaire. Aucun filet de fumée ne sortait des hautes cheminées, ce qui était normal puisque « Tom » et « Gloria » étaient absents. En revanche, une épaisse colonne noire s'élevait au-dessus du cottage du gardien que les enfants se représentaient très bien, emmitouflé, auprès de son poêle.

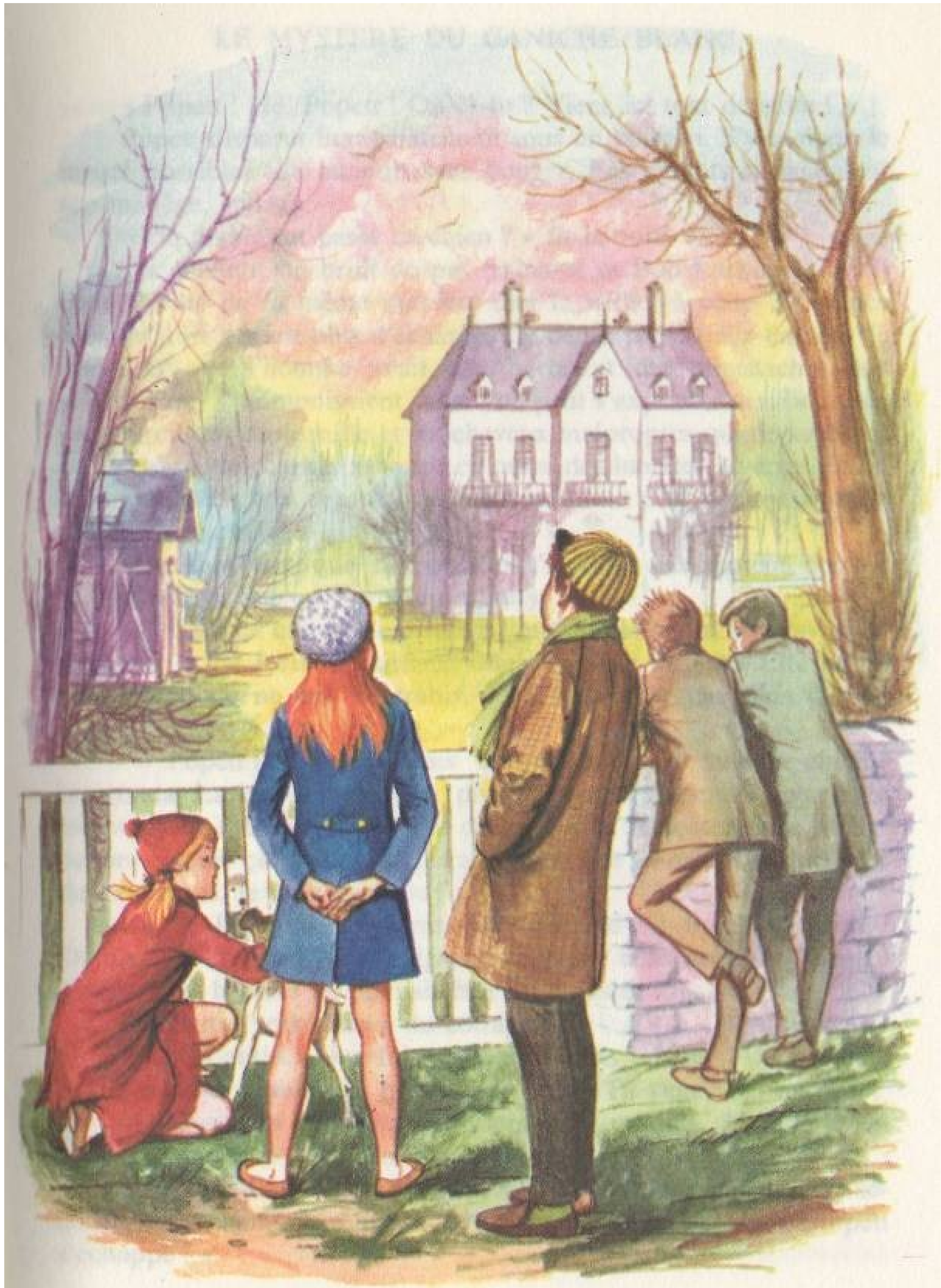
Popett, cependant, avait envie de jouer avec Foxy. Elle s'éloignait de la barrière en bondissant, revenait en courant, puis repartait en regardant derrière elle comme pour dire :

« Allons, viens ! Nous ferons une bonne partie ensemble. »

Foxy n'aurait pas demandé mieux que de répondre à l'invite. Il grattait à la barrière en gémissant. Fatty intervint :

« Non, non, Foxy ! Tu nous as déjà causé assez d'ennuis avec le père Groddy sans encore compliquer les choses. Il vaut mieux nous en aller d'ici ! »

Les enfants s'apprêtaient à faire demi-tour quand une voix leur parvint du cottage :



Aucun filet de fumée ne sortait des hautes cheminées.

« Popett ! Hé, Popett ! Où es-tu ? Viens ici tout de suite ! »

Popett disparut immédiatement sous un buisson. S'y cachant le mieux possible, elle attendit sans bouger. Les enfants surveillaient son manège, amusés.

« Où diable est passé ce chien ? » fit la voix.

On entendit un bruit de pas traînants et Bob Larkin parut. Il riait habillé de la même manière que la veille, à cette différence près qu'il ne portait plus d'écharpe. Ce détail permit aux enfants de constater que l'homme avait une barbe et des moustaches peu soignées qui s'harmonisaient — si l'on peut s'exprimer ainsi — avec ses sourcils en broussaille et les cheveux malpropres qui dépassaient de sa casquette. Larkin arborait en outre des lunettes à verres épais. 11 semblait être très myope et regardait de tout côté pour essayer de découvrir le caniche.

« Je suis sûre que tu pourrais t'habiller exactement comme lui ! chuchota Betsy à l'oreille de Fatty.

— C'est ce que je me disais à l'instant même, murmura-t-il en souriant. Il est facile à imiter... Mais regarde Popett ! Elle prend bien garde de ne pas se trahir. Elle ne remue pas plus qu'une bûche.

— Popett ! Popett ! Mais où est • donc ce maudit chien ? bougonna Larkin de plus en plus exaspéré. Attends que je te trouve, sale cabot, et tu verras de quel bois je me chauffe ! Filer dehors comme ça ! Je te fouetterai si bien que tu ne désobéiras plus de longtemps, je te le garantis ! »

Betsy et Daisy échangèrent des coups d'œil horrifiés. Quoi ! Donner le fouet à une mignonne petite bête comme Popett ! Voyons, cet homme ne pouvait être un monstre ! Une autre voix s'éleva du cottage :

« Bob Larkin ! Que fais-tu dehors, mon homme ? Je t'ai déjà dit de m'aider à peler les pommes de terre. Tu viens, oui ou non ?

— C'est bon ! J'arrive ! grommela le gardien. Mais le chien s'est échappé et il faut bien que je le retrouve !

— Sapristi ! J'espère que la barrière est fermée ! cria la seconde voix. Nous aurons un tas d'ennuis si la précieuse Popett s'échappe ! »

Là-dessus, une femme parut. Elle était maigre, vêtue comme un épouvantail et parfaitement assortie à son mari! Les enfants, médusés, s'aperçurent qu'elle était coiffée d'une invraisemblable perruque, crasseuse et beaucoup trop bouclée. De même que son époux, elle portait des verres, mais de teinte sombre ceux-là. Un gros cache-nez en laine tricotée lui couvrait la gorge. La malheureuse toussait de temps en temps de façon pitoyable.

« Bob Larkin h Je te dis de rentrer. Mon rhume ne pourra jamais passer si je dois te courir après dans le parc par ce froid glacial ! »

A cet instant précis, Larkin aperçut le petit caniche blotti sous son buisson. Il lui bondit dessus et l'empoigna. Popett jappa de peur. L'homme la secoua avec rudesse.

« Je vais t'apprendre à te sauver comme ça ! cria-t-il. Attends un peu que je te caresse les côtes avec un bâton !

- Vous n'allez pas frapper ce chien ! protesta Fatty d'une voix indignée. Ce n'est qu'une petite bête fragile et sans défense ! »

Larkin se retourna et aperçut les enfants qu'il dévisagea de son regard de myope. Foxy se mit à gronder.

« Quoi ! Mais vous êtes les gosses coupables de tout ce boucan, hier... M. Groddy est venu me voir à ce sujet. Votre chien s'est mis dans un mauvais cas ! Et maintenant vous voudriez nie donner des ordres ! Allez-vous-en d'ici en vitesse sans quoi je vais trouver ce policeman et je porte plainte contre vous ! »

Betsy, effrayée par la menace, se serra contre Fatty. Larkin disparut, emportant Popett gémissante. Foxy aboya.

« Tu voudrais bien aller au secours de ton amie, murmura Fatty consterné. Mais ce n'est pas le moment, mon pauvre vieux ! Quel dommage que cet individu nous ait reconnus !

- Cirrculez et lui ont dû s'entendre pour fignoler une bonne petite plainte contre nous ! soupira Larry. Tu vas en entendre parler demain, Fatty ! »

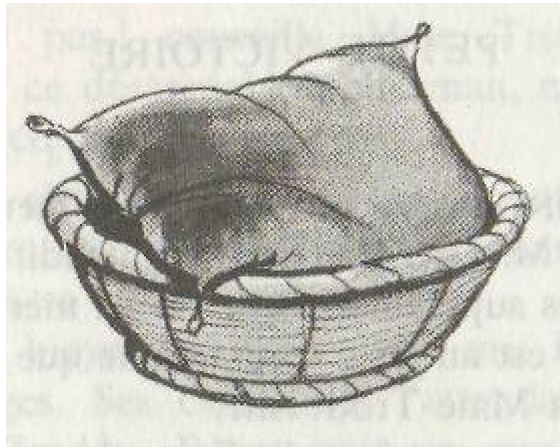
Soudain, des aboiements de douleur parvinrent aux enfants. Ils sentirent leur cœur se serrer. Popett était en train de subir la correction promise. Foxy se précipita contre la barrière et la gratta furieusement en jappant.

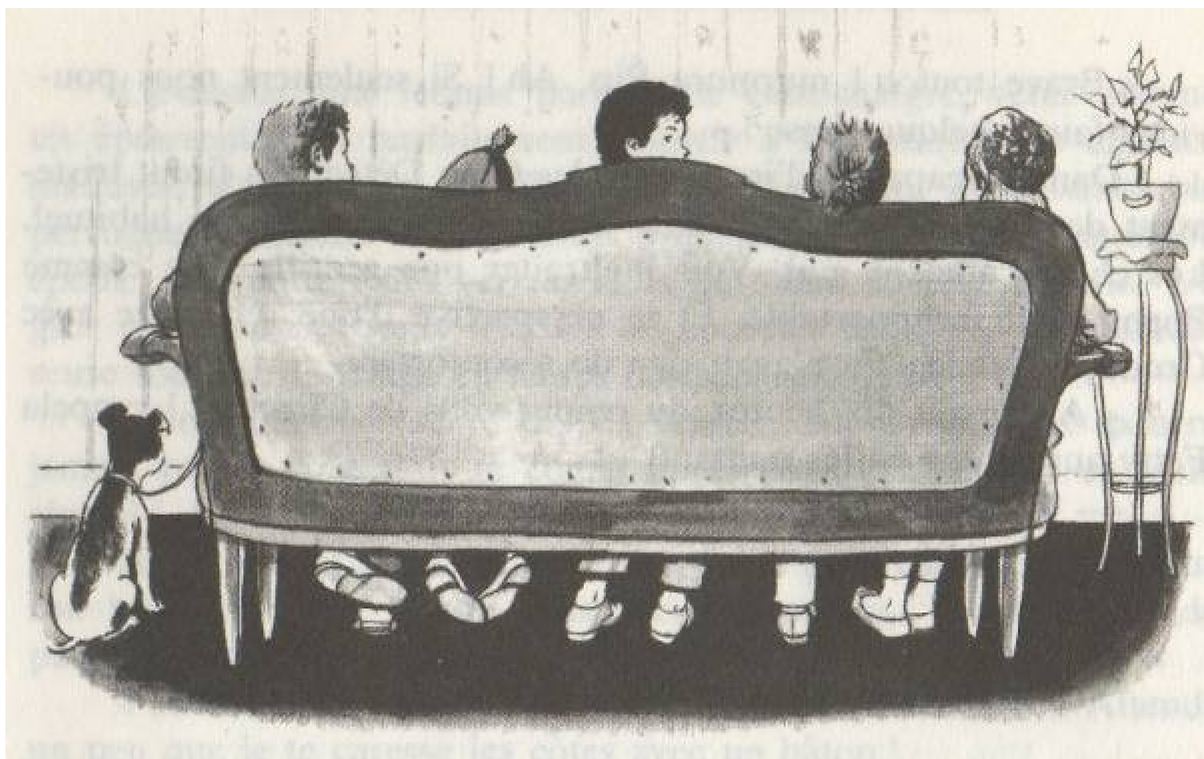
« Brave toutou ! murmura Pip. Ah ! Si seulement nous pouvions faire quelque chose ! »

Dans l'incapacité d'intervenir, les Cinq Détectives firent tristement demi-tour. Fatty lui-même avait perdu son entrain habituel. Les choses allaient mal. Voir maltraiter une gentille bête comme Popett était insupportable. Et la perspective d'une rencontre avec Groddy le lendemain n'avait rien de réconfortant.

« A demain dix heures, au rendez-vous de Cirrculez ! rappela Fatty aux autres en les quittant.

— Entendu ! » répondirent-ils en chœur.





CHAPITRE IV

PETITE VICTOIRE

LE LENDEMAIN MATIN, un peu avant l'heure de son rendez-vous avec M. Groddy, Fatty s'entendit réclamer quelques explications supplémentaires par sa mère :

« Qui est au juste cette femme que Foxy a fait tomber à la gare ? demanda Mme Trotteville.

- J'ignore son nom, répondit Fatty. Je sais seulement qu'elle partait en voyage avec son mari et que quelques amis les accompagnaient. Tout ce monde menait grand tapage sur le quai. Je crois que le mari et la femme habitent le domaine de Glenmore... une propriété en bordure de la rivière, tout près de celle des Daniel.

- Ah !... Ces gens ! murmura Mme Trotteville.

- On dirait que tu les connais... mais que tu ne les apprécies pas beaucoup ! fit remarquer Fatty d'un air amusé.

- Il est exact que je vois de qui tu veux parler mais que je ne fréquenterais certainement pas de telles personnes. Le domaine de Glenmore ne leur appartient pas. Ils l'ont loué à une certaine Mme Peter qui est momentanément en Amérique. Depuis qu'ils sont installés là, ils ont acquis une réputation peu enviable, recevant des gens douteux... et surtout ne payant pas leurs fournisseurs. Comment s'appellent-ils déjà?... Ah ! oui... Lorenzo !

— C'est donc de l'affaire « Lorenzo contre Foxy » que M. Groddy va m'entretenir ce matin ! soupira Fatty d'un air comique.

— Ces gens sont des acteurs de cinéma de troisième ordre, enchaîna Mme Trotteville. Je crois que, pour l'instant, ils se trouvent sans engagement. En tout cas, Frederick, du moment qu'ils sont partis sans porter plainte par écrit, tu n'as rien à craindre de Groddy. L'entrevue que tu vas avoir avec lui sera sans doute déplaisante, mais c'est tout.

— Bon. J'y vais ! déclara Fatty en poussant un nouveau soupir. J'espère que je reviendrai entier... et que Foxy laissera Groddy entier lui aussi !

- N'exagère pas ! conseilla Mme Trotteville. Montre-toi ferme et poli avec ce désagréable policeman, mais ne te laisse pas impressionner par ce qu'il te dira.

— Entendu ! répliqua Fatty, brusquement réconforté par les paroles de sa mère. A tout à l'heure, maman ! Je te raconterai comment les choses se seront passées ! »

II s'éloigna à bicyclette, après avoir mis Foxy dans le panier sur le porte-bagages. Ses camarades l'attendaient déjà devant la demeure de M. Groddy. Betsy était un peu pâle. Le chef des Détectives la rassura en souriant :

« Tout va très bien marcher, tu verras ! »

Le poste de policé et le domicile privé de Cirrculez s'adossaient l'un à l'autre, chacun donnant, de ce fait, sur une rue différente. Pour plus de commodité, ils communiquaient par une porte intérieure. Cette disposition des lieux était pratique. Ce matin-là, le poste étant fermé, c'est à la porte de la maison particulière

du policeman que Fatty alla frapper. La femme de ménage de M. Groddy vint ouvrir.

« Nous avons rendez-vous à dix heures, expliqua Fatty.

- Ah ! Je ne suis pas au courant. M. Groddy ne m'a rien dit. Il est sorti en grande hâte, voici environ une demi-heure... Sans doute ne va-t-il pas tarder à revenir.

- Nous l'attendrons ! décida Fatty d'une voix ferme. Il nous a précisé dix heures... et voilà le dixième coup qui sonne !

- Je ne vous fait pas entrer dans le bureau, dit la femme de ménage en introduisant les enfants, mais asseyez-vous dans ce petit salon. Au bureau, j'aurais trop peur que vous ne dérangiez les papiers de M. Groddy. Il suffirait que vous en fassiez tomber un pour m'attirer des ennuis. Des papiers si importants, songez donc ! Je n'ai même pas le droit d'épousseter les meubles dans cette pièce ! »

Elle laissa les enfants au salon, après avoir déclaré qu'elle allait au jardin étendre sa lessive mais qu'elle avertirait M. Groddy de la présence de ses jeunes visiteurs dès qu'il rentrerait... Les Cinq Détectives regardèrent autour d'eux. Betsy avisa une grande photographie sur la cheminée : elle représentait les parents de Cirrculez et leur famille au complet.

« Ce petit garçon aux yeux protubérants, c'est Cirrculez en personne ! dit Larry en gloussant de joie. On le reconnaît bien.

- Il ressemble à Ray ! » fit remarquer Daisy.

Raymond Groddy était l'un des neveux du gros policeman. Il ne s'entendait pas très bien avec son oncle chez qui il avait habité quelque temps autrefois. Le jeune garçon conservait un très mauvais souvenir de ce séjour. Le seul bénéfice qu'il en avait retiré était de s'être lié d'amitié avec les enfants. Il admirait beaucoup Fatty.

« Sais-tu que Ray est venu te voir à Noël, Fatty ? dit Betsy. Il voulait t'offrir un cadeau qu'il avait fait lui-même. En apprenant que tu étais absent, il a été tellement déçu qu'il en avait les larmes aux yeux.

— Pauvre Ray ! Enfin, il en sera quitte pour revenir... Ah ! Je crois entendre Cirrculez qui arrive... »

C'était lui en effet, accompagné, semblait-il, de deux autres



« Il ressemble à Ray »

personnes. Les bruits de pas se dirigèrent vers le bureau du policeman. Fatty s'interrogea. Devait-il aller s'annoncer lui-même ? Cependant, si Groddy avait des visiteurs, cela pouvait lui déplaire d'être dérangé.

« Patientons encore un peu ! décida-t-il à la fin. La femme de ménage n'a pas dû l'entendre rentrer.

— Pas étonnant, expliqua Betsy après un bref coup d'œil par la fenêtre. Elle bavarde avec la voisine par-dessus la haie du jardin. Je me demande comment elles peuvent s'entendre ! Elles parlent toutes les deux à la fois ! »

Dans le bureau, d'e l'autre côté de la cloison, des voix s'élevèrent. Leur ton monta. Quelques mots frappèrent l'oreille des enfants. Un en particulier : « Lorenzo ! » Fatty se demanda où il avait entendu prononcer ce nom qui faisait tinter en lui comme un signal d'alarme.

« II faut les retrouver, dit une voix qui n'était pas celle de Groddy. Ces Lorenzo sont les gens que nous recherchons, sans aucun doute. Questionnez toute personne susceptible de vous renseigner sur eux. Convoquez leurs amis les plus intimes et obligez-les à parler... »

La voix se fit plus sourde et les mots suivants furent perdus pour les enfants. Fatty se rappelait à présent que c'était sa mère qui avait mentionné devant lui les Lorenzo : il s'agissait du couple de la gare... des maîtres de Popett !

« Tiens, tiens ! songea le jeune garçon. Ces gens semblent avoir des ennuis. Tant mieux en un sens : cela empêchera Cirrculez de s'acharner contre Foxy ! »

Dans l'autre pièce, on entendit les visiteurs se lever pour partir.

« Au revoir, Groddy, dit une voix. Tâchez de mener à bien cette affaire. Dommage que nous, ayons manqué ces bandits. Essayez de tirer les vers du nez aux: Larkin... Ils doivent savoir pas mal de choses. Et si nous n'arrivons pas à mettre la main sur les Lorenzo, récupérons au moins-ce précieux tableau... »

Fatty écouta les pas s'éloigner. Il flairait un mystère à sa portée. Quelle chance ! S'il pouvait seulement en apprendre un peu

plus long et lancer ses Détectives sur une piste ! Qu'est-ce que les Lorenzo pouvaient avoir à se reprocher ? Et à quel « précieux tableau » la voix avait-elle fait allusion ?

Groddy, cependant, après avoir raccompagné ses visiteurs, revenait en chantonnant tout bas. Il semblait content. Sans doute ignorait-il toujours la présence des enfants dans son salon car, lorsqu'il entra dans la pièce, il s'arrêta, stupéfait, à leur vue. Fatty retint vivement Foxy qui tentait de s'élancer sur son ennemi.

« Que faites-vous là ? s'écria le policeman d'une voix de tonnerre.

- Vous nous aviez convoqués pour dix heures, répondit Fatty en se levant poliment, et il est presque la demie. Peut-être étiez-vous trop accaparé par l'affaire Lorenzo pour vous soucier de nous ? »

M. Groddy parut abasourdi.

« L'af... l'affaire Lorenzo? bégaya-t-il. Qui vous a parlé de ça ?

— Oh ! Nous avons juste entendu quelques mots à travers la cloison. Nous ne pouvions pas nous boucher les oreilles, n'est-ce pas ? Et vous auriez dû vous rappeler que nous vous attendions...

— Quel toupet ! Surrprrendrre ainsi les converrsations prri-vées... Toujourrs à espionner! Oh! mais ça ne se passerra pas comme ça... D'ailleurrs, c'est vrrai ! Je vous ai convoqués pourr cette plainte contrre votrre chien. Une plainte trrès, trrès sérrieuse ! »

Furieux, il sortit son calepin et le feuilleta. Pip, Betsy, Larry et Daisy se sentaient un peu perdus. Ils ne savaient pas, comme Fatty, qui étaient les mystérieux Lorenzo !

« Les Lorenzo n'ont pu donner suite à leur plainte car ils sont partis précipitamment, reprit Fatty. Vous avez interrogé les Larkin qui gardent Popett et...

— Vous êtes aussi allé fouiner parr là-bas ! C'est intolérrable à la fin ! Quant à votre chien...

- Si les Lorenzo ont disparu et que personne ne sache où ils se trouvent, leur plainte tombe automatiquement à l'eau, déclara Fatty d'un ton dédaigneux. Ne feriez-vous pas mieux d'oublier Foxy et de vous ingénier à retrouver ces bandits... ou le précieux tableau, monsieur Groddy ? »

Le policeman comprit qu'il n'aurait pas le dernier mot. Il referma son carnet d'un geste sec.

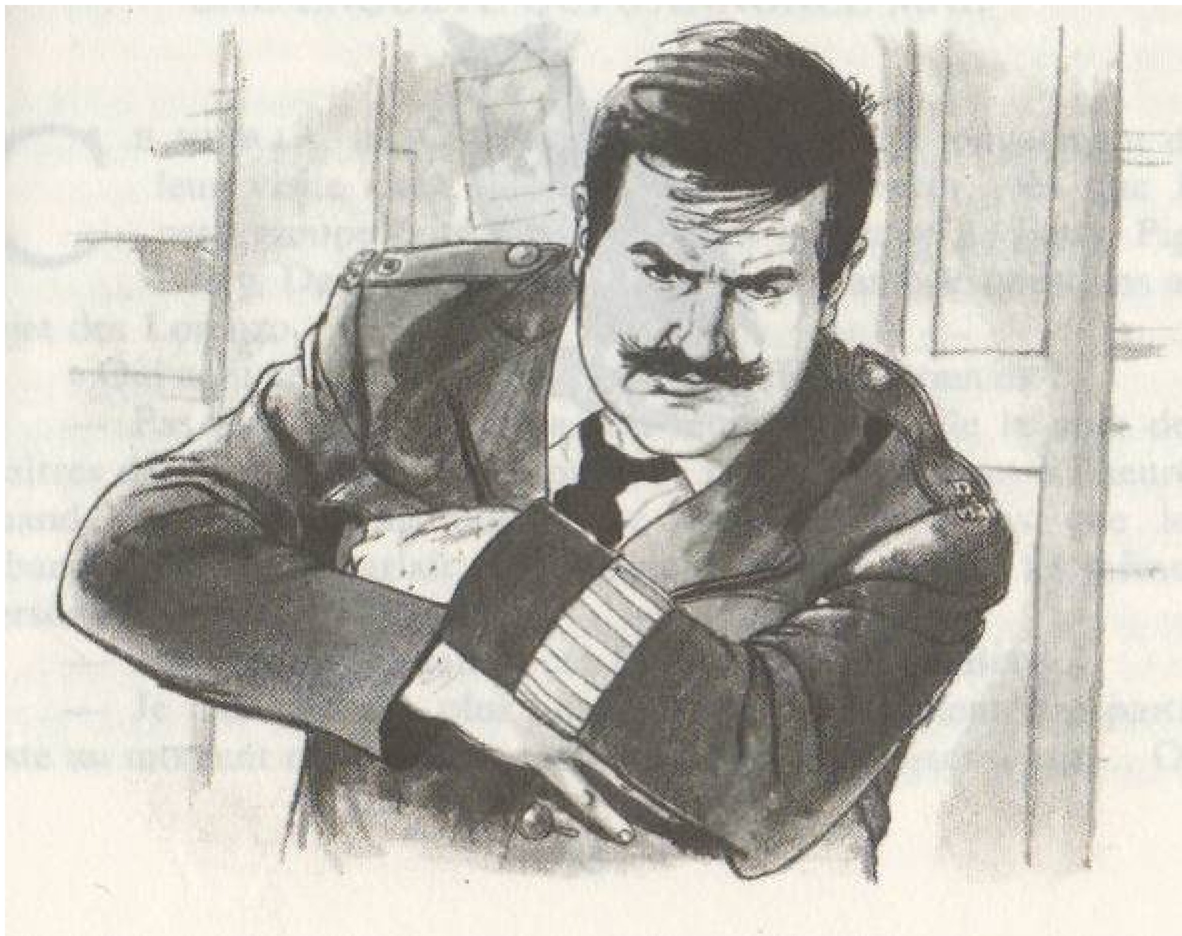
« Que j'entende seulement encorre quelqu'un se plaindrre une seule fois de votrre chien et vous verrrez... Je me demande s'il existe au monde un chien plus empoisonnant que celui-ci... et des enfants plus empoisonnants que vous ?

- Si j'en rencontre, je vous le signalerai ! assura Fatty avec une politesse... insolente. Et maintenant, si vous n'avez plus besoin de nous... à moins que nous ne puissions vous aider à débrouiller cette nouvelle affaire ?

- Pouah ! » répondit M. Groddy, furieux.

Il raccompagna les Cinq Détectives et leur chien jusqu'à la porte et les expédia avec une dernière recommandation :

« Si vous essayez de me mettrre des bâtons dans les rroues à prropos de cette histoirre, garre à vous ! Je vous défends de vous en mêler. Autrrement, je vais trrouver vos parrents !

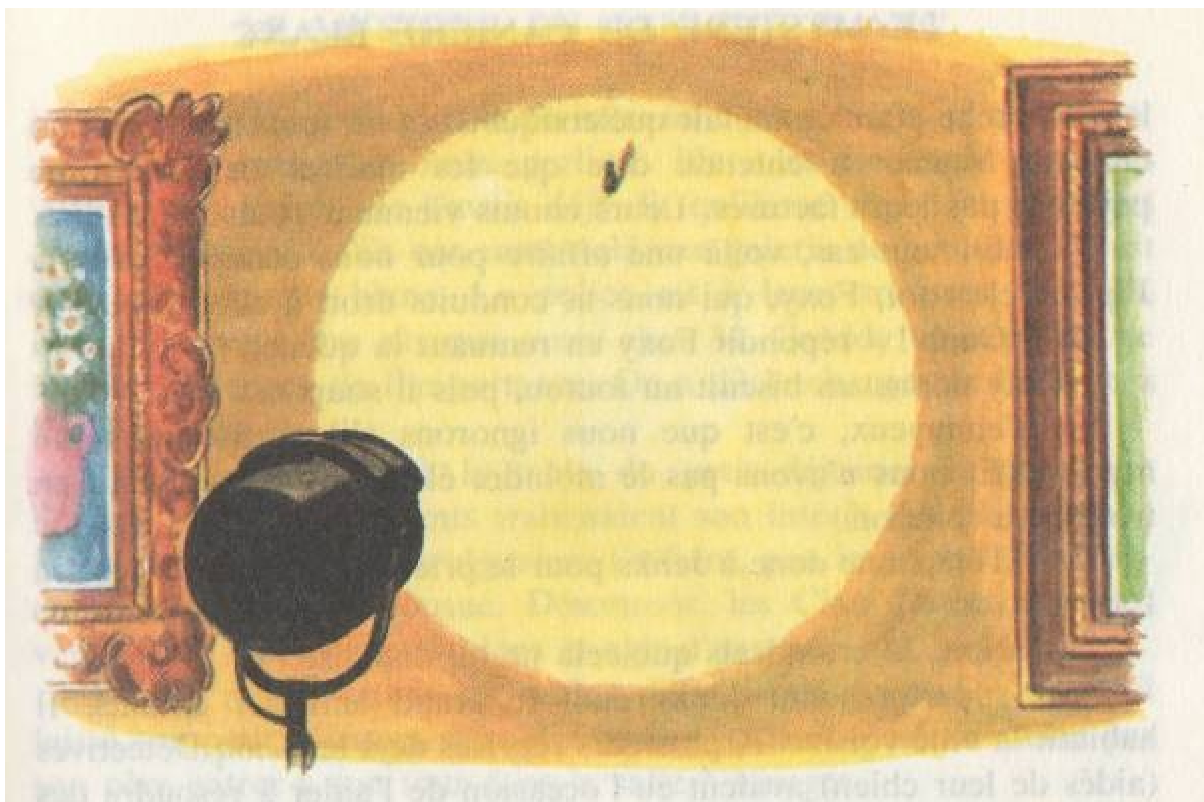


— Monsieur Groddy, monsieur Groddy ! dit Fatty sur un ton de doux reproche. Vous causez du scandale sur la voie publique. Regardez ! Votre grosse voix a attiré vos voisins aux fenêtres ! »

Sur le point d'exploser, le gros policeman rentra précipitamment chez lui. Les menaces qu'il s'apprêtait à proférer encore lui restèrent dans la gorge et manquèrent de le faire s'étouffer... Les enfants reprirent leurs bicyclettes et s'éloignèrent en pédalant joyeusement.

« Nous venons de remporter une petite victoire sur notre ennemi! déclara Fatty. Tu peux respirer, mon vieux Foxy ! »





CHAPITRE V

UNE ENQUÊTE QUI S'ANNONCE MAL

CE JOUR-LÀ, les Cinq Détectives discutèrent longuement de leur visite chez Groddy. Pour commencer, dès que le petit groupe se trouva réuni dans la remise de Fatty, Pip, Larry, Daisy et Betsy assaillirent leur ami de questions au sujet des Lorenzo.

« Qui sont ces gens ? demanda Larry. Tu les connais ?

— Pas moi mais ma mère. Du moins savait-elle le nom des maîtres de Popett. Elle m'en a parlé ce matin. Aussi tout à l'heure, quand j'ai entendu mentionner ce nom, j'ai compris que les « bandits » dont on parlait et le couple de la gare étaient les mêmes personnes.

— Mais qu'ont-ils fait... ces Lorenzo ? s'enquit Betsy.

— Je n'en sais pas plus long que toi. Ils semblent être partis juste au moment où la police commençait à s'intéresser à eux... On

les recherche pour un méfait quelconque... et on recherche aussi un tableau. Maman a entendu dire que les maîtres de Popett ne payaient pas leurs factures. Leurs ennuis viennent peut-être de là !

- En tout cas, voilà une affaire pour nous occuper ! s'écria Pip. Et c'est toi, Foxy, qui nous as conduits droit à elle, pas vrai ?

- Ouah ! » répondit Foxy en remuant la queue. Fatty donna un biscuit au toutou, puis il soupira :

« L'ennuyeux, c'est que nous ignorons s'il s'agit bien d'un mystère. Et nous n'avons pas le moindre élément en main pour en trouver la solution.

- Téléphone donc à Jenks pour le prier de t'éclairer ! suggéra Larry.

- Non. Je craindrais que cela ne lui déplaise ! »

Le superintendant Jenks était le grand ami des enfants. Il habitait la ville voisine. A plusieurs reprises déjà les Cinq Détectives (aidés de leur chien) avaient eu l'occasion de l'aider à résoudre des énigmes policières. Mais Jenks trouvait Fatty parfois trop curieux et ne le mêlait jamais délibérément à aucune affaire en cours.

« Si tu ne t'adresses pas à Jenks, insista Larry, comment pourrons-nous apprendre quelque chose ? Ce n'est pas Cirrculez qui nous renseignera ! »

Les enfants discutèrent un bon moment encore de la question. Finalement, Fatty décida qu'il valait mieux cesser d'en parler ce jour-là : peut-être y verrait-on plus clair le jour suivant !

Fatty avait raison. Le lendemain, il y eut du nouveau... Les Détectives en surent aussi long que M. Groddy sur le « mystère » ! L'histoire s'étalait dans tous les journaux, en gros titres !

« Un tableau de maître, d'une valeur inestimable, volé dans une galerie de peinture ! »... « Les voleurs échappent à la police, abandonnant leur chien derrière eux. »... « On recherche les Lorenzo.»

Mme Trotteville fut la première à descendre ce matin-là. Elle vit le journal et poussa une exclamation :

« Grand Dieu ! Les voleurs du tableau sont ces Lorenzo ! Ceux qui habitent près de chez les Daniel ! Pas étonnant qu'ils fussent aussi peu sympathiques ! »

Fatty arriva à cet instant. Sa mère lui communiqua les nouvelles.

« Ces gens dont nous parlions hier, les Lorenzo, sont des voleurs, Frederick ! Je t'avais déjà dit qu'ils ne réglaient pas leurs dettes ! Et voici qu'ils ont cambriolé une galerie de peinture ! C'est imprimé noir sur blanc. La police est à leurs trousses. Oh ! là, là !... Tu peux être sûr que notre cher M. Groddy va déplacer de l'air et se donner de l'importance. On a dû le charger de l'affaire à l'échelle locale ! »

Fatty prit place à la table du petit déjeuner et parcourut l'article. Ses yeux brillants trahissaient son intérêt. Quelle chance ! Puisque les journaux divulguaient l'affaire, peu importait que Cirrculez restât bouche cousue. Désormais, les Cinq Détectives pouvaient tirer leurs propres plans et agir d'eux-mêmes.

Fatty relut l'article au moins dix fois de suite. Du coup, il laissa son petit déjeuner refroidir sur son assiette et ne vit même pas son père entrer à son tour dans la salle à manger.

« Bonjour, Frederick, dit M. Trotteville en s'emparant du journal que tenait son fils. Tu n'aimes plus les œufs au jambon, mon garçon ? Si j'en juge par l'aspect des tiens, ils ont atteint leur point de congélation!

- Ça, alors, s'exclama Fatty, surpris. On ne peut pas prétendre que j'oublie facilement les bonnes choses qu'on me sert ! C'est cette histoire dans le journal... Tout Peterswood doit en parler à l'heure qu'il est !

- J'espère, émit M. Trotteville après un coup d'œil sur les gros titres, que tu ne vas pas fourrer ton nez dans cette affaire. Cela exciterait encore cet irascible Groddy... J'imagine que ton ami le superintendant Jenks enverra ici un bon détective pour tirer au clair cette histoire. Groddy à lui seul en serait bien incapable. Le tableau volé avait une très grande valeur... cinquante mille livres au moins !

— Ce n'est pas moi qui fourrerais mon nez dans les affaires de Groddy, répondit Fatty, mais bien lui, je le crains, qui fourrera le sien dans les miennes. Il est toujours sur mon dos, ce bonhomme ! Tout compte fait, je crois que je vais téléphoner au superintendant Jenks pour lui offrir mes services.

— Il pense le plus grand bien de toi, Frederick, et je me demande bien pourquoi ! dit M. Trotteville avec un sourire. Il est vrai que parfois tu te montres habile, mon garçon. »

Fatty engloutit ses œufs froids en réfléchissant. Il avalait la dernière bouchée quand le téléphone sonna. Le jeune garçon se précipita pour répondre. Larry, très agité, était au bout du fil.

« Tu as vu les journaux, Fatty ? Il s'agit donc bien d'un véritable mystère. Quand nous mettons-nous en campagne ?

— Attends un peu. Je vais appeler Jenks. Je te tiendrai au courant. Téléphone à Pip et à Betsy de ma part. Dis-leur de se tenir prêts à l'action.

— Bien, chef ! » Et Larry raccrocha.

Fatty réfléchit un moment encore. Voyons, qu'allait-il dire au superintendant ? Qu'il avait vu les Lorenzo à la gare le jour précédent ? Mais il n'était pas le seul dans ce cas... Demanderait-il à Jenks la permission de rendre visite aux Larkin ? Peut-être pourrait-il obtenir d'eux plus de renseignements que Groddy n'était capable de leur en soutirer. De toute façon, il *devait* faire quelque chose !

Fatty se leva, décrocha le combiné et réclama le numéro de Jenks. La ligne était occupée. Il fit une nouvelle tentative dix minutes plus tard. Nouvel échec. Décidément, la police était bien bavarde ce jour-là dans le secteur ! A la fin cependant il réussit à obtenir la communication.

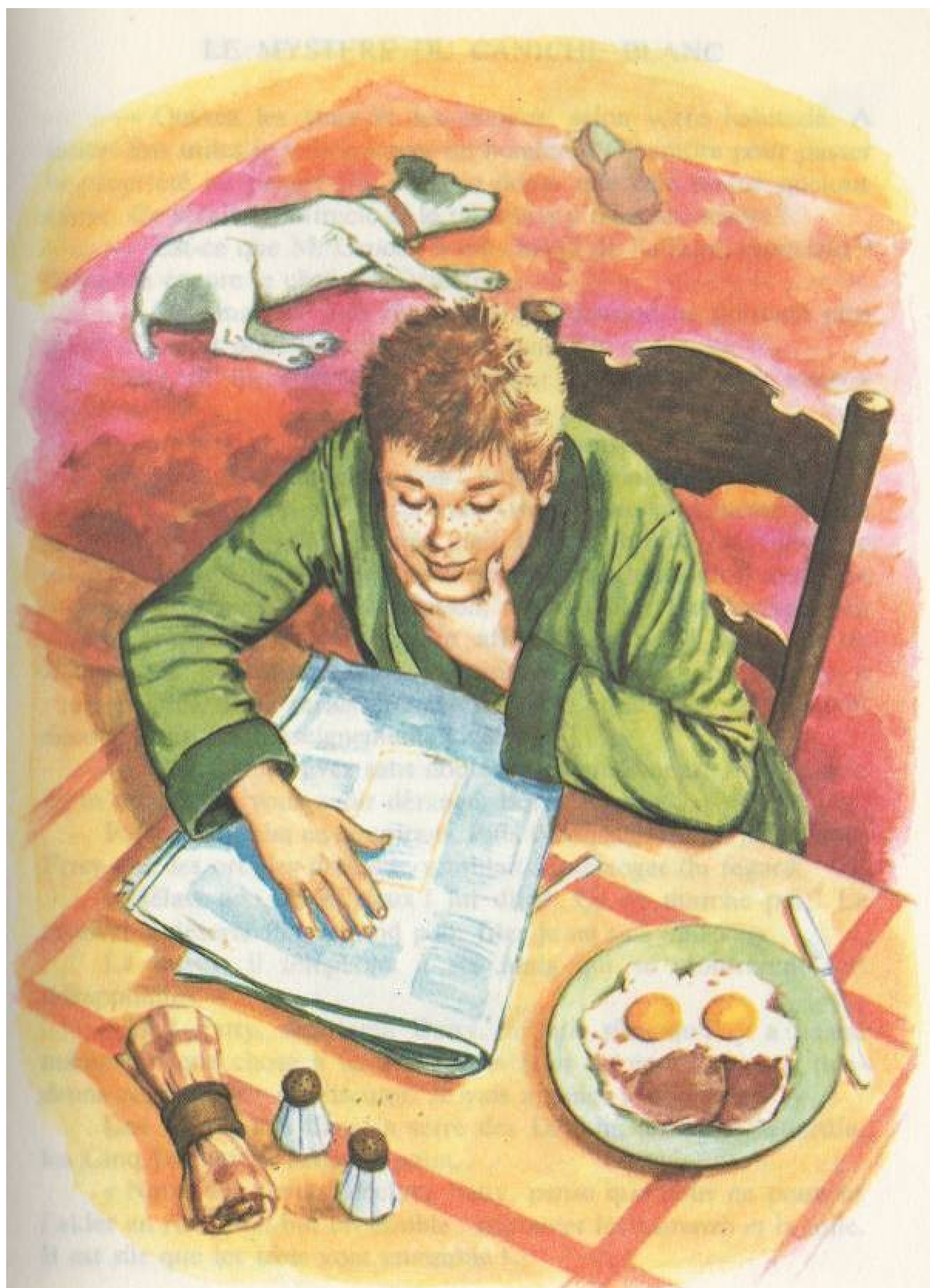
« Ici Frederick Trotteville, monsieur !

— Ah ! Bonjour, Frederick ! répondit la voix impatiente de Jenks. Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— C'est au sujet de l'affaire Lorenzo, monsieur. Comme elle a pour cadre le village où j'habite... puis-je vous aider d'une manière ou d'une autre ?

— Je crains que non. Les Lorenzo ont décampé... et la toile volée avec eux, certainement ! Si on rattrape les uns, on récupérera l'autre du même coup ! Il n'y a plus rien à chercher sur place, à mon avis.

- Oh ! soupira Fatty, déçu. Alors... je ne peux vraiment rien faire pour vous être utile, monsieur ?



Fatty relut l'article au moins dix fois de suite.

- Ouvrez les yeux et les oreilles, selon votre habitude. A toutes fins utiles je vais envoyer un homme à Glenmore pour passer la propriété au peigne fin, mais je doute que cela donne quelque chose. Ce serait un miracle si le tableau s'y trouvait encore !

— Est-ce que M. Groddy a été chargé de l'affaire, monsieur ? demanda encore le chef des Détectives.

- Oui, mais je vous répète que Peterswood ne présente plus guère d'intérêt pour la police, maintenant. »

Fatty fit un effort désespéré pour se raccrocher à « son » mystère.

« Puis-je aller interroger les Larkin, monsieur ?

— Non. Certainement pas ! répondit Jenks. L'homme que j'enverrai là-bas s'en occupera, avec Groddy. Ne vous mêlez pas de ça. Votre intervention auprès des Larkin serait plus nuisible qu'utile. Je ne vous interdis pas d'échanger quelques mots avec eux si vous les rencontrez à l'occasion, mais n'allez pas les voir. Et surtout, rappelez-vous que cette affaire a dépassé le cadre de Peterswood désormais. Dieu sait où se trouvent nos voleurs à l'heure actuelle. Je serais étonné si Larkin et sa femme pouvaient nous fournir des renseignements à ce sujet !

— Oui... vous avez sans doute raison, monsieur. Je vous prie de m'excuser de vous avoir dérangé. Bonne chance ! »

Fatty raccrocha en soupirant. Puis il considéra d'un air sombre Foxy qui, les oreilles dressées, semblait l'interroger du regard.

« Hélas, non, mon vieux ! lui dit-il. Ça ne marche pas ! Le mystère a déserté Peterswood pour filer je ne sais où ! »

Là-dessus, il téléphona à ses amis qui se montrèrent fort désappointés.

« Oh ! Fatty, s'exclama Daisy. Je suis sûre qu'il y a quand même quelque chose à tenter ! Viens nous rejoindre et nous tiendrons conseil pour en discuter. Je vais appeler Pip et Betsy ! »

Une fois réunis dans la serre des Daykin, au fond du jardin, les Cinq Détectives firent le point.

« Notre ami Jenks, déclara Fatty, pense que nous ne pouvons l'aider en rien. Son but est double : retrouver les Lorenzo *et* la toile. Il est sûr que les trois vont ensemble !

- Nous pourrions toujours surveiller le domaine de Glenmore ! suggéra Larry. Qui sait si les Lorenzo n'y reviendront pas ?

- Cela m'étonnerait ! soupira Fatty.

- Mme Lorenzo semblait beaucoup tenir à son caniche ! émit soudain Betsy. Peut-être enverra-t-elle quelqu'un le chercher. Dans ce cas, en suivant le messager, on remonterait jusqu'à elle et à son mari !

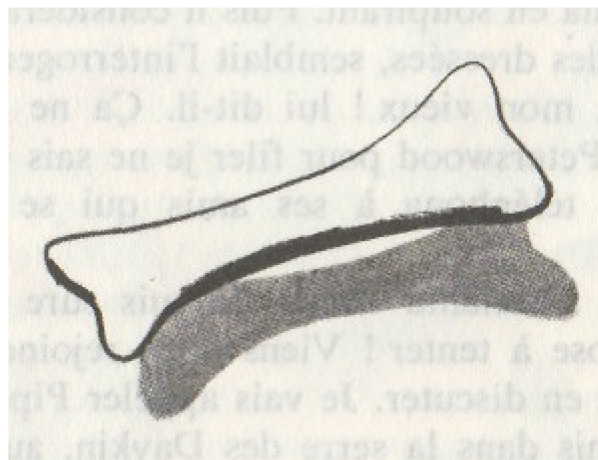
- C'est une idée ! approuva Fatty. Mais comment nous y prendre pour surveiller le domaine nuit et jour sans interruption ?

- Impossible ! affirma Pip qui ne se voyait guère en train d'espionner, de nuit, des gens aussi effrayants que les Larkin. Si encore nous connaissions quelqu'un habitant juste à côté de Glenmore, nous pourrions...

— Salut, tout le monde ! lança brusquement une voix sonore tandis qu'une tête passait par l'entrebâillement de la porte. Je viens de chez toi, Fatty, et ta mère m'a envoyé ici. Tiens, vois le cadeau de Noël que j'ai fabriqué pour toi !

— Ray ! » s'écrièrent les enfants, ravis.

C'était Ray en effet, un bon sourire sur son visage rond.





CHAPITRE VI

BRAVE RAY !

RAY ENTRA DANS LA SERRE, un paquet sous le bras. Il avait l'air heureux de retrouver ses amis. « Toujours ce même brave Ray ! » dit Fatty en lui serrant très protocolairement la main.

Du coup, Ray se sentit obligé de serrer la main à tout le monde... et même la patte à Foxy ! Foxy répondit sans cérémonie en léchant la figure du garçon.

« Quel bon vent t'amène ? demanda Fatty. Et comment vont tes frères Sid et Tom,. les jumeaux ? Nous ne les avons plus vus depuis le fameux mystère du prince disparu[1] que nous avons éclairci ensemble. Tu t'en souviens ?

1. Voir *Le Mystère du Camp de Vacances* dans la même collection.

- Sûr ! répondit Ray. Quelle aventure ! Nous avons eu du bon temps à l'époque... Mes frères se portent bien, merci. »

Betsy évoqua Sid qui était grand amateur de caramels et qui s'engluait si bien les dents et la langue avec ses friandises préférées qu'il finissait par ne plus pouvoir parler et se contentait d'émettre des « heu... âââ » peu harmonieux. La petite fille se mit à rire à ce souvenir et s'enquit :

« Est-ce que Sid suce toujours autant de caramels ?

- Ma foi, il s'est un peu rationné aux approches de la Noël : il voulait économiser pour l'achat de ses cadeaux. Mais presque tout le monde lui a offert des boîtes de caramels. Aussi s'est-il remis à mâcher à longueur de journée. On ne peut plus tirer un mot de lui.

- Sauf « heu... âââ », je suppose? dit Pip qui se rappelait l'élégant langage de Sid.

— Oui. Ça lui sert de conversation. Ce vieux Sid n'a jamais été très bavard !

— Allons, assieds-toi et prends une brioche en guise d'apéritif, proposa Daisy... Qu'est-ce qu'il y a dans ce gros paquet ?

— Bouh ! J'allais presque oublier... ! s'exclama Ray dont le sourire s'épanouit davantage encore. C'est un truc que j'ai fabriqué à ton intention, Fatty. Nous nous sommes exercés à des travaux de menuiserie le trimestre dernier, à l'école. Alors j'ai pensé « Je vais « faire un meuble pour Fatty ! » Tiens, regarde ! »

II arracha vivement le papier d'emballage et exhiba une petite table, simple mais de bon goût. Il l'avait cirée jusqu'à ce qu'elle prenne un merveilleux brillant. Les enfants poussèrent des cris de surprise et d'admiration :

« Pas possible, Ray ! s'écria Betsy. Tu as fait cela tout seul ?

— Personne n'y a touché, sauf moi ! » assura Ray fièrement. Fatty examina le meuble de près.

« Un vrai chef-d'œuvre ! déclara-t-il. Il me plaît beaucoup. Je te remercie, Ray. »

Ray rougit de plaisir.

« Je vais le mettre dans ma remise, continua Fatty, pour que tout le monde puisse l'admirer. Je m'en servirai chaque jour. »

Ray se gonfla d'orgueil, frotta la table avec sa manche pour la faire briller davantage et sourit à la ronde.

« C'est chic de se retrouver entre amis ! affirma-t-il. Alors, quoi de neuf ? Avez-vous un mystère en train ? J'ai entendu parler de l'affaire Lorenzo. Mon oncle doit être dans ses petits souliers.

— Tu l'as vu ? demanda Daisy.

— Oh ! non, s'écria Ray horrifié. Je m'enfuirais à toutes jambes si je le rencontrais. Je... j'avoue qu'il me fait peur. Il ne sait que me tarabuster quand il me rencontre. Je préfère me tenir à bonne distance de lui. »

Les enfants se mirent à discuter du cas Lorenzo. Ce qui les ennuyait le plus était que les deux éléments essentiels du problème - c'est-à-dire la toile volée et les Lorenzo eux-mêmes — ne fussent plus à Peterswood.

« Cela nous réduit à l'inaction, soupira Fatty.

— Oui, ce n'est pas de chance, admit Ray. J'aurais pu vous aider... Je vais en effet habiter Peterswood quelque temps. Maman vient d'entrer à l'hôpital pour une semaine. Elle doit se faire soigner une jambe, la pauvre. Nous, les enfants, on nous a envoyés chez des parents ou des amis.

- Quoi ! s'écria Betsy. Tu vas aller chez ton oncle Groddy ?

— Jamais de la vie ! Maman me l'a bien proposé mais j'ai fait un tel bond de peur qu'elle a compris.

- Où vas-tu loger, alors ? demanda Betsy. Chez quelqu'un que nous connaissons ?

— Je ne pense pas... Chez la sœur de mon père: Mme Houch.

— Quel drôle de nom ! fit remarquer Daisy en riant. Houch ! Houch ! Houch ! »

Les autres répétèrent le mot en riant aussi. Après avoir repris son sérieux, Larry réclama des précisions. « Et ou habite ta tante Houch ?

— Dans le pavillon des gardiens, chez Mme Daniel, au domaine du Belvédère, expliqua Ray. Son mari travaille là-bas comme jardinier. Ma tante sert de bonne à tout faire. Elle a deux petites jumelles du même âge que Sid et Tom... »

II s'arrêta, intrigué par l'expression du visage de Fatty. « Qu'y a-t-il, Fatty ? Tu as l'air bizarre !

- C'est que je pense... Tu as bien dit que ton oncle et ta tante Houch habitaient chez les Daniel ?

— Ma foi, oui. Pourquoi ? Ça te contrarie ?

- Bien au contraire ! affirma Fatty. Je n'aurais jamais osé en espérer tant ! C'est presque trop beau pour être vrai ! Tu ignores sans doute que la propriété des Daniel est juste à côté de celle que les Lorenzo ont louée ? Mais oui, mon vieux ! Le Belvédère et Glenmore se touchent. Et nous qui parlions justement de surveiller Glenmore... mais nous ne savions comment faire !

- Ça, alors ! s'écria Ray brusquement illuminé. Et maintenant. .. tu veux dire que je pourrais vous être utile en regardant pardessus la haie ce qui se passe chez les voisins ?

— Exactement ! dit Fatty en administrant une claque joyeuse sur le dos de Ray. Nous allions presque renoncer à nous mêler de cette affaire quand tu es arrivé, mon vieux ! Quelle chance que tu ailles demeurer chez les Houch ! »

Ray était tellement heureux à la perspective de participer à une nouvelle aventure qu'il en resta un bon moment sans pouvoir parler. Il se contenta d'ouvrir et de fermer la bouche, à la manière d'un poisson qu'on vient de sortir de l'eau. Il finit cependant par retrouver sa voix.

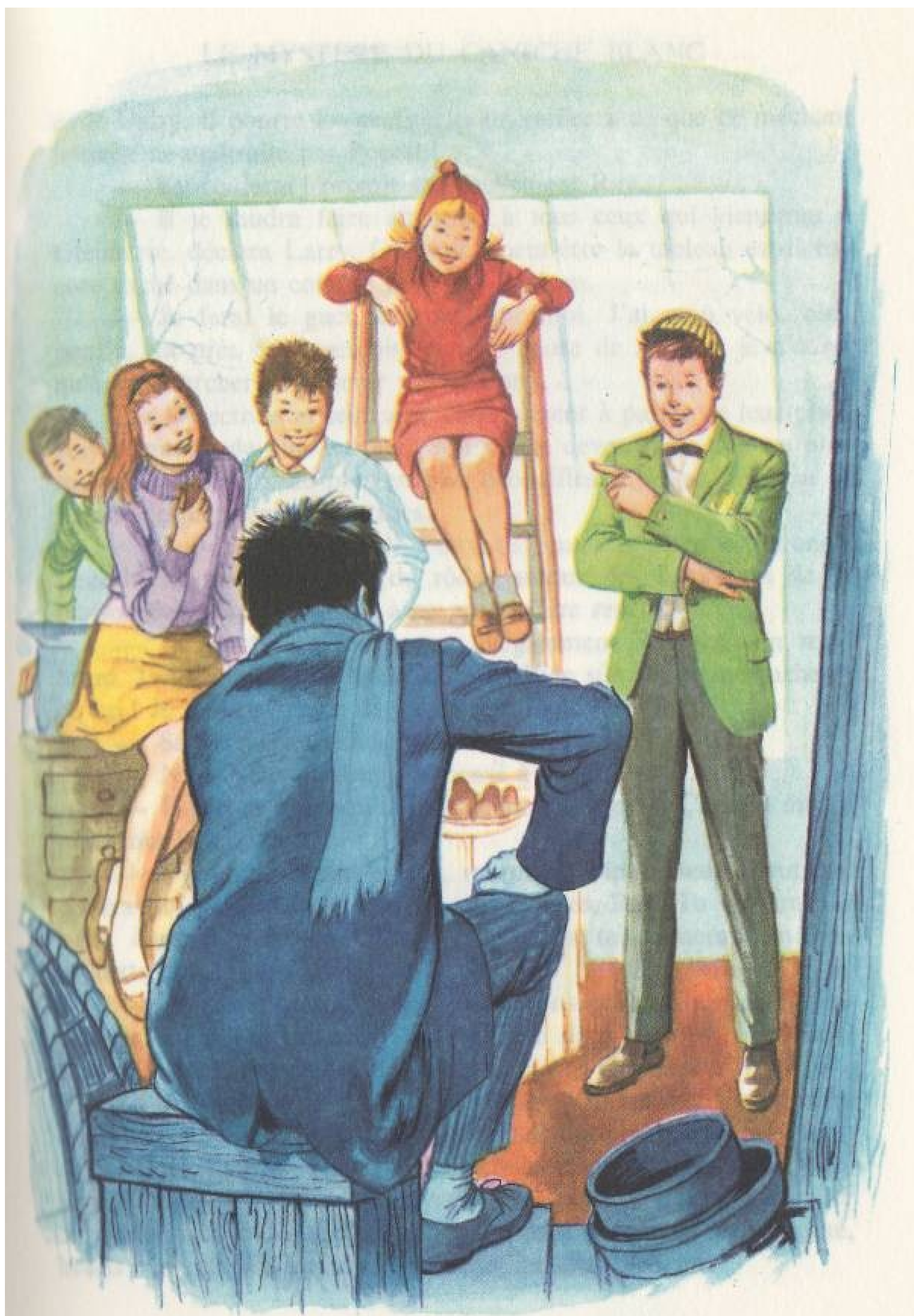
« Je ferai de mon mieux ! affirma-t-il avec gravité. Tu n'auras qu'à me donner des ordres, Fatty. J'obéirai. »

Ce fut le début d'une discussion, plus animée encore que la précédente. Larry courut chercher tous les journaux qu'il put réunir. On lut et relut les articles concernant les Lorenzo et le tableau volé.

« Regardez ! dit Betsy. On parle ici du caniche blanc que Mme Lorenzo a laissé derrière elle. Il y a même un cliché représentant Popett dans ses bras.

- Qu'y a-t-il d'écrit au-dessous ? s'enquit Larry en tendant le cou. Ah ! « Gloria Lorenzo est passionnément attachée à sa petite « chienne. C'est la première fois qu'elle ne l'emmène pas avec elle ! »

— Du moment que Ray se charge de tenir les Larkin à l'œil,



« Quelle chance que tu ailles demeurer chez les Houch ! »

émit Daisy, il pourra en profiter pour veiller à ce que ce méchant homme ne maltraite pas Popett !

- J'y veillerai ! promit solennellement Ray.

- Il te faudra faire attention à tous ceux qui viendront à Glenmore, déclara Larry. Qui sait ? peut-être le tableau est-il encore caché dans un coin de la grande maison.

— Je ferai le guet, comptez sur moi. J'ai mon vélo, bien gonflé, fin prêt. Si j'aperçois quelque chose de suspect, je n'aurai qu'à l'enfourcher pour venir alerter Fatty... »

Les Détectives et leur allié continuèrent à parler de leur plan. Ray s'animait de plus en plus. Son visage devenait de plus en plus rouge, ses cheveux de plus en plus ébouriffés. Il vivait déjà par la pensée de palpitantes aventures.

« Mon vieux Ray, lui dit Fatty, tu peux être sûr que ton oncle Groddy ne manquera pas de rôder autour des Larkin et de la maison des Lorenzo. Veille à ne pas te faire repérer !

— Zut et flûte ! s'écria peu élégamment Ray soudain rembruni. Je l'avais complètement oublié ! Bien sûr que je me cacherai de lui ! Je n'ai pas envie de me faire tirer les oreilles !

— Sait-il que tu vas habiter chez les Houch ?

— Non. Nous n'avons pas pensé à le lui dire.

- Espérons alors qu'il continuera à l'ignorer. Ça vaut mieux pour tout le monde.

— J'y songe brusquement, murmura Pip, rêveur. Peut-être pourrais-tu jouer à la balle avec tes cousines, Ray. Tu lancerais la balle dans le parc de Glenmore... et ça te donnerait un bon prétexte pour aller fouiner par là-bas.

— Tous les prétextes me seront bons pour passer de l'autre côté de la haie, affirma Ray. Je fouillerai dans tous les coins. Et si le tableau est à Glenmore, je finirai bien par le dénicher !

- Il y a peu de chance pour que tu le trouves à ta portée, dans la poubelle ou même dans la cave ! déclara Fatty gravement. A ta place, je ne m'occuperais pas tellement de chercher cette toile, Ray. Contente-toi d'ouvrir les yeux et les oreilles et de me signaler ce qui te paraîtra louche : étrangers rôdant autour de la propriété, bruits suspects pendant la nuit, lueurs inhabituelles, etc.

— Préviens-nous aussi si Larkin maltraite Popett ! lui rappela Daisy. Nous le dénoncerons à la Société protectrice des animaux !

— Flûte ! Avez-vous vu l'heure ! s'écria Pip en consultant sa montre. Nous allons arriver en retard pour le déjeuner et maman va nous gronder une fois de plus. Vite, Betsy ! Dépêchons-nous ! »

Fatty se leva précipitamment lui aussi. Larry et Daisy accompagnèrent leurs amis jusqu'à la grille. Ray enfourcha sa bicyclette :

« A bientôt, vous autres ! dit-il avec son bon sourire habituel. Je vais tout droit chez ma tante. Elle m'attend pour déjeuner !... La sacoche de mon vélo me tient lieu de valise.

— Au revoir ! répondit Fatty, amusé par le mince bagage de Ray (en voilà un qui ne s'encombrait pas quand il voyageait, au moins!) Et encore merci pour ta ravissante table, mon vieux ! »

Ray s'éloigna à toutes pédales, heureux d'avoir fait plaisir à Fatty. Ce Fatty, comme il l'admirait ! Il savait tout faire... même circuler à bicyclette en tenant la table en équilibre devant lui !

Ray n'était pas peu fier d'être l'ami du chef des Détectives !





CHAPITRE VII

IDÉE DE RAY

RAY ARRIVA EN RETARD chez sa tante, qui le reçut assez fraîchement. Toute la famille était à table. « Ah ! Te voilà enfin, Ray ! s'écria Mme Houch. Tu vois, nous avons presque fini de déjeuner. Je croyais que tu n'allais plus venir. Aussi Liz et Gladys ont mangé ta part de ragoût, mon garçon !

— Oh ! s'exclama Ray d'autant plus consterné qu'il se sentait l'estomac dans les talons. Excuse-moi, ma tante, mais j'ai été retardé. Je me suis arrêté en route chez des amis et le temps a filé sans que je m'en aperçoive.

— Quels amis ? demanda sa tante, surprise.

— Eh bien, Frederick Trotteville, les jeunes Hilton et les Daykin ! » annonça-t-il tout fier.

Liz et Gladys, les jumelles, se mirent à ricaner.

« Quel vantard ! dit Liz. Ce ne sont pas ses amis, n'est-ce pas, maman ?

— Tiens donc ta langue, Liz ! » ordonna Mme Houch.

Ce qui n'empêcha pas les deux filles de continuer à rire de façon moqueuse. Ray se sentait bonne envie de leur allonger une taloche.

« Si vous étiez mes sœurs... », commença-t-il en les foudroyant du regard.

Mais sa tante lui imposa silence à lui aussi.

« Ecoute, Ray, ne commence pas à faire étalage de tes belles relations sitôt arrivé ! Tu crânes trop, mon garçon.

— Assieds-toi et prends du pain et du fromage, ajouta son oncle qui ne parlait jamais beaucoup. Encore heureux pour toi qu'il reste quelque chose à manger ! »

Ray s'assit en soupirant et se mit à dévorer. Ses cousines riaient et se poussaient du coude en voyant les énormes morceaux qu'il engloutissait. Ray se promit de les dresser à la première occasion. Elles avaient besoin d'un frère à la poigne ferme, ces gamines !

M. Houch ne tarda pas à retourner à ses travaux de jardinage. Liz et Gladys se levèrent de table à leur tour et allèrent jouer dans le jardin. Ray resta seul avec sa tante.

« J'ai hâte que les vacances soient finies, confia Mme Houch à son neveu. Les jumelles sont constamment dans mes jambes. Elles passent leur temps à faire des sottises. C'est dur d'élever des jumeaux !

— Maman est de cet avis. Sid et Tom lui donnent du fil à retordre. Quand l'un est tranquille, l'autre se montre insupportable. On n'en sort pas. Mais ne t'inquiète pas, ma tante ! J'occuperai mes cousines. Je jouerai à la balle avec elles. J'organiserai des jeux... »

Satisfaite, Mme Houch changea de sujet de conversation.

« Je suppose, dit-elle, que tu es au courant de ce qui s'est passé dans la propriété voisine ? Le nom des locataires en fuite — les Lorenzo — s'étale dans tous les journaux. Vrai de vrai, j'en sais long sur cette histoire, tu peux me croire ! »

Immédiatement, Ray dressa l'oreille. Peut-être allait-il apprendre

quelque chose d'important... quelque chose qu'il pourrait rapporter à Fatty ! Il se demanda s'il ne devait pas prendre des notes sur son carnet. Oui, peut-être cela valait-il mieux...

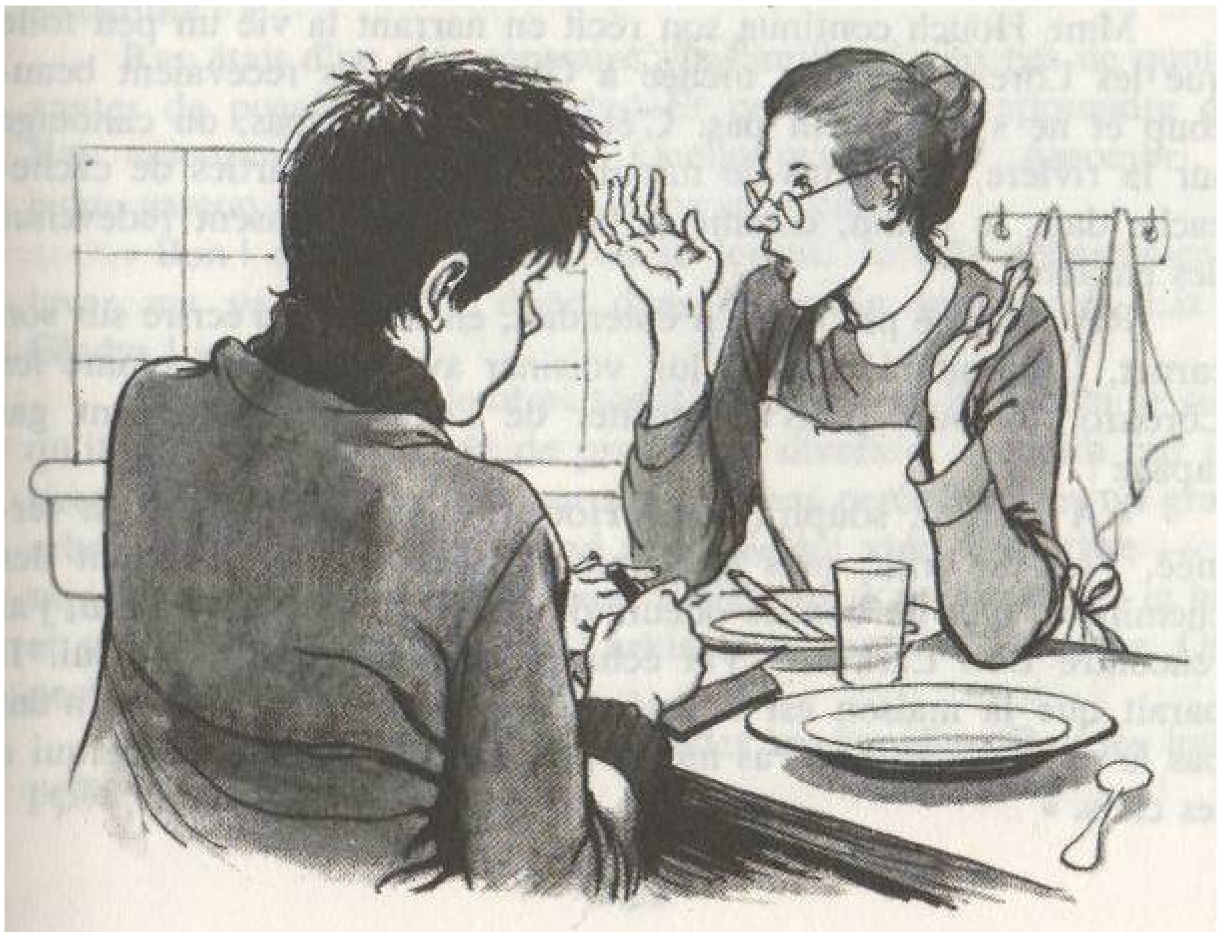
Le jeune garçon tira donc son calepin de sa poche et se tourna vers sa tante.

« Dis-moi ce que tu sais, tantine ! Et surtout, n'oublie rien ! »

Mme Houch fut agréablement surprise de constater que son neveu s'intéressait si fort à ses confidences. Son mari et les jumelles ne prêtaient jamais attention à ce qu'elle disait. Or, la brave femme était très bavarde de nature. Elle appuya ses coudes sur la table et commença à parler d'abondance.

« Eh bien, les Lorenzo se sont installés à Glenmore voici un peu plus de six mois. Ils ont loué la grande maison, toute meublée, à Mme Peter qui séjourne actuellement en Amérique. Elle a emmené là-bas avec elle ses domestiques...

— Mais... les Larkin ? s'enquit Ray qui se rappelait combien Fatty désirait obtenir des renseignements sur le couple des gardiens. Que sais-tu d'eux, ma tante ?



— Oh ! les Larkin habitent le pavillon de l'entrée depuis plusieurs années. Je ne les fréquente guère... Ils sont malpropres, désordonnés. On ne les entend que tramer les pieds, souffler, cracher et se moucher. Un ménage bien déplaisant, en vérité. Je leur dis bonjour quand je les rencontre, un point c'est tout. En temps ordinaire, Bob Larkin fait marcher la chaudière qui alimente la grande maison, et il se charge des gros travaux.

— On leur a confié la petite chienne caniche, Popett, n'est-ce pas ? demanda Ray qui s'efforçait de consigner en entier les confidences de sa tante et écrivait à une vitesse record.

— Oui, oui ! Personne ne comprend pourquoi les Lorenzo ont laissé derrière eux cette mignonne bête ! Et on comprend encore moins qu'ils l'aient donnée à garder aux Larkin ! Des gens si peu recommandables ! Une fois, nous avons eu un chat. Le malheureux s'est aventuré près de leur pavillon et ces espèces de brutes l'ont chassé à coups de pierres. Notre pauvre minet est revenu avec une patte cassée. »

Ray, horrifié, souligna trois fois le mot « patte cassée » sur son carnet de notes.

Mme Houch continua son récit en narrant la vie un peu folle que les Lorenzo avaient menée à Glenmore. Ils recevaient beaucoup et ne s'ennuyaient pas. C'étaient de gais repas, du canotage sur la rivière, des bains de minuit et même des parties de cache-cache dans le jardin, comme si hôtes et invités fussent redevenus des enfants !

Ray, fasciné par ce qu'il entendait, en oubliait d'écrire sur son carnet. Il aurait bien aimé, lui, voisiner avec des gens comme les Lorenzo, toujours prêts à profiter de l'existence et menant gai tapage !

« A présent, soupira Mme Houch, la grande maison est fermée. Plus de bruit, plus de lumières, plus de fumée sortant des cheminées, plus de bonnes odeurs de cuisine. Hier, par hasard, j'ai rencontré Bob Larkin et j'ai échangé quelques mots avec lui. Il paraît que la maison est bouclée ! Les gardiens eux-mêmes n'ont pas le droit d'y entrer: Pas même pour aérer ! C'est la police qui a les clefs. »

Ray s'avisa que le renseignement avait son importance. Se secouant, il écrivit rapidement : « Maison fermée. Clefs police. » Sa tante fronça les sourcils.

« Que griffonnes-tu donc pendant que je te parle, Ray ? Ce n'est pas très poli. Vas-tu imiter ton oncle Groddy qui passe son temps à prendre des notes ?... Au fait, j'ai une idée !

— Quoi donc, ma tante ? demanda Ray plein d'espoir et la pointe de son crayon déjà appuyée sur son papier. Dis vite !

— Je vais inviter Théophile Groddy pour le thé... sous prétexte qu'ainsi il pourra te voir. En réalité, c'est parce que je veux écouter ce qu'il a à dire sur l'affaire Lorenzo ! Quel homme merveilleux, ton oncle Groddy ! Un as de la police. Oui, oui, je vais l'inviter pour le thé! »

Figé d'horreur, Ray fut un moment avant de pouvoir protester :

«Je t'en prie, tantine, ne l'invite pas. II... heu... ne m'aime pas beaucoup, tu sais ! Je... il me fait peur !

— Quelle sottise ! s'écria Mme Houch. Ce n'est pas un méchant homme ! De plus, je trouve agréable d'avoir un policier dans la famille! »

Ray était d'un avis contraire : la famille n'avait pas de quoi se vanter de posséder M. Groddy ! Et celui-ci allait apprendre que Ray séjournait à Peterswood. Quelle malchance ! Assombri, le jeune garçon fourra son calepin dans sa poche.

« Bon ! dit Mme Houch en se levant. Je vais débarrasser et laver ma vaisselle. Va donc dans le jardin jouer avec Liz et Gladys ! »

Ray passa son paletot et sortit. A peine eut-il franchi le seuil qu'il se trouva bombardé de projectiles divers et accueilli par des rires. Levant la tête, il aperçut ses cousines perchées dans un grand arbre. Il allait se fâcher quand une idée lui vint. Cet arbre — un sapin — était vraiment .très haut. Il s'élevait à proximité de la haie et surplombait le cottage des Larkin et le parc de Glenmore. Quel poste de guet merveilleux !

Abandonnant son idée de gronder les jumelles, Ray les interpella joyeusement :

« Cela vous amuserait-il que je vous montre comment construire une maison dans l'arbre ? »

La proposition éveilla la méfiance des filles d'abord, puis leur intérêt... Le sapin était un arbre solide, dont les branches se prêtaient admirablement à l'escalade. Ray rejoignit ses cousines en mijotant de se servir d'elles par la suite. Pour l'instant, sans se soucier de leurs questions, il se mit à pratiquer, dans l'épais feuillage vert sombre de l'arbre, une sorte de judas à travers lequel on pouvait espionner ce qui se passait dans la propriété voisine.

« C'est ici que nous allons bâtir notre maison, Ray ?

— Est-ce que nous pourrons y habiter, dis ?

- Que fais-tu à couper ainsi les branches avec ton couteau de poche ? Oh ! On peut voir chez les Larkin ! Quels gens désagréables !

- C'est vrai ça ! Je ne les aime pas plus que Liz ! affirma Gladys. Si nous jetions des cailloux sur leur cheminée ? »

La suggestion de sa cousine aurait peut-être tenté Ray en d'autres temps. Mais il ne fallait pas donner l'éveil aux Larkin. En entendant les pierres dégringoler sur leur toit, les gardiens sortiraient du cottage et repéreraient les enfants. Or, tout espion digne de ce nom se doit de rester dans l'ombre.

Ray se tourna vers ses cousines.

« Ecoutez-moi, mes petites. Nous allons jouer à un jeu. Les Larkin sont nos ennemis. Nous devons surveiller tout ce qu'ils font. Nous ferons le guet à tour de rôle. Et pour cela nous allons construire la maison dont je vous ai parlé. Quand ce sera votre tour de guetter, vous me ferez votre rapport. Je suis votre chef. Et voici notre trou pour espionner ! »

Les jumelles, subjuguées, regardèrent Ray avec admiration. Le jeu proposé leur plaisait énormément. Et leur cousin était plus malin qu'il ne le paraissait !

« Je vais voir si je ne trouve pas des planches et des clous ! » annonça Ray en dégringolant lestement à terre. Arrivé au bas de l'arbre, il recommanda dans un chuchotement : « Et vous, là-haut, commencez dès maintenant à ouvrir l'œil ! »

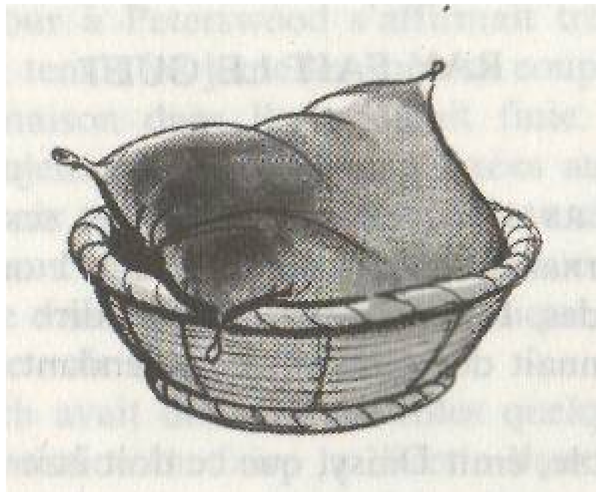
En approchant du pavillon de son oncle et de sa tante, Ray se

heurta presque à M. Houch. C'était un homme grand et taciturne que l'on ne voyait guère en dehors des repas. Cependant, s'il était peu démonstratif, il comprenait les enfants et ne demandait pas mieux que de leur procurer de l'amusement. Il accueillit favorablement la requête de son neveu.

« Prends ce qu'il te faut dans la remise, mon garçon. Tu y trouveras des planches et des clous. Tâche de construire quelque chose de solide surtout ! »

II s'éloigna. Ray lui cria « Merci, mon oncle », et courut tout joyeux jusqu'à la remise.

Il se félicitait *in petto.* Son séjour débutait bien. Il allait pouvoir s'acquitter sans difficulté de sa mission de détective. Fatty serait content !





CHAPITRE VIII

RAY FAIT LE GUET

DEUX JOURS S'ÉCOULÈRENT. Fatty et ses amis épluchaient les journaux chaque matin. Hélas ! on n'y parlait plus guère des Lorenzo sinon pour dire que la police les soupçonnait de se cacher en attendant de pouvoir quitter le pays par avion.

« II me semble, émit Daisy, que ce doit être bien difficile de se cacher quelque part alors que tout le monde vous recherche ! Je veux dire... les Lorenzo doivent être très reconnaissables ! Leur photo a paru dans tous les journaux.

— Tu oublies qu'ils sont acteurs ! lui rappela Fatty. Ils se sont sans doute camouflés sous un déguisement quelconque.

- C'est vrai ! admit Daisy.

— A propos de déguisements, suggéra Betsy, puisque nous

n'avons rien d'autre à faire... si tu t'habillais en Indien par exemple ?

— En Peau-Rouge ? s'écria Pip. C'est bien trop excentrique.

— Non, pas en Peau-Rouge ! En véritable Indien de l'Inde ! Avec son teint bronzé, Fatty passera très bien pour un étranger... et ça nous donnera l'occasion de rire un peu !

— Pourquoi pas ? répliqua Fatty. C'est égal, je me demande ce que fabrique Ray ! Voilà deux jours que nous ne l'avons vu ! »

Ce que faisait Ray? Eh bien, il ne se débrouillait pas mal ! Pour commencer, il avait si bien embobeliné ses cousines qu'elles lui obéissaient aveuglément. Leur adoration pour leur grand cousin était même presque gênante. Elles ne le quittaient plus d'une semelle.

Ray avait construit sa maison dans l'arbre. Comme il était adroit de ses mains, son travail était une réussite. Il faut dire que son oncle Houch l'avait aidé. Le brave jardinier, ayant découvert que son neveu, comme lui-même, s'intéressait à la menuiserie, s'était ingénié à lui témoigner de la sympathie à sa manière. Ray avait largement profité des bonnes dispositions de son oncle. Décidément, son séjour à Peterswood s'affirmait très agréable, surtout maintenant qu'il tenait les jumelles sous sa coupe.

Donc, la maison dans l'arbre était finie. Faite de planches solides bien assujetties et surtout bien fixées aux branches, elle se composait de trois murs et d'un toit qui se dissimulait dans les branches au-dessus. Le quatrième mur était constitué par l'épais écran de verdure dans lequel Ray avait pratiqué son « trou-espion » qui permettait de voir chez les voisins.

Mme Houch avait donné à ses filles quelques assiettes et des tasses, avec permission de faire la dînette dans leur refuge aérien. Les jumelles, enchantées, auraient fait n'importe quoi pour Ray. Elles adoraient prendre leur tour de guet. Ray cependant préférait guetter seul là-haut. Il trouvait passionnant de rester là, immobile dans la petite maison enfouie dans la verdure, à surveiller les Larkin.

Bien entendu, ceux-ci ne se doutaient guère de l'espionnage des trois enfants. D'autre part, si cette surveillance n'était qu'un jeu

aux yeux de Liz et de Gladys, Ray en revanche lui attachait une importance considérable. Etant l'allié de Fatty, il devait absolument trouver des indices susceptibles de l'aider. Quel bonheur si, grâce à sa vigilance, les Détectives arrivaient à élucider le mystère Lorenzo ! Malgré tout, au fond de lui, le jeune garçon n'y croyait pas beaucoup !

Il restait néanmoins aux aguets, patient et obstiné. Pour se distraire pendant les temps morts, il lisait un illustré et suçait des bonbons.

« C'est égal ! se disait-il souvent avec un soupir. Ces Larkin mènent une vie bien monotone et régulière. Quand le vieux Bob sort de chez lui, ce n'est que pour s'occuper dans le jardin ou pour aller aux commissions. Quant à Popett, le petit caniche blanc, il n'a pas l'air de beaucoup s'amuser, le pauvre ! »

Larkin, c'était certain, ne semblait pas avoir beaucoup de travail. Sa femme, de son côté, restait quasi invisible. Elle souffrait d'un refroidissement : Ray l'entendait tousser à l'intérieur du cottage. Une fois elle se risqua dehors, pour étendre un peu de linge sous une sorte d'auvent. Ce faisant, elle reniflait et gémissait. Ray la trouva aussi laide qu'un épouvantail avec son invraisemblable perruque, son visage blême et son nez rouge.

Popett sortit avec elle, sa petite queue raide pitoyablement baissée, « en berne », songea Ray. La petite chienne se tenait prudemment à distance de Mme Larkin. A un moment donné, celle-ci lui parla d'une voix dure :

« Ne t'avise pas de t'échapper, sinon gare ! Tu auras du bâton ! »

Popett se hâta de rentrer dans la maison. Mme Larkin l'y suivit en toussant. Ray s'empressa de jeter des notes sur son carnet :

« Elle renifle et elle tousse. Elle porte une perruque. Sa voix est rauque. Popett a peur d'elle. Elle gémit quand elle se baisse pour prendre son linge dans la bassine. »

Au bout de deux jours, Ray se décida à rendre visite à Fatty. Il partit, son carnet dans la poche. Il trouva les Cinq Détectives réunis dans la remise de Fatty, en train de jouer aux cartes. Tous parurent ravis de le voir.

Ray ne fut pas moins ravi de constater que la table qu'il avait offerte à Fatty occupait le centre de la pièce.

D'une voix cordiale, Fatty invita Ray à entrer.

« Viens vite te chauffer, mon vieux. Et prends une brioche. Nous venons juste de terminer cette partie. Alors, quoi de neuf ?

- Ma foi, je n'ai pas grand-chose à vous apprendre, avoua Ray, sinon que j'ai construit une cabane dans un arbre qui surplombe le cottage des Larkin et une partie du parc de Glenmore. De là-haut, je peux rester aux aguets pendant des heures et des heures.

— Tu as construit une petite maison dans un arbre ! s'écria Betsy fort intéressée. Oh ! comme tu es habile ! Comme je voudrais la voir ! »

Ray rougit sous le compliment puis tira son carnet de sa poche.

« Regarde, Fatty ! J'ai pris quelques notes. Je ne pense pas qu'elles te seront très utiles mais on ne sait jamais ! »

Fatty feuilleta rapidement le calepin puis le rendit à son propriétaire.

« C'est très bien, Ray. Qui sait ? comme tu dis. Ces renseignements pourront en effet m'être utiles plus tard... s'il nous est permis d'agir enfin !

— Tu n'as rien de nouveau de ton côté ? demanda Ray.

— Rien du tout, hélas ! soupira le chef des Détectives. C'est rageant de se trouver devant un problème aussi... appétissant et de ne même pas pouvoir y donner un seul coup de dent !

— La seule information nouvelle que nous possédions, nous l'avons puisée dans les journaux de ce matin ! » annonça Larry.

Comme Ray n'avait lu aucun journal, il s'empressa de demander:

« De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, on a .repéré le passage des Lorenzo quelque part dans le Nord, expliqua Larry. Il paraît qu'ils se terraient près d'un aéroport, dans un petit hôtel. D'après les articles, ils avaient avec eux, en plus de leurs deux valises, une espèce de caisse plate...

— Oh ! fit Ray, saisi. Elle pourrait bien contenir le tableau volé! Mais comment se fait-il... ? On ne les a pas attrapés ? Ils ont réussi à fuir ?

— Oui. Ils ont filé dans la nuit, dit Fatty. Ils ont emprunté la voiture d'un des voyageurs de l'hôtel et ont disparu... valises et caisse comprises ! Cependant, il est à prévoir que, désormais, ils ne tenteront pas de quitter le pays ! Sans doute vont-ils essayer de trouver une autre cachette et d'y rester sans bouger.

— Tu ne penses pas qu'ils vont revenir à Peterswood ? demanda Ray plein d'espoir. Je vais redoubler d'attention, du haut de mon perchoir...

- Revenir ? répéta Fatty en hochant la tête. Possible... Mais il est plus probable qu'ils envoient quelqu'un chercher Popett. Ouvre l'œil, mon vieux, afin de repérer tout étranger qui s'approchera du cottage des Larkin. Il ne faut pas que Popett disparaisse sous ton nez !

— Compte sur moi ! » déclara Ray avec force.

Le jeune garçon passa une fin de matinée agréable avec les autres. Puis il se rappela que, chez les Houch, le déjeuner n'était pas à une heure mais à midi et demi. Il était temps de partir s'il ne voulait pas arriver en retard. Il se leva à regret :

« II faut que je me sauve ! soupira-t-il. Allons, je reviendrai dès que je le pourrai. A bientôt ! Et merci pour les brioches ! »

Foxy accompagna Ray jusqu'à la grille et prit congé de lui poliment, en remuant la queue. Le petit fox aimait bien Ray et le lui montrait à sa manière.

Ray enfourcha sa bicyclette et s'éloigna en pédalant de toutes ses forces. Arrivé au coin de la rue, il actionna son timbre à l'instant précis où un autre cycliste, venant en sens inverse, en faisait autant. Ray tourna le coin, sans cesser de pédaler très vite... Il se trouva alors face à face avec son oncle Groddy, qui pédalait non moins vite sur son vélo!

Par malheur, M. Groddy avait pris le tournant du mauvais côté de la chaussée. Les deux bicyclettes étaient sur le point de se jeter l'une contre l'autre quand Ray, grâce à un providentiel réflexe, changea *in extremis* de direction. Cependant il ne put

empêcher sa pédale d'accrocher celle de M. Groddy. Tous deux furent projetés sur le sol avec violence.

« Ouille ! Ouille ! Ouille ! hurla le gros policeman en s'effondrant lourdement à terre tandis que son vélo tombait sur lui.

— Ouille ! » cria Ray en atterrissant de son côté.

Puis le jeune garçon jeta un regard terrifié à son oncle et se releva. Cirrculez gémit. Quand il reconnut l'autre cycliste il roula des yeux ronds.

« Quoi ! s'exclama-t-il. C'est toi, Rray ! Comment oses-tu rrouler aussi vite à un tourrnant ?

— Ce n'est pas ma faute, mon oncle ! protesta Ray, effrayé. Vous étiez du mauvais côté.

— C'est faux ! déclara M. Groddy avec une évidente mauvaise foi. Vas-tu m'accuser d'êtrre la cause de cet accident ? Attends un peu, mon garrçon ! Et que fais-tu à Peterrswood, au fait ? »

Ray n'avait pas l'intention de répondre. Il s'apprêtait à enfourcher son vélo et à filer quand une affreuse plainte de son oncle, toujours à terre, l'arrêta.

« Oh ! mes rreins ! Je me suis sûrrement cassé quelque chose ! Aide-moi à me rrelever ! »

II tendait la main à son neveu. Celui-ci, pitoyable, allait s'en saisir quand il devina la malice du policeman. Il n'eut que le temps de se dégager de la grosse patte qui l'étreignait déjà... Il s'éloigna à toutes pédales. Ouf ! Il l'avait échappé belle !





CHAPITRE IX

MONSIEUR HO-HOHA

RAY RENTRA CHEZ SA TANTE aussi vite qu'il put, SOUcieUX d'échapper à M. Groddy. Par bonheur, celui-ci ne fit pas mine de le poursuivre. Et pour cause ! D'abord, il lui fallut une bonne minute pour se lever et constater que sa bicyclette n'était pas abîmée. Ensuite, Ray avait une telle avance que le policeman comprit qu'il était inutile de le poursuivre.

M. Groddy passa une autre minute à pester contre son neveu :

« Ce Rray ! Il ne perrdrra rrien pourr attendrre ! Je lui montrrerrai de quel bois je me chauffe ! Rrouler ainsi comme un furrieux ! Il aurrait pu me tuer ! Et que fait-il à Peterrswood ?

J'aimerrais bien le savoirr ! »

Bien entendu, il ne se doutait guère que Ray résidait momentanément au village... et juste à côté de la demeure des Lorenzo,

encore. Il se mit en selle avec mille précautions, ne sachant pas très bien encore s'il n'avait rien de cassé. La pensée de Fatty le tourmentait aussi. Il n'avait pas revu le jeune Trotteville depuis le matin où les Cinq Détectives s'étaient rendus à sa convocation.

Fatty lui causait du souci car il était trop malin pour son goût. Espérait-il éclaircir le mystère Lorenzo ? Avait-il rendu visite aux Larkin et leur avait-il soutiré des renseignements ? Etait-il parvenu à dénicher quelque indice ? Oui, M. Groddy se faisait du souci. Il rentra chez lui en dressant un plan dans sa tête :

« Je vais aller à Glenmorre interrroger de nouveau les Larrkin, se dit-il. Je leurr demanderrai s'ils ont vu Frrederrick Trrotteville et, dans l'affirrmative, j'aurrai deux mots à glisser à l'orreille de cet enrragé garrçon. »

Or, Fatty n'était pas allé voir les Larkin : le superintendant Jenks ne le lui avait-il pas interdit ? Le chef des Détectives, bien que s'efforçant de montrer joyeuse figure, n'en était pas moins fort abattu au fond. Il se mit à penser aux notes de Ray. Pauvre petite Popett ! Ray signalait qu'elle avait peur de Mme Larkin. Bob Larkin, lui aussi, l'effrayait. La pauvre bête ne devait pas mener une vie bien drôle. Surtout après avoir eu l'habitude d'être gâtée par une maîtresse aimante !

« Si Mme Lorenzo ne peut plus quitter l'Angleterre, songea encore Fatty, je suis sûr qu'elle tentera de reprendre Popett. Où bien elle enverra quelqu'un la chercher pour la confier ensuite à des gardiens plus recommandables. Tiens, ce ne serait pas une mauvaise idée si j'allais, cet après-midi, voir la cabane que Ray a construite dans l'arbre. Je pourrai moi-même faire un peu d'espionnage ! »

Puis, après réflexion, il eut une meilleure idée encore :

« Au cas où je rencontrerais Cirrculez, il ne faut pas qu'il me reconnaisse. Je me déguiserai donc... En natif de l'Inde comme Betsy me l'a suggéré ! »

II se planta devant sa glace et enroula une serviette de toilette autour de sa tête, à la manière d'un turban. Betsy avait raison ! Il ressemblait à un Indien. Fatty sourit à son image et se sentit soudain plus joyeux.

« Ça ne me vaut rien de rester inactif quand il y a un mystère à ma porte ! se dit-il. Lorsqu'on est détective, on doit provoquer l'aventure. Allons, Fatty, secoue-toi, mon vieux ! Choisis des vêtements adéquats et maquille-toi ! »

Sitôt après déjeuner, Fatty s'enferma dans sa remise et entreprit de transformer son apparence. Ayant déniché une jolie soierie susceptible de faire un turban, il consulta, dans un précieux petit livre intitulé « L'art de se déguiser », le chapitre « Turbans ». Après quelques essais plus ou moins réussis, il parvint à draper convenablement la bande de soie autour de sa tête.

A l'aide d'un crayon, il se dessina une fine moustache noire et ombra son menton de manière à laisser croire qu'il se rasait la barbe. Il s'introduisit ensuite dans la bouche deux petites plaques en caoutchouc qui le firent immédiatement paraître plus vieux en étoffant le bas de ses joues. Il se passa du noir sur les sourcils en prenant grand soin de les épaissir. Pour finir, il prit, devant sa glace, une expression mystérieuse qui, pensait-il, devait compléter son personnage exotique.

« Parfait ! murmura-t-il à son reflet. Comme c'est amusant de se regarder et d'apercevoir quelqu'un qui ne vous ressemble plus du tout ! Voyons, que vais-je mettre comme vêtements ? »

Certes, Fatty possédait dans une malle quelques pièces vestimentaires que l'on pouvait qualifier d'orientales. Mais, portées en Angleterre en plein mois de janvier, elles auraient sans doute provoqué des attroupements sur le passage de « l'étranger ». Fatty ne tenait pas à se faire trop remarquer. Il se rappela alors avoir rencontré à Londres des étudiants indiens.

« Certains portaient un turban, mais avec des vêtements européens ordinaires. Ils ne tenaient pas à grelotter dans notre climat froid, je suppose ! Je peux donc me contenter de mon turban et de vêtements courants. Mon visage est tellement bronzé qu'il suffit à me donner le type indien ! »

Fatty dénicha dans sa malle un vieux pantalon étriqué. Il l'allongea à la taille en ceignant celle-ci d'une large ceinture d'étoffe. Par-dessus, il enfila un vieux manteau.

« Me voici transformé en étudiant étranger natif du lointain

Orient ! se murmura-t-il à lui-même. En avant, Fatty ! Vite à Glenmore ! »

Laissant derrière lui un Foxy très déçu, Fatty sortit de la remise et traversa vivement le jardin. Il espérait bien que personne ne le verrait. Or, sa mère l'aperçut de loin par la fenêtre.

« Qui est cet individu ? se demanda-t-elle, étonnée. Un ami de Frederick, je suppose ! Comme il est pittoresque, avec ce turban ! »

Fatty prit le chemin qui longeait la rivière. Il n'y rencontra qu'une vieille dame qui lui jeta un regard soupçonneux. Ce bizarre étranger n'allait-il pas lui voler son sac à main ? Fatty passa rapidement et elle poussa un gros soupir de soulagement.

Bientôt, le chef des Détectives atteignit la barrière de Glenmore qui protégeait le cottage des Larkin. Ce n'était qu'une méchante barrière de rien du tout, bien différente de l'imposante grille qui défendait l'accès du parc à proximité de la grande maison.

Personne n'était en vue. Fatty fit encore quelques pas puis, hop, escalada la barrière et se retrouva dans le parc de Glenmore. Il se mit à avancer avec prudence en direction de la vaste demeure qui se dressait, vide et désolée avec ses cheminées éteintes.

S'approchant d'une fenêtre, il aperçut une grande pièce aux meubles recouverts de housses. Au milieu, sur une table, un vase plein de fleurs desséchées. Le regard de Fatty enregistra les détails : des chaises, de petites tables, un tabouret et... sur le plancher, à côté du tabouret, un curieux objet, blanc grisâtre, manifestement en caoutchouc.

Fatty se demanda ce que c'était que cet objet qu'il distinguait assez mal. Et pourquoi traînait-il sur le plancher ? Soudain, il comprit! Bien sûr ! C'était un petit os en caoutchouc, comme on en donne aux chiens pour jouer.

« Celui-ci doit appartenir à Popett ! se dit Fatty. C'est certainement un de ses jouets, qu'elle a laissé sur place ! »

S'éloignant de la fenêtre, le jeune détective s'engagea dans un sentier conduisant à une pergola rosé... et se trouva brusquement en face de M. Larkin qui arrivait portant du menu bois. Le gardien sursauta violemment et laissa tomber sa charge. Sans se troubler le moins du monde, Fatty se baissa et se mit à ramasser le bois. Puis

il s'adressa à Bob Larkin effaré, d'une voix qu'il s'appliqua à rendre aussi « étrangère » que possible.

« S'il vous plaît, je suis venu ici visiter mes vieux amis, les Lorenzo... Et je trouve leur maison fermée... Personne nulle part ! S'il vous plaît, monsieur, que sont devenus mes amis ?

— Ils sont partis ! répondit Bob Larkin. Vous n'avez donc pas lu les journaux ? Ils sont impliqués dans une vilaine affaire.

- Partis ? répéta Fatty, feignant la surprise.

— Partis, oui, partis ! » s'écria M. Larkin d'un air excédé.

Il se tenait devant Fatty, aussi minable que d'habitude, vêtu de son vieux pardessus, son cache-nez entortillé autour du cou et sa casquette tirée sur les yeux. Il dévisagea Fatty derrière ses lunettes de myope.

« Nous ne voulons pas d'étrangers par ici ! » bougonna-t-il.

Fatty se sentit soudain envahi du désir de copier le vieil homme. S'il se transformait en Bob Larkin il pourrait circuler plus aisément dans la propriété. Peut-être même pourrait-il s'introduire dans la grande maison s'il arrivait à se procurer les clefs !

M. Larkin se rappela brusquement que la police lui avait demandé d'ouvrir l'œil et de signaler l'éventuelle apparition d'étrangers dans le voisinage.

« Vous devez me dire qui vous êtes ! ordonna-t-il en tirant un carnet malpropre de sa poche. Etranger, n'est-ce pas ?

— Je m'appelle Monsieur Ho-Hoha ! répondit poliment Fatty. Attendez ! Je vais vous épeler le nom ! J'habite le Palais de Bangh, en Inde. »

Bob Larkin écrivit laborieusement le nom et l'adresse. Quand il eut fini, il leva les yeux... et s'aperçut que M. Ho-Hoha s'était évaporé. Le gardien rassembla son bois en grommelant, sans se douter que Fatty, dissimulé derrière un buisson, l'étudiait tandis qu'il s'éloignait. Oui, certes, il n'aurait aucune difficulté à imiter le vieil homme ! Après le départ de Larkin, Fatty fureta un peu partout à la ronde. En vain. Et il ne rencontra personne. Il en eût été autrement s'il s'était aventuré du côté du pavillon des gardiens. M. Groddy était là, essayant de tirer les vers du nez de Mme Larkin, entre deux accès de toux et deux reniflements.

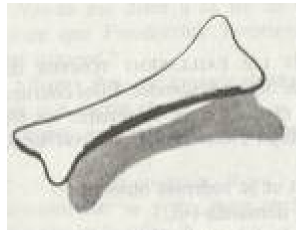
Et si le chef des Détectives avait songé à lever les yeux du côté du grand sapin qui servait de poste de guet à Ray et à ses cousines, il aurait pu découvrir, à travers le feuillage, deux paires d'yeux qui enregistraient tout ce qui se passait de l'autre côté de la haie. Liz et Gladys étaient là, fidèles au poste que leur avait assigné Ray.

« Vous allez vous tenir aux aguets pendant que je règle les freins de mon vélo », avait-il dit à ses cousines.

Gladys avait repéré « l'étranger » dès qu'il avait escaladé la barrière. L'aspect de Fatty l'avait tellement surprise qu'elle en avait avalé de travers l'un des bonbons dont Ray avait largement pourvu les jumelles. Revenue de son émotion, elle s'était aperçue que l'étrange visiteur avait déjà disparu. Liz, elle aussi, n'avait pas manqué de le voir. Les deux sœurs se regardèrent avec stupéfaction.

« Où est-il passé ? murmura Liz, aussi étonnée que Gladys.

- Il ne doit pas être loin. Vite, descendons et allons prévenir Ray. Il se lancera à sa poursuite. Ce qu'il va être content de nous ! »





CHAPITRE X

RAY PISTE UN SUSPECT

GLADYS ET LIZ FAILLIRENT TOMBER de l'arbre tant elles mirent de hâte à descendre. Elles coururent jusqu'à la remise où Ray était en train de réparer ses freins.

« Ray ! Nous venons de voir un suspect ! » annonça Gladys, haletante.

Ray tressaillit et se redressa aussitôt : « Où cela ? » demanda-t-il.

Ses cousines le lui expliquèrent. Sans plus attendre, Ray se dirigea vers la haie, se faufila au travers par une brèche et disparut dans le parc de Glenmore. A pas de loup, il s'approcha du cottage des Larkin et soudain se figea, horrifié : M. Groddy était là, causant avec Mme Larkin. Le policeman était arrivé juste au moment où les jumelles, interrompant leur surveillance, dégringolaient de l'arbre.

Un malheureux hasard voulut que M. Groddy aperçût Ray à l'instant même où celui-ci se pétrifiait à sa vue. Encore ce gamin ? Et dans le parc de Glenmore ! Le policeman poussa un tel rugissement que Mme Larkin, épouvantée, rentra chez elle comme un diable dans sa boîte. La porte claqua derrière elle. M. Groddy s'avança vers Ray, formidable.

« Toi, ici ! Au fond, ça m'arrrange assez, mon garrçon ! J'ai deux mots à te dirre ! »

Ray retrouva ses jambes du coup et s'enfuit à toute allure... pour se heurter, au bout de l'allée, à M. Larkin qui revenait avec sa provision de bois. Le gardien lâcha sa charge pour la seconde fois et ce fut miracle si lui-même ne tomba pas avec. Furieux, il attrapa Ray par le bras... et manqua d'être renversé par M. Groddy qui courait aux trousses de son neveu.

« Nom d'un pétard ! s'écria Bob Larkin. Que se passe-t-il donc ici?

— Ne lâchez pas ce vaurrien ! s'écria M. Groddy en s'efforçant de retrouver son souffle. Tenez-le bien ! »

Pour plus de sûreté, il empoigna à son tour Ray qui gigotait de son mieux pour lui échapper et le secoua comme un chien ferait d'une vieille pantoufle :

« Sacrripant ! Vas-tu me dirre à la fin ce que tu fabrriques dans ce parrc ? Est-ce que Frrederrick Trrotteville serrait ici lui aussi à furreter, parr hasarrd ?

— Non, non, affirma Ray qui croyait sincèrement Fatty et ses amis occupés à jouer aux cartes chez eux.

— Y a un étranger qui rôde par ici ! annonça brusquement Bob Larkin.

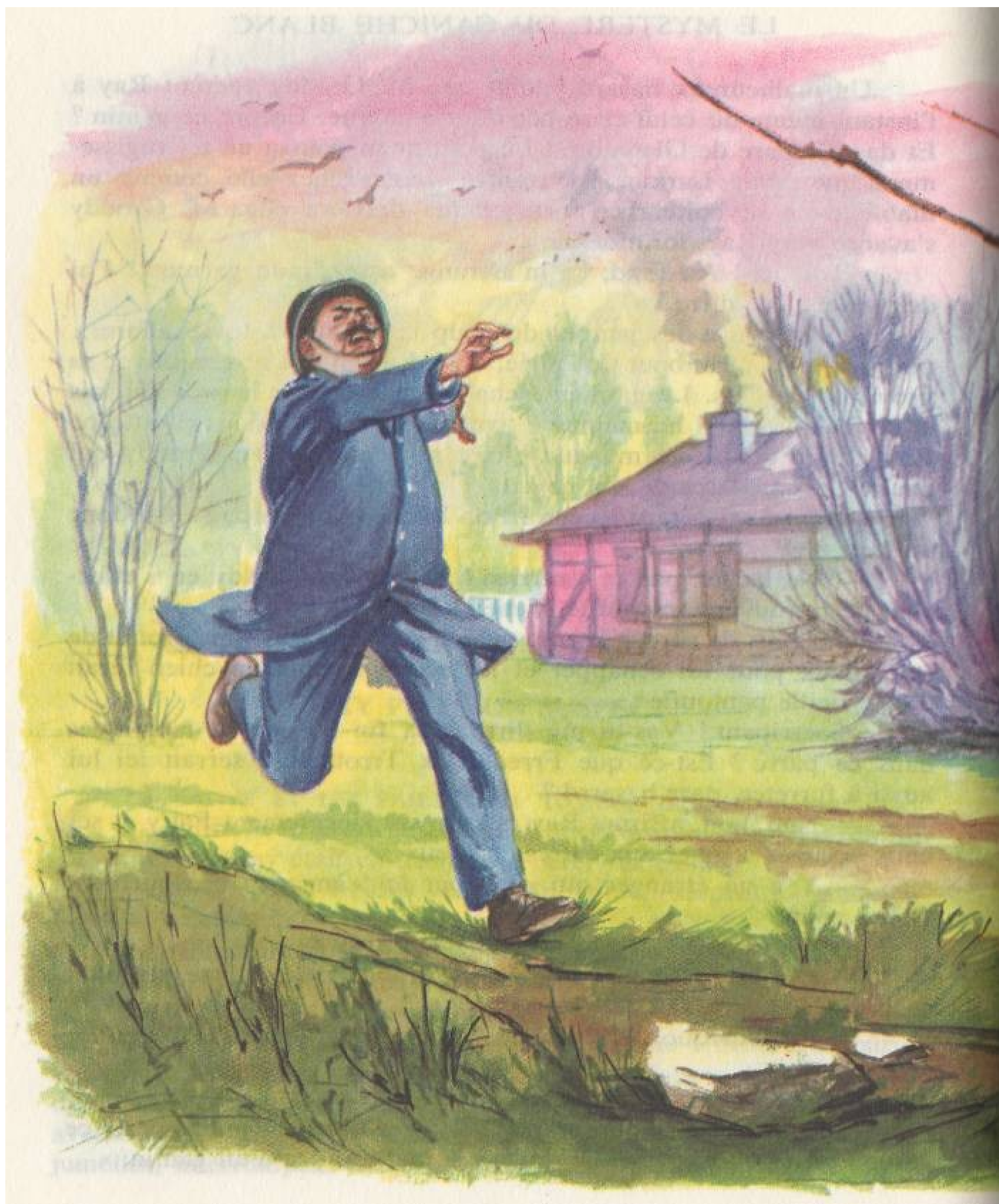
— Où estjl ?... Tu es au courrant, Rray ?

— J'étais justement sur sa piste, mon oncle. Il me semblait suspect. Voulez-vous que je le suive ?

— Et pourrquoi te semblait-il suspect ? » demanda Cirrculez, soupçonneux.

Bob Larkin intervint.

« A votre place, monsieur, dit-il au policeman, je laisserais ce garçon retrouver cet homme qui ne se méfiera pas d'un gamin. »





Le gardien lâcha sa charge pour la seconde fois.

M. Groddy secoua encore un coup le pauvre Ray. « Si je te lâche, mènerras-tu à bien cette filaturre ? J'ai bonne envie de te fouetter mais tu peux me rrendrre serrvice.

- Comptez sur moi, mon oncle. Je suivrai cet homme où qu'il aille et je vous ferai mon rapport ensuite. C'est juré !

- Le suspect porte un turban ! crut devoir expliquer M. Larkin. Il est facile à repérer. Comme je viens juste de le rencontrer, il ne peut pas être encore bien loin. »

Cirrculez lâcha Ray qui partit aussitôt comme un trait. Tout en courant, le jeune garçon maudissait sa mauvaise étoile qui lui avait fait rencontrer son oncle. Voilà qu'à présent il était obligé de filer un suspect pour le compte de M. Groddy alors qu'il aurait aimé le faire pour le bénéfice du seul Fatty !... Car, bien entendu, Ray était à cent lieues de se douter que le chef des Détectives et Ho-Hoha étaient le même personnage !

Ray se remémora les leçons de « pistage » que lui avait données Fatty et, cessant de courir, avança silencieusement d'un buisson à l'autre, regardant et écoutant de son mieux. Soudain, il entendit une branchette de bois mort craquer dans l'allée devant lui. Ah ! « l'étranger » était peut-être là, tout 'près...

Ray allongea le cou. Il commençait à faire sombre mais l'on y voyait encore suffisamment. Aussi Ray put-il distinguer devant lui un homme... coiffé d'un turban.

« II a une sale tête, se murmura Ray. Type oriental. Venu peut-être pour faire un mauvais coup. Pourrait bien avoir un couteau sur lui. Méfiance ! »

L'apprenti limier se sentait tout bouillant. « C'est comme dans un film ! » se disait-il en se rappelant un « policier » qu'il avait vu récemment. « J'épaterai bien Fatty et les autres quand je leur raconterai mon aventure ! »

Cependant, l'homme au turban se dirigeait vers la petite barrière. Ray le suivit sur l'a pointe des pieds. M. Groddy les aperçut tous les deux et, ne voulant rien laisser au hasard, leur emboîta le pas sans être vu ni de l'un ni de l'autre.

Fatty ne soupçonnait pas que Ray le filait. Il soupçonnait encore moins la présence de Cirrculez. A vrai dire, tout en marchant,

il ne songeait guère qu'au plaisir qu'il aurait à se déguiser comme le vieux Larkin... et à préparer une rencontre avec lui. Comme le bonhomme serait saisi de se trouver face à face avec son double ! Ah ! oui, pour une bonne farce, ce serait une bonne farce ! Fatty se retrouva bientôt sur le chemin côtoyant la rivière. Ray, retenant son souffle, ne le perdait pas de vue. Les ombres du crépuscule l'aidaient grandement à progresser sans être vu. Cirrculez suivait son neveu, de mauvaise humeur à la pensée qu'il avait dû laisser son vélo chez les Larkin et qu'il devrait refaire tout le trajet à pied pour récupérer son bien.

Brusquement, sortant de son agréable rêverie, Fatty eut conscience d'être pisté. Pas de doute... Une ombre, derrière lui, tentait de se fondre avec un buisson. Fatty pensa qu'il s'agissait de Cirrculez. Pauvre homme ! Il allait l'avoir à la course... Fatty démarra à toute allure et courut droit chez lui. Sûr que le gros policeman n'avait pu le suivre, il traversa le jardin de sa villa, se précipita vers la porte de service et grimpa dans sa chambre sans avoir rencontré personne. Foxy, qu'il avait enfermé avant de se déguiser, l'accueillit avec des aboiements frénétiques qui traduisaient sa joie. Fatty pouvait bien être déguisé en n'importe quoi, le flair du petit chien ne le trompait jamais : il reconnaissait son maître à chaque fois !

« Ouf ! dit Ray en s'arrêtant à son tour devant la grille des Trotteville. J'ai bien cru que mon suspect m'échappait. Il a brusquement piqué un cent mètres... Heureusement que nous étions déjà presque arrivés... Car c'est bien ici que je l'ai vu entrer... Dans la villa de Fatty ! Après tout, c'est peut-être un ami de Fatty... Nom d'un chien ! Voilà mon oncle ! »

En effet, le gros policeman, surpris par le démarrage foudroyant de Fatty, avait tout de même réussi à ne pas perdre son neveu de vue. Grâce à lui, il arrivait à bon port lui aussi.

« Où a disparru cet homme ? demanda-t-il d'une voix tonnante.

— Chez Fatty ! avoua Ray qui ne se sentait pas le courage de mentir. C'est peut-être un ami à lui, vous savez. Vous feriez bien de le laisser tranquille.

- Je veux savoirr *qui* le jeune Trrotteville a envoyé furreter dans le parrc de Glenmorre... et je le saurrai ! »

Sur quoi M. Groddy alla sonner à la porte. Son gros pouce écrasa longuement le bouton. Mme Trotteville en personne vint lui ouvrir.

« Comment, monsieur Groddy ! s'exclama-t-elle, étonnée. C'est vous qui sonnez si fort et si longuement ?

— Heu... oui !... Je... je pense que c'est moi en effet! » bredouilla niaisement M. Groddy qui abandonna sur-le-champ ses grands airs.

A dire vrai, Mme Trotteville lui en imposait beaucoup. Elle lui faisait même un peu peur.

« Je suis... à la rrecherrche d'un étrranger, expliqua-t-il.

— Un étranger ? Mais il n'y en a aucun ici !

— Je l'ai vu pénétrer chez vous. Un homme avec un turrban !

— Maintenant que j'y pense, j'ai aperçu un Oriental dans le jardin cet après-midi, dit Mme Trotteville. Un ami de mon fils, sans doute. Nous allons demander à Frederick. »

Répondant à l'appel de sa mère, Fatty parut bientôt, vêtu de ses habits ordinaires, net et soigné à son habitude. Interrogé au sujet de « l'étranger », il suggéra d'une voix suave :

« Si M. Groddy a vu un homme à turban franchir notre grille, il a dû avoir des visions. Personnellement, je n'ai aperçu aucun Oriental porteur d'un turban dans le jardin. Il me semble que, s'il y avait été, je l'aurais remarqué.

— Cesse de dire des sottises, Frederick. M. Groddy n'a pas eu la berlue car, moi aussi, j'ai aperçu un homme coiffé d'un turban au début de l'après-midi. Cependant, il me semble que ses autres vêtements étaient quelconques, A ton avis, qui cela peut-il être ?

— Peut-être un touriste qui s'était égaré ? Ou quelqu'un qui aura pris un raccourci par notre jardin. Les gens sont parfois sans-gêne.

— En tout cas, cet homme n'est certainement pas ici, Groddy ! déclara Mme Trotteville. Vous n'avez pas l'intention de fouiller la maison, je suppose ? »

Cirrculez n'aurait pas demandé mieux mais il préféra se retirer, escorté jusqu'à la grille par un Fatty exquis de politesse. Le chef des Détectives regarda son ennemi déconfit disparaître dans la nuit. Lui-même allait faire demi-tour quand il s'entendit appeler tout bas. C'était Ray !

« Ray ! Que fais-tu là ? s'écria Fatty.

— J'ai des nouvelles pour toi, annonça Ray tout fier. Un étranger rôdait cet après-midi dans le parc de Glenmore. Un type avec un turban.

- Gros nigaud ! Tu ne m'as donc pas reconnu ? C'était *moi,* mon vieux ! L'idée m'est venue d'aller me promener là-bas sous un déguisement. J'ai même échangé quelques mots avec Larkin. Mais que vient faire ton oncle dans cette histoire ? »

Ray, déçu et penaud, le lui expliqua. Il était d'autant plus ennuyé que c'était lui, en vérité, qui avait conduit Cirrculez jusque chez Fatty. Celui-ci le consola de son mieux.

« Ne fais pas cette tête-là, Ray ! Tu viens de me prouver deux choses : d'abord que mon déguisement est bon, et ensuite que tu es un as de la filature ! »

Ray repartit, un peu réconforté et se promettant que, la prochaine fois, il suivrait un vrai suspect et non pas le chef des Détectives. Quant à Fatty, en dépit de son excellent déguisement, son enquête ne lui avait pas rapporté grand-chose !





CHAPITRE XI

DISCUSSIONS

LE LENDEMAIN MATIN, grande fut la surprise de Fatty en lisant les journaux. Comment avaient-ils appris la chose ? Ils mentionnaient la présence d'un mystérieux étranger dans le parc de Glenmore la veille !

« Le mystère des Lorenzo et de la toile volée rebondit ! » annonçaient-ils. « Un valeureux policeman traque un Indien. » « Le tableau dérobé est peut-être caché à Glenmore. » « Un étranger a pénétré par effraction dans la propriété. » Etc.

Fatty parcourut ces titres avec ahurissement. Peut-être Cirrculez avait-il eu la langue trop longue auprès d'un reporter local qui avait gonflé les faits, imité en cela par ses confrères. Quelle histoire ! Si Jenks en entendait parler...

Fatty se hâta d'aller rejoindre ses amis. Il les trouva réunis

chez Pip. Bien entendu, les Détectives ignoraient que Fatty s'était déguisé en Indien.

« As-tu vu les journaux ? » demanda Pip dès que Fatty fut entré, Foxy sur ses talons.

Fatty se laissa choir sur un siège avec une mine de catastrophe et poussa un sourd gémissement.

« Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? s'inquiéta Betsy.

- Il y a de quoi, mes pauvres enfants ! soupira lugubrement Fatty. L'Indien dont parlent ces articles, c'était moi, vous ne l'avez pas deviné ? Je m'étais déguisé en étudiant indien, juste le temps d'aller faire un petit tour du côté de Glenmore. J'ai rencontré Larkin dans le parc. Ma vue lui a donné un choc. Après ça, il paraît que Ray m'a repéré et il a parlé de moi à Cirrculez qui était juste en train d'interroger Mme Larkin. Pour finir, Cirrculez a chargé Ray de me filer pour savoir où j'allais. »

Les autres écoutaient, bouche bée. "

« Grand Dieu ! Fatty ! Et aujourd'hui ton histoire est dans tous les journaux.

— Hélas, oui ! Par bonheur personne ne sait que l'Indien... c'était moi. Personne, à l'exception de Ray. J'ai eu la bêtise de le mettre au courant. Maintenant, je le regrette. Je parie qu'il ne saura pas tenir sa langue. Et... oh ! là, là ! Voilà que je pense à autre chose encore ! Quelle déveine !

— Parle vite ! De quoi s'agit-il ? demanda Betsy, très émue par ce qu'elle entendait.

— Eh bien, comme je vous l'expliquais, j'ai causé avec le vieux Larkin. Quand il m'a prié de lui donner mon nom, je lui ai dit le premier qui m'est venu en tête et... il l'a inscrit sur son carnet. Si Groddy lit ce nom, il flairera la supercherie et devinera que le pseudo-Indien et moi nous ne faisons qu'un. Voilà qui ne va pas arranger mes affaires avec lui !

— Quel nom as-tu donc donné ? s'enquit Larry.

— M. Ho-Hoha, domicilié au Palais Bangh ! » avoua Fatty en gémissant.

Un silence consterné fit suite à cette déclaration. Puis un rire fusa dans la pièce. C'était Daisy qui se tordait.

« Oh ! Fatty ! Oh ! Monsieur Ho-Hoha ! Veux-tu nous faire croire que Larkin a vraiment écrit tout ça sans se douter de rien ?

- Hé, oui ! Ce n'est pas drôle, je t'assure. Et si Ray me trahit, je serai dans un joli pétrin. Tous les journalistes viendront photographier « le garçon qui s'est moqué de la police » ! C'est effroyable ! Mais que faire, que faire ?

— Ray ne te dénoncera pas, affirma Betsy, rassurante.

- Je n'en suis pas tellement certain, soupira Pip. Il n'est pas très courageux et Cirrculez l'épouvante si fort qu'il est bien capable de lui fournir n'importe quel renseignement, rien que pour avoir la paix. »

Au même instant, on frappa à la porte. Chacun regarda dans cette direction, croyant presque voir surgir Cirrculez. Il est vrai que M. Groddy, lui, se serait dispensé de frapper.

Pip cria « Entrez ! » et l'on vit paraître Ray ! Un Ray très rouge et agité.

« Ray ! Nous parlions justement de toi ! s'écria Betsy. Tu n'as pas trahi Fatty, n'est-ce pas ? Tu n'as pas dit à M. Groddy que c'était lui l'Indien ?

— Sûr que non ! déclara Ray au grand soulagement de tous. Pourtant, mon oncle s'est efforcé ce matin de me tirer les vers du nez. Je n'ai pas lâché un seul mot qui puisse compromettre Fatty. Pour qui me prenez-vous ?

- J'étais certaine que tu ne parlerais pas ! dit Betsy.

- Je venais au rapport ! enchaîna Ray d'un air important. Mon oncle s'est montré tout drôle aujourd'hui. Je n'arrive pas à deviner ce qu'il a dans le crâne.

— Drôle ! répéta Fatty d'un air soudain intéressé. Qu'entends-tu par là, mon vieux ?

— Eh bien... Il est venu chez ma tante Houch, bien que je ne comprenne pas comment il a pu savoir que j'habitais là, expliqua Ray. Il m'a entraîné dans la remise à bois et il a tiré la porte sur nous. J'avais une peur bleue. Mes jambes tremblaient sous moi. Je pensais qu'il allait me flanquer une correction.

— Pauvre Ray ! murmura Daisy.

— Or, pas du tout ! continua Ray. Mon oncle s'est montré

plus doux que le miel. Il m'a gentiment tapoté l'épaule, a déclaré que, en fin de compte, je n'étais pas un mauvais garçon... et aussi que, parce qu'il m'aimait bien, il ne voulait pas me voir mêlé à une histoire désagréable. Il voulait que je lui promette de ne pas souffler mot de la manière dont j'avais découvert et filé l'Indien hier... » Fatty éclata brusquement de rire'-« Ça alors ! C'est du Cirrculez pur ! Il est si vaniteux qu'il veut se donner toute la gloire de l'affaire. Il désire que chacun s'imagine que c'est lui et lui seul qui a repéré l'Indien, qui a flairé la bonne piste et qui l'a habilement suivie. Bien sûr qu'il souhaite te tenir à l'écart de cette histoire, mon pauvre Ray !

- Ah ! C'était donc ça ! soupira Ray. Ce matin, ma tante Houch a acheté un journal. Quand j'ai lu ce qu'on disait de toi, Fatty, j'ai cru tomber à la renverse. Les articles parlaient de « l'étranger », en long, en large et en travers. Aussi quand j'ai vu arriver mon oncle Groddy je tremblais comme une feuille. Tiens, regarde ! J'en tremble encore !

- Prends donc un bonbon ! dit Pip. C'est excellent pour combattre les tremblements. »

Ray, reconnaissant, se servit.

« Vrai ! avoua-t-il. J'étais content quand mon oncle m'a rendu la liberté. Je lui ai, bien entendu, promis de ne souffler mot de l'histoire. Je crois que je n'ai jamais fait aucune promesse d'aussi bon cœur ! Jamais ! »

A présent, Fatty se sentait soulagé.

«Brave vieux Ray! dit-il avec affection. Tu m'enlèves un sacré poids de l'estomac, tu sais ! Si ton oncle se flatte d'avoir découvert l'Indien, de l'avoir filé et même de s'être empoigné avec lui comme un des journaux le raconte, alors je suis tranquille ! Cependant, si c'était vrai, ton oncle aurait dû garder la chose secrète.

— Et si, émit Pip, un reporter curieux fourre son nez dans le calepin du père Larkin et y déniche les noms de Ho-Hoha et de Palais Bangh, tu crois qu'il ne flairera pas un déguisement ?

- Je crois plutôt qu'il pensera que l'Indien s'est payé la tête de Larkin en lui donnant un nom de fantaisie.

— Nous ferions bien de nous tenir à distance de Glenmore pendant quelque temps, suggéra sagement Daisy.

- Tu as raison, approuva Fatty. Mais je crains fort que les Lorenzo ne finissent par filer à l'étranger avec le tableau.

— Espérons que non ! soupira Pip. Notre mystère manque vraiment d'indices et de suspects...

— L'Indien excepté ! fit remarquer Larry en souriant.

— Laissons tomber l'affaire un jour ou deux ! décida Fatty. Nous serons tenus au courant par les journaux. Qui sait s'il ne se passera pas bientôt quelque chose d'intéressant ?

— Je ne dois plus continuer mon guet dans l'arbre ? demanda Ray, déçu.

— Oh ! cela si ! Ça ne peut pas faire de mal, au contraire. Est-ce que tes deux cousines sont toujours aussi emballées par leur mission de sentinelles ?

- Oui. Elles ont monté leurs poupées dans l'arbre et surveillent Glenmore à tour de rôle.

— Je ne me doutais pas qu'elles m'observaient si attentivement hier.



Il est vrai que j'étais si absorbé par mon personnage, avoua Fatty, que j'avais oublié ton arbre-espion ! Elles t'obéissent joliment bien, tes cousines, dis donc !

— Et comment ! lança Ray avec plus de conviction que d'élégance. Je peux me vanter de les avoir en main. Elles font tout ce que je leur ordonne. Elles m'admirent tellement, si vous saviez ! Pour elles je suis... les moustaches du chat, la queue du chien, le bond du kangourou, et... »

Betsy pouffa de rire en entendant ce flot d'ineptes vantardises.

« Oh ! Ray ! » s'exclama-t-elle.

Les autres éclatèrent de rire à leur tour. Ray se mit à rayonner. Il croyait que les Cinq Détectives appréciaient son esprit et il était ravi de provoquer leur hilarité.

Betsy se rappela soudain que Ray avait de grandes prétentions littéraires. Il écrivait des « poèmes » mais, par malheur, allait rarement au-delà des deux premiers vers.

« Au fait, Ray, as-tu écrit une nouvelle poésie ces derniers temps? » demanda la petite fille.

En se rengorgeant, Ray tira un carnet de sa poche.

« Ma foi, j'ai commencé un poème la semaine passée. - Qu'est-ce que c'est ? demanda Fatty. Veux-tu que je t'aide ? »

Ray prit un ton solennel pour déclamer :

« Une dame avait un chien
« II aboyait sans arrêt.
« Pourtant elle... »

II s'arrêta en soupirant :

« Je ne suis pas allé plus loin. C'est bizarre, parfois, comme les idées refusent de sortir.

— Attends ! dit Fatty, je vais terminer pour toi :

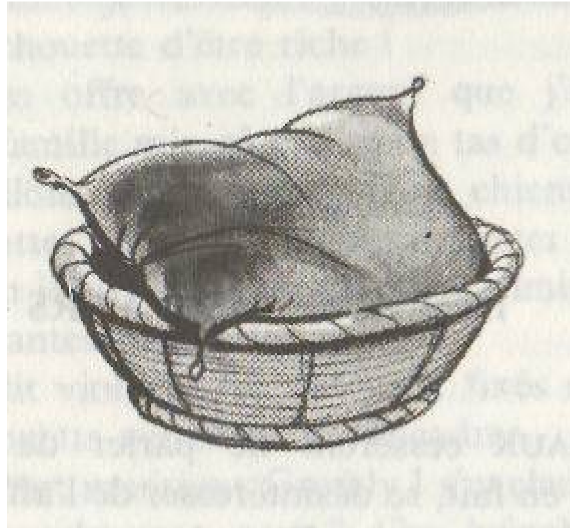
« Une dame avait un chien
« II aboyait sans arrêt
« Pourtant elle l'aimait bien
« C'est Popett qu'il s'appelait ! »

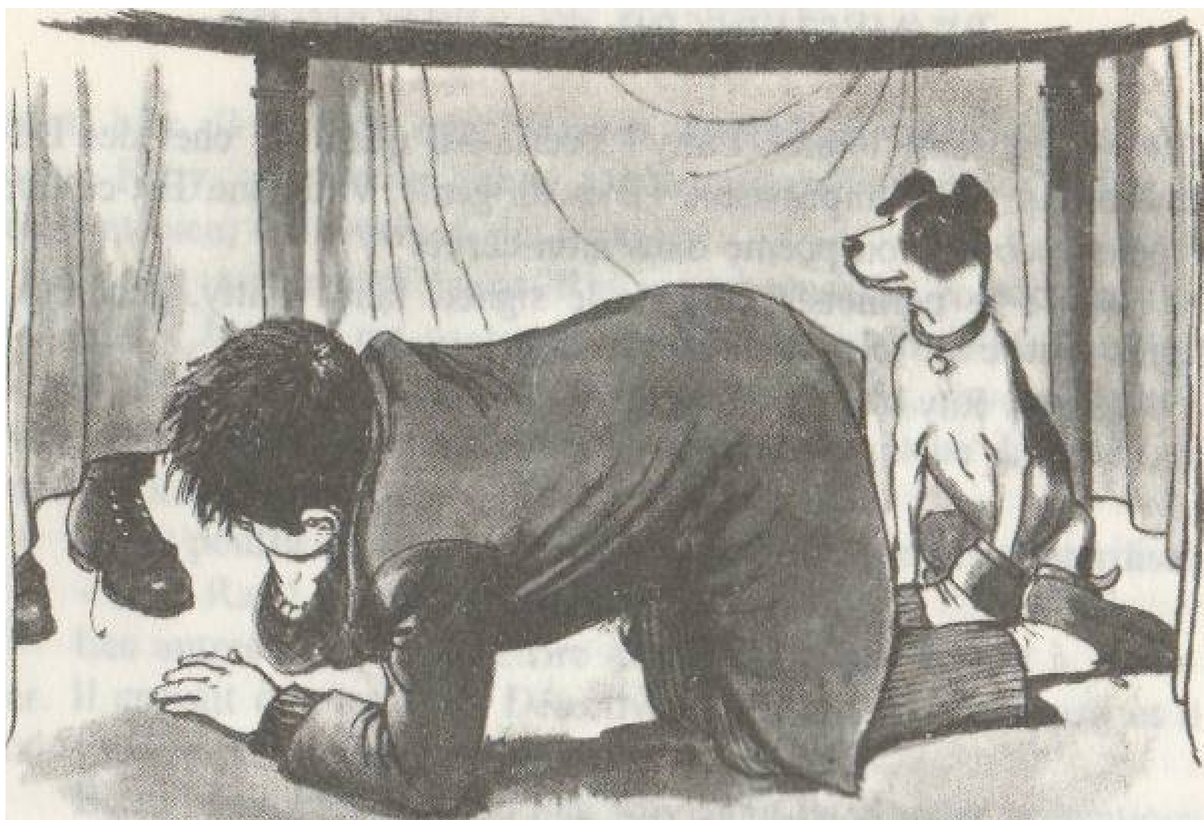
II continua ainsi, développant le thème de Popett laissé aux Larkin par sa maîtresse. Ray écoutait, émerveillé.

« C'est sensationnel, Fatty ! s'écria-t-il quand le chef des Détectives eut fini d'improviser. Tu es un génie, vraiment. Est-ce que je peux recopier ton poème dans mon carnet ?

- Je te permets même de le signer, lança Fatty, généreux. Après tout, c'est toi qui en as eu l'idée initiale. »

Jamais Ray n'avait été si heureux !





CHAPITRE XII

ÉVÉNEMENTS DIVERS

LES JOURNAUX cessèrent de parler de « l'étranger ». Ils parurent, en fait, se désintéresser de l'affaire Lorenzo. Fatty commença à respirer. Deux jours durant, les Cinq Détectives menèrent une existence normale, avec Ray et Foxy sur leurs talons. Eux aussi renoncèrent à parler du « mystère Lorenzo ». C'est tout juste si, par hasard, Ray mentionna que les jumelles commençaient à se fatiguer de monter la garde dans l'arbre. « Le vent souffle, expliqua-t-il, et leurs affaires tombent à terre. Elles en ont assez de descendre les chercher. Et puis, elles sont contrariées parce que je leur interdis de jouer à bombarder le toit du pavillon des Larkin.

- Qu'elles s'en gardent bien ! s'écria Fatty. Les Larkin repéreraient tout de suite votre poste d'espionnage.

— C'est ce que je leur ai dit !

— Bon ! Eh bien... si nous allions à la pâtisserie boire du café chaud et manger quelques bonnes brioches ? » proposa Fatty.

Les enfants partirent à bicyclette. Ray trouvait que l'habitude prise par les Cinq Détectives de faire d'agréables petits repas improvisés entre les repas véritables était une invention de génie ! Sa tante ne le nourrissait pas aussi bien que sa mère et le pauvre garçon était perpétuellement sur sa faim.

La pâtissière fut enchantée de voir entrer la petite troupe. Six enfants affamés et un chien étaient d'un meilleur rapport que douze grandes personnes : ils mangeaient trois fois plus ! La brave femme s'empressa d'apporter à ses jeunes clients un plein plat de brioches au beurre à peine sorties du four.

« Miam ! Elles sont truffées de raisins de Corinthe, fit remarquer Pip. Juste comme je les aime ! Tu es chic de nous régaler ainsi, Fatty ! C'est chouette d'être riche !

— Je vous les offre avec l'argent que j'ai reçu à Noël, expliqua Fatty. La famille m'a gâté. J'ai un tas d'oncles et de tantes très généreux... Allons, assis, Foxy! Les chiens bien élevés ne mettent pas leurs pattes sur la table pour compter les brioches !

- Il y en a un joli nombre ! » dit Ray, admiratif, en dévorant du regard les alléchantes pâtisseries.

Puis il tressaillit violemment, les yeux fixés sur la porte. Une grande et forte silhouette venait de s'y encadrer.

« Tiens ! Bonjour, monsieur Groddy ! s'exclama Fatty. Voulez-vous venir vous asseoir avec nous ? Ces brioches vous tentent-elles ?»

Le policeman entra d'un pas majestueux. Il tenait ses lèvres pincées, comme pour retenir quelque réflexion malsonnante. Son regard se posa sur chaque enfant à tour de rôle. Ray se recroquevilla sur sa chaise. Enfin, M. Groddy se décida à exploser :

« Je vous cherrchais, monsieur Ho-Hoha ! dit-il en s'adressant à Fatty. Hé oui, j'ai feuilleté le carrnet de Bob Larrkin, voyez-vous ! Vous pensiez m'avoirr mystifié, pas vrrai ? Et si je rrapporr-tais cette histoirre au superrintendant ?

— De quoi voulez-vous parler ? demanda Fatty d'un air candide.

J'ai lu l'autre jour dans un journal que vous vous étiez vaillamment empoigné avec un étranger dans le parc de Glenmore. Félicitations, monsieur Groddy. J'aurais bien aimé être là pour admirer votre bravoure. »

Ray disparut sous la table où Foxy l'accueillit avec joie et lui témoigna son affection en le débarbouillant à grands coups de langue. Le policeman, cependant, se souciait fort peu de son neveu en cette minute.

« Qu'est-ce que vous entendez parr « j'aurrais aimé êtrre là ! »? demanda-t-il. Vous savez trrès bien que *vous* étiez là, monsieur Ho-Hoha ! Je vous prréviens, monsieur Frrederrick Adal-berrt Trrotteville, que vous aurriez tout intérrêt à rretourrner au Palais Bangh ! Vu ? Sinon, vous rrisquez d'avoirr de sérrieux ennuis ! »

Sur cette déclaration proférée d'un air féroce, le gros policeman sortit. La pâtissière le suivit des yeux, visiblement effarée. Elle n'avait pas compris un traître mot à son discours !

« Pauvre homme ! Il est certainement devenu fou ! murmura Fatty en manifestant une sympathie attristée... et en s'octroyant une énorme brioche. Allons, sors de là-dessous, Ray ! Tu ne cours plus aucun danger maintenant ! Dépêche-toi ! Autrement, il ne restera plus une seule brioche pour toi ! »

Ray sortit de dessous la table en toute hâte. Il était encore pâle et ouvrit la bouche pour poser une question.

« Nous ne discuterons pas de certaines choses pour le moment ! » déclara Fatty en manière d'avertissement.

Ray ferma la bouche et ne la rouvrit que pour mordre dans un des savoureux gâteaux. Daisy murmura très bas :

« Je suppose que Cirrculez a aperçu nos vélos dehors, Fatty. C'est pour cela qu'il est entré ! Quand il t'a parlé, j'ai cru qu'il allait éclater ! »

Le reste de la journée s'écoula agréablement. Mme Hilton, la mère de Pip et de Betsy, avait convié les enfants à prendre le thé chez elle. Pip annonça tout de suite à ses amis :

« Maman est sortie faire des courses. Elle ne rentrera pas avant sept heures. Aussi, si nous voulons crier, chanter, jouer à des

jeux bruyants ou idiots, c'est le moment d'en profiter ! Elle nous y autorise.

— D'accord, d'accord ! dit Fatty en riant. Ta mère est à cheval sur la discipline et peut se montrer très sévère à l'occasion. Mais elle sait aussi avoir l'esprit large ! J'espère qu'Ida, votre bonne, nous a préparé un bon goûter ?

— Je pense bien ! affirma Pip avec un large sourire. Elle a même dit que si tu allais à la cuisine lui faire ton imitation du « jardinier en colère », elle te donnerait double ration de gâteau au gingembre !

— Le marché n'est pas pour me déplaire », affirma Fatty. Quelque temps plus tôt, Fatty se trouvait dans le jardin des

Hilton quand leur bonne s'était aventurée dans le potager pour y cueillir un peu de persil. Elle avait eu le malheur de marcher sur des plants mis en terre par le jardinier et celui-ci avait piqué une terrible colère. Fatty avait observé son déploiement de rage, noté les expressions de physionomie et son langage... Ida s'était follement divertie quand, un peu plus tard, Fatty avait mimé la scène pour elle et ses camarades. Elle lui avait même prêté son tablier qu'il s'était enroulé autour des reins comme il l'avait vu faire au jardinier. Fatty était un comédien-né, capable d'incarner n'importe quel personnage.

Ida attendait Fatty et les autres à la cuisine. Dès qu'elle vit Fatty, elle lui tendit en riant son tablier afin qu'il répétât la scène qui l'avait tant amusée. Ray, qui était de la fête, considéra le chef des Détectives avec admiration. Comme Betsy, il pensait que Fatty était un génie. Pour la centième fois peut-être, il se jura tout bas de le servir loyalement « jusqu'à la mort » s'il le fallait ! En attendant, il prit beaucoup de plaisir à voir Fatty, transformé en vieux jardinier grincheux et mal embouché, extérioriser sa rage et donner des coups de tablier à Ida qui n'en pouvait plus de rire.

Quand l'hilarité générale se fut un peu calmée, les enfants eurent droit à leur goûter. Bien entendu, Fatty ne fut pas le seul à avoir droit à double ration de gâteau au gingembre. Le jardinier, le vieil Hubert, fut fort étonné quand Pip vint lui en offrir une portion. Le pauvre homme ne se doutait guère que le gâteau était une sorte

de réparation pour la façon dont les enfants s'étaient moqués de lui derrière son dos.

Ce fut à l'instant même où Pip, Betsy et leurs invités se trouvaient réunis dans l'entrée, prêts à se séparer, que le facteur glissa le journal du soir dans la boîte aux lettres. Le quotidien tomba sur la moquette, ses gros titres bien visibles. Fatty poussa une exclamation et le ramassa vivement.

« Regardez ! On parle des Lorenzo ! s'exclama-t-il. On signale leur apparition du côté de Maidenhead. Dites donc, c'est tout près d'ici ! Des témoins pensent les avoir vus sous un déguisement. Je crois qu'il va nous falloir recommencer à ouvrir l'œil.

— Sûr ! approuva Ray. Ils pourraient bien revenir chercher Popett !

- Crois-tu que Cirrculez surveillera Glenmore cette nuit ? demanda Larry à Fatty.

- C'est possible, si ce que racontent les journaux est exact. De ton côté, Ray, ouvre l'œil dès ce soir ! Je te conseille même de monter la garde toute la nuit. Moi-même j'irai faire un tour dans les parages... Sait-on ce qui peut arriver !

- Compte sur moi, Fatty, promit Ray. J'imiterai le cri de la chouette pour que tu saches que je suis là. Tiens, comme cela !- Ecoute! »

Et Ray, portant les mains à sa bouche, lança un ululement si parfait que tous ses amis l'applaudirent. Le jeune garçon se sentit flatté. Allons, Fatty n'était pas le seul à faire de bonnes imitations.

« Parfait ! déclara le chef des Détectives. Tu surveilleras le secteur de là-haut et moi je rôderai dans le parc jusqu'à minuit. Nous verrons bien s'il se passe quelque chose. Je tâcherai en tout cas de ne pas me cogner à Groddy ! »

Sept heures sonnèrent. Les enfants se séparèrent. Ray rentra chez sa tante, fort ému à la pensée de sa garde nocturne. Il emporterait une couverture et des coussins dans l'arbre. Et aussi un plein sac de bonbons.

Dès neuf heures, alors que son oncle et sa tante s'étaient retirés dans leur chambre et que les jumelles dormaient dans la

leur, le jeune garçon, qui avait feint d'aller se coucher comme les autres, se releva sans bruit...

La nuit étant froide, il se vêtit chaudement. Il avait déjà monté une couverture et deux vieux coussins dans la petite maison aérienne. Pour rendre sa position plus confortable, il décida d'emporter le couvre-lit. Il s'assura que ses bonbons et sa lampe électrique étaient bien dans sa poche et, en avant !

Sur la pointe des pieds, il descendit le petit escalier, ouvrit la porte de la cuisine et se glissa dans le jardin. Très vite, il fut au pied de l'arbre. Il grimpa avec précaution, son couvre-lit entortillé autour des épaules. L'escalade ne fut pas facile.

Enfin, Ray se retrouva dans la maisonnette, regardant au-dessous de lui à travers le judas pratiqué au milieu du feuillage. La lune venait précisément d'émerger d'un gros nuage. On y voyait presque comme en plein jour !

Ray se fourra une énorme boule de gomme dans la bouche et se prépara à regarder de tous ses yeux et à écouter de toutes ses oreilles. Jamais il ne s'était senti aussi éveillé de sa vie !





CHAPITRE XIII

AVENTURE NOCTURNE

FATTY N'ARRIVA à Glenmore qu'assez tardivement. Ses parents ne s'étaient couchés qu'après onze heures et le chef des Détectives, tout habillé et prêt à partir, avait dû longuement ronger son frein avant de pouvoir passer à Faction. Fatty ne s'était pas déguisé pour la bonne raison qu'il espérait bien ne rencontrer personne au cours de sa randonnée nocturne. Il s'était contenté de passer un chaud paletot et d'enfoncer une casquette sur son épaisse chevelure.

Avant de se mettre en route, Fatty recommanda à Foxy de se tenir tranquille. Le petit chien, comprenant que son maître ne l'emmenait pas, le regarda tristement s'éloigner puis se résigna à l'attendre.

Dehors, il faisait alternativement clair ou noir, selon les caprices

de la lune qui jouait à cache-cache derrière les nuages. Quand elle apparaissait, on y voyait presque comme en plein jour. Mais en son absence on ne pouvait avancer sans l'aide d'une lampe électrique. Par précaution, Fatty resta dans l'ombre des arbres, marchant aussi légèrement que possible, soucieux de n'éveiller aucun écho et guettant tous les bruits alentour. Il n'aperçut personne. Les habitnts de Peterswood semblaient s'être couchés tôt cette nuit-là.

Après avoir suivi le sentier longeant la rivière, Fatty parvint à lu petite barrière de Glenmore. Il se demanda si Cirrculez n'était pas aux aguets dans les parages.

« Mais non ! se dit-il. Au fond, ce que racontent les journaux ne doit pas être vrai. Les Lorenzo à Maidenhead ? Non, trois fois non ! Ils n'auraient pas commis la faute de revenir si tôt ! Et puis, sachant ce qu'ils risquent, ils se seraient déguisés assez bien pour ne pas être reconnus ! »

II se coula dans le parc. Le pavillon des Larkin était plongé dans l'obscurité. On n'entendait pas un bruit. Fatty se rappela que Ray devait se trouver dans son arbre-espion. Il s'arrêta derrière un buisson et lança le cri de la chouette : « Hou ! Hou ! »...

Immédiatement, Ray lui répondit du haut de son perchoir : «Hououou... Houou ! » C'était si bien imité que Fatty hocha la tête, approbateur. Bravo pour Ray ! Puis il avança en direction de la grande maison. Elle aussi était obscure.

Ray ulula une seconde fois. Alors, avant que Fatty ait eu le temps de lui répondre, un autre ululement s'éleva, puis un autre encore. Que faisait donc Ray ? Soudain Fatty se mit à rire. Bien sûr ! Cette fois-ci, il s'agissait de chouettes véritables. Cependant, il lui fallait répondre à Ray. Fatty se fourra les pouces dans la bouche et lança un ululement long et tremblotant. Un autre ululement, qui semblait contenir une note d'alarme, lui parvint. Etait-ce Ray ? Il était impossible de situer avec exactitude l'endroit d'où provenait le cri. Peut-être Ray lui transmettait-il un message urgent... Peut-être l'avertissait-il... mais de quoi ?

Fatty résolut d'attendre un moment dans l'ombre épaisse d'un fourré. La nuit était si calme qu'il lui serait aisé de repérer le moindre bruit à la ronde. Le chef des Détectives se tint ainsi aux

aguets pendant environ cinq minutes. Brusquement, il entendit l'herbe gelée qui crissait : quelqu'un marchait dessus avec précaution. Fatty retint son souffle. Etait-ce l'un des Lorenzo ? Tom revenait-il chercher quelque chose dans la maison ? A moins que ce ne fût Gloria ? Tous deux avaient certainement conservé un jeu de clefs de leur demeure.

Fatty se figea dans une immobilité complète. La lune surgit de derrière un nuage et le paysage s'éclaira. Personne en vue ! Et plus aucun bruit suspect ! La lune se cacha derechef !

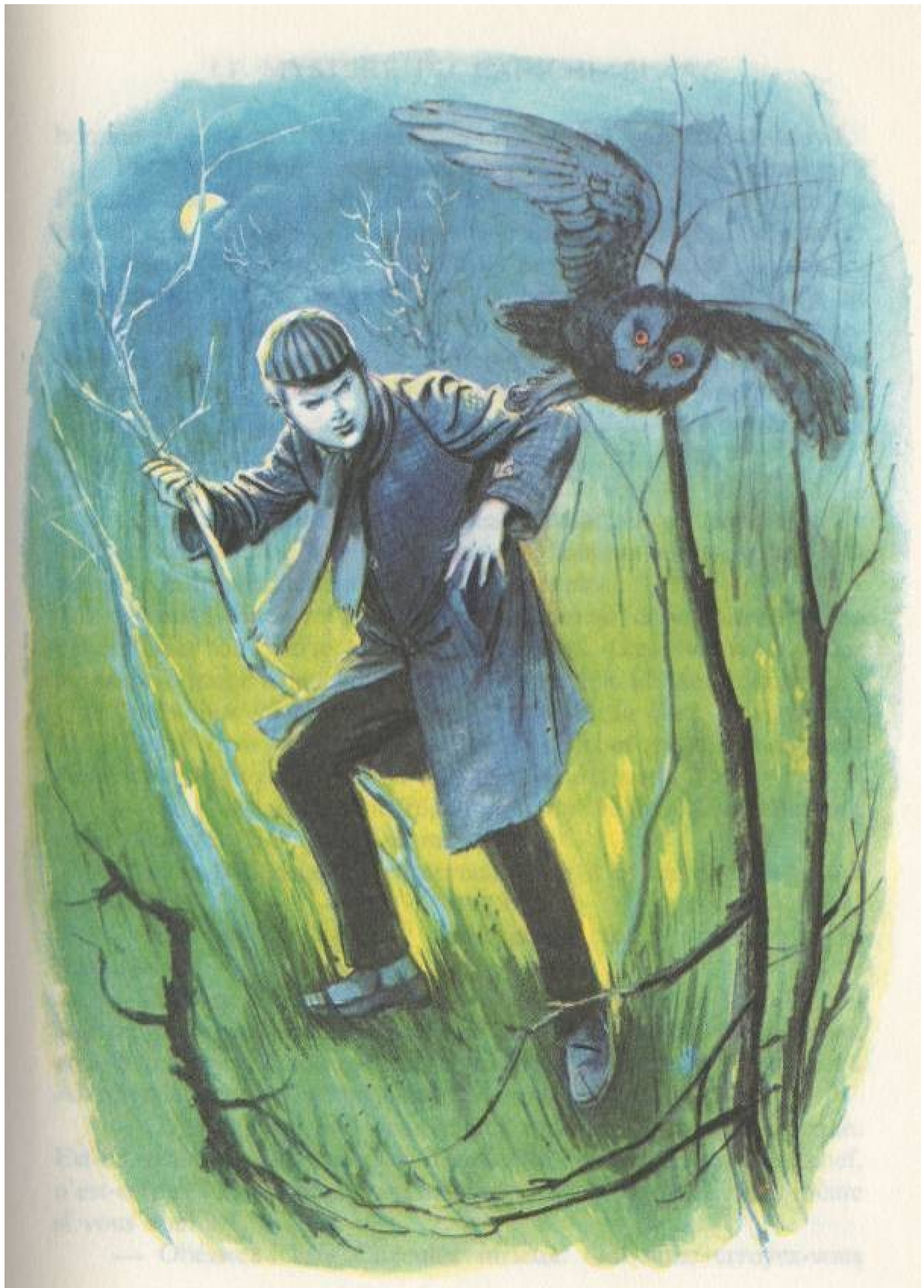
Le bruit se fit entendre à nouveau... Oui, oui, c'était bien ça ! De l'herbe gelée sur laquelle on marchait ! Fatty se raidit. Le bruit semblait venir du coin de la maison... il en était certain maintenant. Quelqu'un était là, qui progressait pas à pas.

Un ululement retentit si fort près de Fatty que le jeune garçon sursauta. Cette fois, c'était une vraie chouette car il surprit son envol. Le crissement léger recommença. Après mûre réflexion, Fatty décida qu'il devait s'agir de quelqu'un en faction près de là, et qui, de temps en temps, bougeait légèrement. Qui était-ce ?

« II faut que j'en aie le cœur net ! se dit Fatty. Si c'est un des Lorenzo, je me dépêcherai d'aller téléphoner au superintendant Jenks. Je ne crois pas que ce soit Groddy : j'entendrais sa respiration. Il souffle comme un buffle. Mon guetteur, au contraire, ne se trahit que quand il remue les pieds. »

Comme la lune menaçait de rester longtemps cachée derrière son nuage, Fatty comprit que, s'il voulait voir l'inconnu, il devait se rapprocher de lui. Il reprit donc sa progression de buisson en buisson, se félicitant tout bas qu'il n'y eût pas d'herbe gelée de ce côté-ci de la maison.

A un moment donné, cependant, il marcha sur des feuilles mortes dont le bruissement le fit s'immobiliser. Flûte ! L'avait-on entendu ? Il se trouvait à présent presque au coin de la demeure. Il se força à avancer encore de quelques pas, atteignit le coin et allongea le cou pour voir au-delà. Très confusément, il aperçut alors une silhouette debout devant les fenêtres de la façade. Le personnage mystérieux ne remuait pas plus qu'une statue. Fatty ne distinguait pas les détails : il lui semblait seulement être en présence d'un



Cette fois, c'était une vraie chouette, car il surprit son envol.

homme plutôt grand. De toute façon, ce ne pouvait être Groddy !

Fatty sentit son cœur battre plus vite. Qui était cet inconnu ? Prenant une décision soudaine, le jeune garçon fouilla dans sa poche, à la recherche de sa lampe électrique. Il projetait d'éclairer rapidement le visage de l'homme, puis de prendre la poudre d'escampette. Or, à ce petit jeu d'ombre et de lumière, Fatty fut battu par... la lune. Elle reparut brusquement. Le chef des Détectives se trouva en train de contempler un grand policeman en uniforme... et le policeman le vit au même instant. Immédiatement, l'agent porta un sifflet à sa bouche et en tira des sons stridents en avançant droit sur Fatty.

« Tout va bien ! s'écria Fatty. Je suis... »

II s'interrompit net : Cirrculez débouchait en courant d'un renfoncement derrière la serre. Le gros homme faillit tomber à la renverse en reconnaissant Fatty. Puis il explosa :

« Vous ! Encorre vous ! Je n'arrriverrai donc jamais à me débarrrasser de votrre odieuse perrsonne ! C'est vous qui vous amusiez à jouer à la chouette, je suppose, en ululant comme ça ! Que faites-vous ici ? Je ferrai mon rrapporrt au chef. Vous mettez des bâtons dans les rroues de la Loi. Vous nous gênez dans l'exerrcice de nos fonctions. Nous sommes de garrde !

— Je n'en savais rien, répondit Fatty. Je suis désolé de vous avoir dérangés. Il s'agit d'une méprise. »

L'autre policeman ne comprenait rien à ce dialogue et restait bouche bée.

« Quel est votre nom ? demanda-t-il enfin à Fatty en se ressaisissant.

- Son nom, je le connais ! hurla Groddy. Je ne l'ai entendu que trrop souvent, je vous prrie de le crroirre ! Vous avez devant vous Frrederrick Trrotteville et, cette fois, il s'est mis dans son torrt. Arrrêtez-le pour avoirr pénétrré dans une prroprriété prrivée !

- Une minute, s'il vous plaît ! murmura l'autre policeman. I ist-ce vraiment là Frederick Trotteville ? C'est un ami du chef, n'est-ce pas ? Je ne peux pas l'arrêter, Groddy. Faites-le vous-même si vous voulez !

— Obéissez ! cria Cirrculez furieux. Qui donc crroyez-vous

êtrre pourr me donner des orrdrres ? C'est vous qui devez obtempérrer aux miens, Blake, et plus vite que cela encorre ! »

Tandis qu'il parlait, la lune disparut derrière un nuage et Fatty décida qu'il était grand temps pour lui de s'éclipser de son côté. Il n'avait certes pas envie d'être arrêté et regrettait sincèrement d'avoir troublé le guet de Cirrculez. Pas étonnant que Ray ait multiplié les ululements ! Il avait dû repérer les deux policemen en faction à Glenmore !

Le chef des Détectives mit donc l'obscurité à profit pour se faufiler hors du parc et galoper jusque chez lui. Voyons, que devait-il faire, vu les circonstances ? Téléphoner au superintendant et lui conter sa malheureuse rencontre avec Groddy ? Jenks comprendrait sûrement que Fatty ne songeait qu'à aider la police !... A la réflexion, peut-être valait-il mieux attendre jusqu'au lendemain matin avant de téléphoner. A ce moment-là, la colère de Cirrculez serait en partie dissipée : Fatty irait le voir pour s'excuser. Cirrculez aimait tellement entendre les gens lui présenter des excuses !

En fin de compte, Fatty n'appela pas Jenks mais se mit au lit sans tarder. Tandis qu'il se glissait entre ses draps sous les regards extasiés de Foxy, une chouette ulula dans le jardin. Cela fit sourire le chef des Détectives. Pauvre Cirrculez ! Il avait dû être quelque peu troublé par tous les cris d'oiseaux qu'il avait entendus cette nuit-là. Ray s'était-il assez époumoné !

Ray, cependant, était toujours là-haut dans son arbre. Son guet était très efficace chaque fois que la lune voulait bien se montrer : on voyait presque comme en plein jour dans le parc de Glenmore. Ray frissonnait, non pas tellement de froid mais surtout d'émotion et de peur. Il avait repéré Groddy et son adjoint dès onze heures du soir, bien avant l'arrivée de Fatty. Il avait immédiatement reconnu son oncle à sa silhouette trapue. De son perchoir, il avait vu les deux hommes faire le tour de la grande maison, regarder par les fenêtres, essayer la fermeture des portes. Puis ils avaient disparu.

Il s'était alors interrogé sur ce qu'il convenait de faire ? Filer au village et alerter Fatty ou attendre la venue sans doute imminente de celui-ci ? Ray décida de ne pas quitter son poste et de guetter le chef des Détectives.

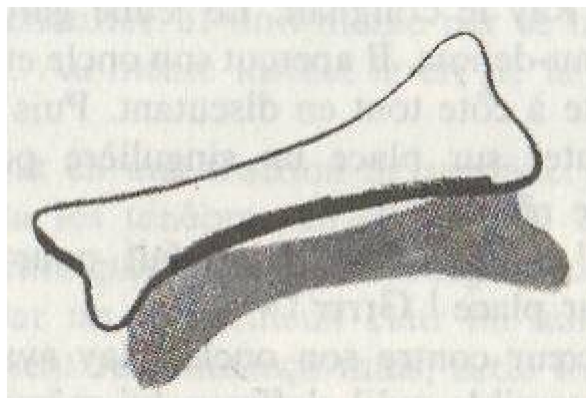
Quand Fatty était apparu, Ray avait ululé désespérément. Mais de véritables chouettes, en se mettant de la partie, étaient venues tout gâter. Comment Fatty aurait-il pu deviner que Ray lui signalait la présence proche de Cirrculez ?

Ray, tremblant, assista à la rencontre de Fatty et des deux policemen. Cependant, d'où il était, il ne pouvait entendre qu'un murmure indistinct. Sans même s'en rendre compte, il se prit à invoquer la lune :

« Vite, cache-toi, que Fatty puisse se sauver ! »

La lune, obéissante, disparut... et Fatty avec elle. Ray faillit faire une cabriole de joie et se retint juste à temps quand, l'astre des nuits ayant reparu, il ne vit plus que les deux agents en train de battre en vain les buissons à droite et à gauche ! En revanche, en se tordant le cou, Ray put apercevoir une ombre agile filant bon train sur le chemin de la rivière. Ouf ! Fatty s'était échappé ! Quel soulagement !

Ray, .tout heureux, se détendit et s'installa plus confortablement sur ses coussins. Mais la nuit n'était pas finie et il n'était pas au bout de ses surprises.





CHAPITRE XIV

LES SURPRISES DE RAY

RAY, DANS SON ARBRE, réfléchissait. Maintenant, Fatty devait presque être rentré chez lui. Groddy l'avait-il reconnu ? Ray le craignait. Le jeune garçon se redressa et regarda au-dehors. Il aperçut son oncle et l'autre policeman qui marchaient côte à côte tout en discutant. Puis Cirrculez s'arrêta et se mit à exécuter sur place un singulière petite danse visant manifestement à le réchauffer.

« II a froid ! songea Ray. Bien fait pour lui ! S'il pouvait seulement geler sur place ! Grrrr ! »

Dans sa rancœur contre son oncle, Ray avait laissé échapper un grognement si terrible qu'il s'effraya lui-même. Puis il se rendit compte que ses pieds et ses mains étaient glacés. Il pensa avec envie à son lit tiède. Sa décision fut vite prise.

« Mon oncle et son adjoint vont certainement faire le guet toute la nuit, se dit-il. A quoi servirait que je veille plus longtemps de mon côté ? Autant redescendre ! »

II sortit de sa cabane et eut tôt fait de se retrouver au bas de l'arbre. Claquant des dents, il se précipita vers la maison. Alors, à sa grande horreur, il découvrit que la porte de la cuisine était fermée au verrou. Que s'était-il passé ? Sans doute son oncle, réveillé par un bruit quelconque (peut-être l'appel des chouettes), s'était-il levé pour faire une petite ronde. Il avait trouvé la porte ouverte et... zut, zut et flûte !

« Je ne peux tout de même pas frapper et réveiller tout le monde! songea le pauvre Ray. Je n'ai pas le choix : il me faut retourner dans l'arbre. Demain matin, je raconterai que l'idée m'est venue d'aller y passer un moment, de nuit. On me traitera d'imbécile mais je n'y peux rien. »

Cependant, le froid augmentait encore, Ray aurait bien aimé une couverture supplémentaire. Il se rappela alors que son oncle gardait de vieux journaux dans la remise. Les journaux, lui avait-on dit, étaient une merveilleuse protection contre le froid. Il en glisserait un ou deux entre sa chemise et son" pull-over et en étalerait quelques autres sur le plancher de la cabane.

De retour dans son refuge aérien, qu'il trouva plus accueillant que la remise glaciale, Ray se fit une sorte de litière de journaux, s'enroula dans ses couvertures, tira le couvre-lit par-dessus ses oreilles et posa sa tête sur un coussin. Au bout d'un moment, il commença à se réchauffer. Il finit même par se trouver très bien et bâilla avec délices. Au même instant le cri de la chouette s'éleva à proximité.

Ray fut debout en une fraction de seconde. Etait-ce Fatty qui revenait ? Il scruta les ténèbres au-dessous de lui mais n'aperçut rien. Il ne vit même pas trace de Groddy et de son adjoint. Le paysage, baigné par un merveilleux clair de lune, était paisible à souhait. Le ululement recommença mais, cette fois-ci, Ray aperçut la chouette qui l'avait lancé.

« Bon ! murmura-t-il. Ce n'est pas Fatty ! »

Et, histoire de se montrer poli, il répondit par un magnifique

« Hou ! Hou ! » à l'oiseau de nuit. La chouette, effrayée, émit un « Tvit ! » de protestation et s'envola dans la nuit. Ray la suivit du regard en murmurant :

« Ne reviens surtout pas m'importuner. Cette nuit, j'en ai pardessus la tête d'entendre ululer ! »

II se recoucha dans son nid douillet et ferma les yeux. Le sommeil s'empara de lui. Il dormit ainsi deux heures. Puis un bruit le réveilla. Sur le moment, il ne put imaginer de quoi il s'agissait. Il se redressa, inquiet... Le bruit se fit entendre à nouveau. C'était un son uniforme, comme un bourdonnement au loin. Un avion ? Peut-être. Une voiture sur la route ? Oui... on aurait bien dit un moteur d'auto.

Ray se laissa aller en arrière sur ses coussins et ses journaux. Il referma les yeux. Une minute plus tard, un bruit différent du premier lui parvint. Il dressa l'oreille.

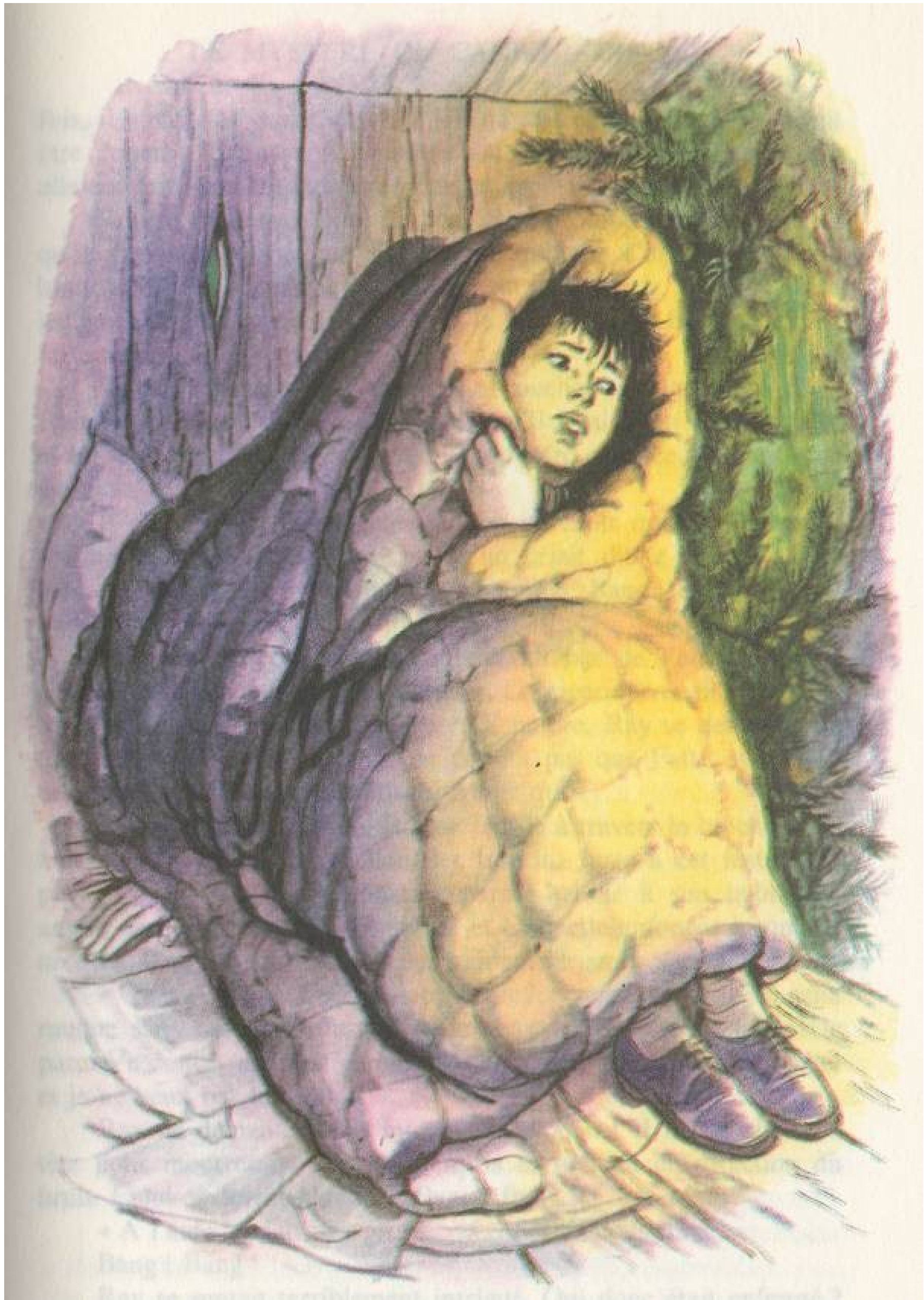
Flac ! Flac ! Flac ! Ray regarda par le trou-espion. Quelqu'un remontait-il la rivière à la nage à cette heure de la nuit ? Non, certainement pas en ce mois de janvier glacial ! Pourtant, c'était bien un clapotis que l'on entendait. Flac ! Floc ! Ray scruta la rivière.

Soudain, il aperçut quelque chose de blanc qui glissait sur l'eau... La chose se dédoubla... Puis les deux blancheurs furent suivies d'autres, plus petites. Ray se mit à rire.

« Que je suis bête ! Ce sont les cygnes et leurs petits ! J'imaginais je ne sais quoi et il ne s'agit que d'un couple de cygnes avec sa famille ! C'est égal ! Je croyais que ces animaux-là dormaient la nuit, la tête cachée sous l'aile ! »

Après cette alerte, Ray se réinstalla, bien décidé à ne plus se laisser troubler par d'autres bruits éventuels. Groddy et son compagnon semblaient avoir définitivement disparu. La chouette s'était arrêtée de crier. Les cygnes, de leur côté, cessaient de battre l'eau. Bon ! Parfait !

Ray replongea dans un demi-sommeil. De faibles sons lui parvenaient de loin en loin, apportés par le vent de la nuit. Une fois, il crut entendre des voix mais il ne savait pas très bien s'il rêvait ou non. Il s'imagina aussi entendre un chien aboyer. Cette



Le bruit se fit entendre à nouveau.

fois, il ouvrit les yeux. Mais oui ! Il ne se trompait pas ! Ce devait être Popett ! Il pensait reconnaître son jappement bref. Les Larkin allaient certainement la battre pour les avoir réveillés en pleine nuit.

Ray se rendormit pour de bon, et si profondément ce coup-ci qu'il n'entendit même pas la chouette qui vint s'installer sur une branche proche et lui donna impunément la sérénade. L'aube pointa lentement. Puis le soleil lança dans le ciel de pâles flèches d'or. Il faisait presque jour déjà.

Ray se réveilla. Il s'assit sur sa couche, se demandant où il était. La mémoire lui revint. Il se dit qu'il ferait bien de descendre avant que sa tante ne s'aperçoive de son absence et n'ait une émotion.

Il était prêt à dégringoler de son perchoir quand il entendit soudain des appels confus. Quelqu'un criait d'une voix forte et coléreuse que soulignaient des coups sourds. Bang ! Bang ! Bang ! Sapristi, que signifiait ce raffut ?

Le jeune garçon se laissa glisser au bas de l'arbre. Puis il s'approcha de la haie et prêta l'oreille. Le vacarme venait, semblait-il, du côté de la grande maison de Glenmore. Ray se demanda de quoi il pouvait bien s'agir. Il ne pensait pas que Fatty, même en difficulté, eût mené pareil tapage. Alors, qui ?

Poussé par la curiosité, Ray se faufila à travers la brèche de la haie et s'approcha du pavillon des Larkin. Juste à cet instant, la porte s'ouvrit et le vieil homme parut, habillé à son habitude : ample pardessus informe, cache-nez et casquette enfoncée jusqu'aux oreilles. Il se dirigea vers Ray en traînant la jambe.

« Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda-t-il de sa voix rauque sans paraître offusqué de trouver le jeune garçon dans le parc. Va donc voir, mon garçon. Ma femme est malade aujourd'hui et je ne veux pas la quitter. »

Ray ne demandait pas mieux que d'obéir ! Il fit un signe de tête pour montrer qu'il avait compris et se hâta en direction du bruit. Celui-ci devint plus fort. Bang ! Bang !

« A l'aide ! criait une grosse voix. Sortez-nous d'ici ! »

Bang ! Bang!

Ray se sentait terriblement intrigué. Qui donc était enfermé ?

Et où, au juste ? Et aussi pourquoi ? Dieu merci ! Ce n'était pas la voix de Fatty !

Le jeune garçon tourna le coin de la grande maison. Au-delà, il aperçut une petite construction : la buanderie. C'était là aussi, il le savait, que se trouvait la chaudière alimentant la demeure. Bien entendu, depuis le départ des Lorenzo, cette chaudière était éteinte. Il n'y avait aucune raison pour que quelqu'un se trouvât actuellement dans la buanderie.

Et pourtant, oui, il ne se trompait pas ! Le vacarme sortait bien de la petite bâtisse... Ray la regarda, perplexe et un peu effrayé. Il n'était pas disposé à laisser sortir de là quiconque y était enfermé... Pas, du moins, avant de savoir à qui il avait affaire !

Ray se dirigea donc à pas prudents vers la buanderie et, avisant une caisse placée sous la petite fenêtre, grimpa dessus pour plonger son regard à l'intérieur. Ce qu'il vit alors le surprit à tel point qu'il faillit tomber de son perchoir.

Dans la pièce où se trouvait la chaudière, il apercevait... M. Groddy et son adjoint ! Le gros policeman était congestionné par la colère. Les casques des deux hommes étaient accrochés à un clou. Les prisonniers, voyant apparaître à la fenêtre le visage de Ray, tournèrent vers lui leurs figures furieuses. Les vociférations devinrent assourdissantes.

« Rray ! Ouvrre la porrte ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Ouvrre cette porrte et laisse-nous sorrtirr ! »

En apercevant son neveu, M. Groddy avait éprouvé une stupéfaction analogue à la sienne. Mais comme il était content aussi ! Enfin, on allait les délivrer ! Grâce à l'arrivée inattendue de Ray, les deux hommes allaient pouvoir sortir de cette étouffante buanderie ! Ils trouveraient bien quelque chose à manger et à boire pour se réconforter !

Ray obéit aux ordres de son oncle. En l'entendant lutter avec l'énorme clef enfoncée dans la serrure, à l'extérieur, Cirrculez cessa de crier pour soupirer :

« Comme je rregrrette que nous soyons venus ici ! Mais il faisait si frroid dehorrs ! J'ai pensé que ce serrait une bonne idée

d'allumer la chaudièrre, de fermier la porrte et de nous rréchauffer un peu !

— A mon avis, répondit son compagnon, ce sont les émanations de ce maudit engin qui nous ont plongés dans un profond sommeil. J'ai mal à la tête. Mais que fait donc ce gamin ? Il n'arrive pas à tourner la clef, dirait-on.

— Dépêche-toi, Rray ! cria Cirrculez.

— Je me demande qui nous a enfermés, reprit Blake.

— Je suis cerrtain que c'est cet inferrnal garrçon, Frrederrick Trrotteville ! répondit Groddy. Mais fini de rrirre pourr lui ! Je ferrai mon rrapporrt au chef !... Rray ! Qu'est-ce que tu fabrriques ? Il te suffit de tourrner cette clef. Dorrmirrais-tu parr hasarrd ?

— Non, mon oncle, répliqua Ray d'une voix haletante. Et ne me parlez surtout pas sur ce ton alors que je fais de mon mieux pour vous venir en aide ! Sinon, je vous laisse en plan ! »

M. Groddy fut abasourdi d'entendre son neveu lui répondre avec tant de hardiesse. Il fut obligé de ravaler sa colère et de reprendre d'un ton plus aimable :

«Voyons, Rray... Je suis un peu, énerrvé. Tu dois le comprrendre et ne pas m'en vouloirr. Je sais bien que tu fais de ton mieux ! Tu es un bon garrçon. Allons, tourrne cette clef ! »

Mais, une fois la clef tournée et la porte ouverte, Ray ne s'éternisa pas sur le seuil. Il craignait trop de voir les deux police-men déverser leur mauvaise humeur sur lui.

Quand Groddy et son compagnon passèrent devant le pavillon des Larkin, le vieux Bob sortit pour s'informer. Groddy lui dit simplement que leur veille était finie et qu'ils n'avaient rien de particulier à signaler. Bien entendu, il se garda de souffler mot de l'histoire de la chaudière : il n'avait pas envie que sa mésaventure s'ébruitât !

Une fois de retour chez lui, Groddy téléphona au Superintendant Jenks et lui fit son rapport... à sa manière.

« Non, non, chef, ce n'est pas une plaisanterrie ! Et ce jeune

Trrotteville était bien à Glenmorre la nuit derrnièrre. Sans doute a-t-il jugé drrôle de nous enferrmer !

— Mais que faisiez-vous dans cette buanderie alors que vous deviez monter la garde au-dehors ?

— Heu... j'avais crru y entendrre des brruits suspects ! répondit Groddy en mentant sans vergogne. Là-dessus, la porrtê s'est rreferrmée surr nous et... nous avons entendu rrirre Frrederrick Trrotteville, monsieur. Un rrirre horrrible, caverrneux...

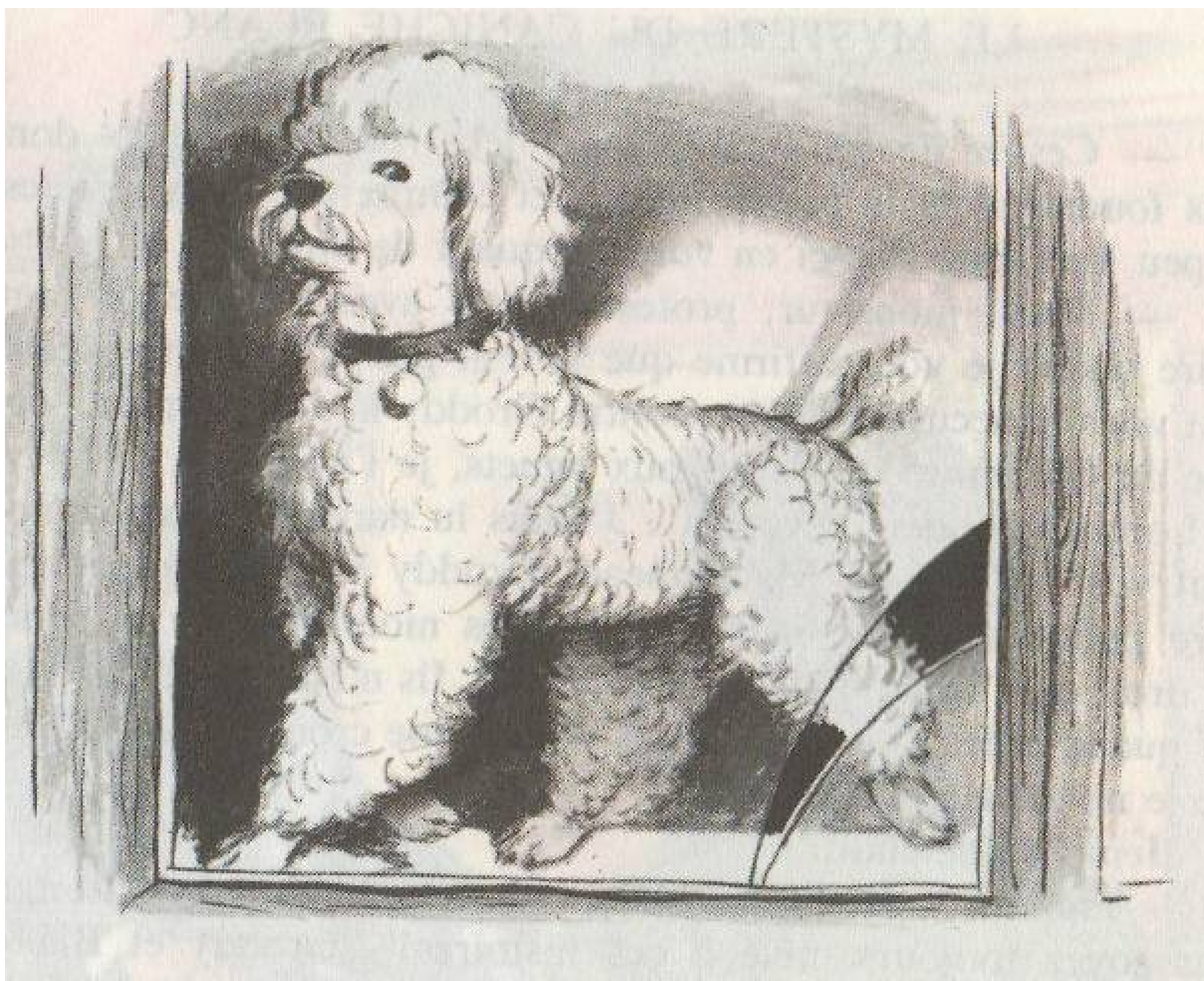
— Très bien ! coupa impatiemment la voix de Jenks. Je vais m'occuper de ça !... Vous n'avez rien vu ou entendu d'autre au cours de votre veille ?

— Non, monsieur, rrien du tout ! »

Jenks raccrocha d'un coup sec. Groddy avait affirmé faussement quelque chose dont il n'était pas sûr mais qu'il espérait vrai. Il avait tellement envie de « coincer » Fatty !

« A nous deux, mon garrçon ! murmura-t-il. Cette fois, je te tiens! »





CHAPITRE XV

UNE MISSION POUR FATTY !

FATTY VENAIT JUSTE DE DESCENDRE pour le petit déjeuner quand une grosse voiture de police s'arrêta en haut de l'allée, devant la porte d'entrée. Le Superintendant Jenks en sortit, l'air sombre. Fatty s'épanouit à sa vue. « II y a du nouveau ! se dit le chef des Détectives. Peut-être vient-il me demander de l'aider. »

Et il courut ouvrir à son grand ami.

« J'ai deux mots à vous dire, Frederick, commença Jenks à peine assis. Qu'est-ce qui vous a pris d'enfermer Groddy et Blake à clef, la nuit dernière ?

— Moi ! s'écria Fatty stupéfait. De quoi parlez-vous donc, monsieur ? Je ne suis au courant de rien. Où aurais-je enfermé ces messieurs ? Dans une cave ?

- Cessez de faire l'imbécile ! jeta rudement Jenks dont les yeux foudroyaient le pauvre Fatty. Et comprenez que vous êtes allé un peu loin cette fois-ci en vous moquant de Groddy.

— Mais, monsieur, protesta Fatty avec énergie, il faut me croire quand je vous affirme que je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous m'accusez. J'ai rencontré Groddy la nuit dernière, dans le parc de Glenmore où j'étais aux aguets, je l'avoue, pour le cas où les Lorenzo seraient revenus... J'avais lu dans le journal qu'on les avait vus du côté de Maidenhead. Groddy était accompagné d'un autre policeman. J'ai échangé quelques mots avec eux... puis j'ai filé droit chez moi où je me suis couché. Ils n'étaient certes pas sous clef quand je les ai quittés. Vous pouvez me croire. Vous savez bien que je ne mens jamais ! »

Jenks se détendit.

« Très bien. Je vous crois, Frederick. Mais il est étrange que vous soyez toujours mêlé à ces histoires... Groddy et Blake ont passé la nuit enfermés dans la buanderie de Glenmore. C'est Ray Groddy qui les a délivrés au matin.

- Ray ! s'écria Fatty en sursautant.

- Oui. Lui aussi, à ce qu'il paraît, rôdait dans les parages. Groddy et Blake étaient à moitié morts de chaleur à côté de la chaudière.

— La chaudière n'était pas allumée quand je les ai vus, affirma Fatty. Sinon je l'aurais remarqué ! Je suis passé près de la buanderie à la frôler. L'endroit était glacial.

— Dans ce cas, qui aurait allumé la chaudière ?

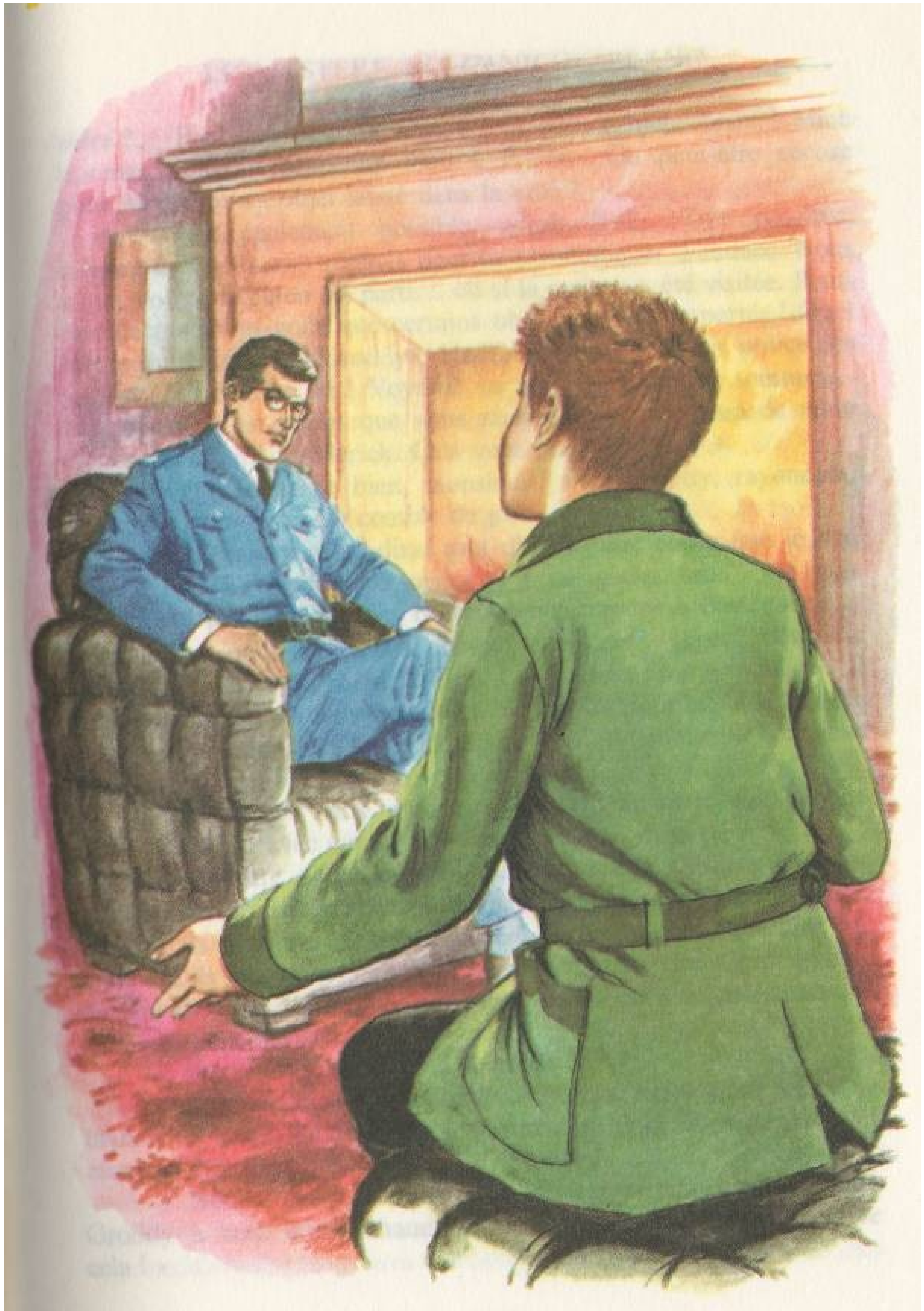
— Groddy et Blake, je présume. Il faisait froid. Ils ont sans doute voulu faire du feu... Ils se seront assoupis...

- Oui, c'est aussi ce que j'ai pensé ! murmura Jenks.

— Peut-être leur somnolence a-t-elle été provoquée par les émanations de la chaudière, avança généreusement Fatty. Ils ne comptaient pas s'endormir... Seulement avoir chaud !

— Bien possible, en effet, approuva le chef. Il n'en reste pas moins que *quelqu'un* les a enfermés à clef.

— Oui. Mais *qui 7* demanda Fatty. Pensez-vous, monsieur, que les Lorenzo aient pu revenir en secret pour une raison ou une



« Vous pouvez me croire ».

autre?... Peut-être pour reprendre leur petit caniche blanc ! Mme Lorenzo semblait beaucoup tenir à Popett ! Ou peut-être encore pour récupérer un objet laissé dans la villa ?

— C'est également possible, admit Jenks. Très possible, même! Ces gens sont réputés pour ne pas manquer d'audace. Nous allons voir si le chien est parti... ou si la maison a été visitée. Peut-être découvrirons-nous que certains objets ont été emportés ! Quel être stupide que ce Groddy ! Heureusement, tous les policemen ne sont pas comme lui ! Voyons, au point où nous en sommes... Je crois qu'il est temps que vous nous donniez un coup de main dans cette affaire, Frederick. Cela vous plaît-il ?

- Oh ! Je pense bien, monsieur ! s'écria Fatty, rayonnant. Travailler pour vous me comble de joie !

— Eh bien, je vous dirai tout d'abord une chose que je n'ai pas confiée à Groddy de peur qu'il ne gâche tout... Je suis intimement persuadé que les Lorenzo sont revenus à Peterswood... pour une raison ou une autre, comme vous l'avez suggéré. Peut-être pour reprendre leur chien. Gloria Lorenzo en était « toquée ». Il n'est pas impossible non plus qu'en partant ils aient laissé le tableau volé derrière eux... S'ils avaient été pris, du moins le précieux tableau restait-il caché !

- Hum ! dit Fatty d'un air dubitatif. Et cette caisse plate qu'ils traînaient avec eux et dont les journaux ont parlé ?

— Peut-être n'était-ce qu'un leurre... une caisse vide pour nous laisser croire qu'elle contenait la toile dérobée ! émit Jenks. C'est qu'ils sont malins, ces Lorenzo ! Vous n'avez aucune idée des tours qu'ils ont joués. Et ils ont toujours su tirer leur épingle du jeu. Ce sont les escrocs les plus habiles qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer ! »

Le superintendant se leva pour partir.

« Je serai fier de vous aider, affirma Fatty dont les yeux brillaient. Y a-t-il une mission particulière dont vous désiriez me charger, monsieur?

— Non. Agissez à votre idée. Evitez cependant d'enfermer Groddy à côté d'une chaudière. Il est assez surchauffé comme cela ! »

Fatty raccompagna son visiteur jusqu'à la voiture puis revint à son petit déjeuner, heureux et plein d'entrain.

Ainsi, Groddy avait menti à son chef en accusant Frederick d'une faute qu'il n'avait pas commise ! Eh bien, ça ne lui porterait pas chance! En attendant, Fatty se trouvait appelé à entrer de plain-pied dans le mystère. Quel bonheur !

Ray vint voir Fatty aussitôt après le petit déjeuner. Il avait dû fournir un tas d'explications à sa tante au sujet de son escapade nocturne mais, en fin de compte, il s'en était tiré ! Maintenant, il venait raconter au chef des Détectives comment il avait trouvé Groddy et Blake dans la buanderie et lui demander si c'était bien lui qui les avait enfermés.

« C'est toi, n'est-ce pas, Fatty ?

- Non, mon vieux. Navré de te décevoir, mais je n'y suis pour rien... Voyons, tu affirmes avoir passé toute la nuit dans l'arbre. As-tu vu ou entendu quelque chose ?

- J'ai entendu les chouettes, ça, c'est sûr ! répondit Ray. Avec toi et moi, ça faisait un joli orchestre...

— Peu importe les chouettes. Rassemble tes souvenirs, Ray. N'as-tu pas perçu des bruits insolites ? Cherche bien... »

Ray tortura sa mémoire.

« Ma foi, dit-il enfin, j'ai entendu comme un bruit de moteur. J'ai pensé d'abord que c'était un avion. Mais ça aurait aussi bien pu être une voiture.

- Ah ! murmura Fatty. Continue. Quoi encore ?

- L'eau de la rivière a clapoté et j'ai aperçu les cygnes qui nageaient au clair de lune, blancs comme de la neige. Il me semble aussi que des gens ont parlé et qu'un chien a aboyé. »

Fatty dressa l'oreille.

« Tu as entendu parler ? Et un chien aboyer ? Popett, peut-être ?

- Oui, je crois bien que c'était elle ! dit Ray. J'ai reconnu son jappement.

- Pour les voix, tu es certain de ne pas avoir rêvé ? Parce que, dans ce cas... De toute façon, il y avait quelqu'un d'autre que

Groddy, Blake et moi à Glenmore la nuit dernière. Les deux policemen ne se sont pas enfermés tout seuls !

— Sûr ! approuva Ray. Il devait y avoir quelqu'un d'autre. J'ai entendu les voix et l'aboiement après ton départ, Fatty. J'étais alors à moitié endormi.

— Tu n'aurais pas entendu parler si les gens n'avaient pas été très près de toi ! dit Fatty en fronçant le sourcil et en faisant travailler sa matière grise. A ton avis, où pouvaient-ils se trouver ? Près du pavillon des Larkin ou à l'intérieur même ?

— Ben... je ne pense pas que j'aurais pu entendre des gens qui auraient été à l'intérieur du cottage, répliqua Ray. Ils étaient donc dehors.

— Et quand Popett a aboyé... avait-elle l'air heureux ou effrayé? demanda encore Fatty.

— Elle aboyait de joie, c'est certain.

— Tiens, tiens ! Voilà qui est intéressant ! déclara Fatty. Très intéressant, même. Ray, veux-tu que je te dise ?... Je crois que les Lorenzo sont venus chercher leur chien chez les Larkin la nuit dernière. Peut-être aussi ont-ils pris quelques objets dans la grande maison. En passant devant la buanderie, ils ont dû voir Cirrculez et Blake assoupis. C'est ce qui leur aura donné l'idée de les enfermer à clef.

— Tu as sûrement raison, Fatty ! opina Ray en regardant le chef des Détectives avec admiration. C'est merveilleux comme tu arrives à tout deviner ! Donc, si la petite chienne n'est plus là, nous saurons que les Lorenzo étaient bien à Glenmore cette nuit.

— Oui. Par malheur, cela ne nous servira à rien ! soupira Fatty. Je veux dire : nous ne serons pas plus avancés qu'avant ! Nous continuerons à ignorer où les Lorenzo se cachent... et où ils ont dissimulé le tableau volé.

— Oh ! tu retrouveras bien les uns et l'autre ! affirma Ray avec conviction. Intelligent comme tu l'es...

-Bon... Enfin, j'essaierai! promit Fatty, sensible à la louange. En attendant, rends-moi service. File et avertis les autres : qu'ils viennent me retrouver dans ma remise à neuf heures et demie. Nous tiendrons une réunion. »

A la demie précise, la petite assemblée se trouva au complet dans la remise de Fatty. Pip, Betsy, Larry et Daisy écoutèrent en silence les palpitantes aventures auxquelles le parc de Glenmore avait servi de théâtre la nuit précédente. Pip fut tellement amusé d'apprendre que Cirrculez et son adjoint s'étaient trouvés enfermés dans la buanderie qu'il manqua de s'étrangler de rire.

« Et maintenant, déclara Fatty en conclusion, notre premier soin doit être de vérifier si Popett se trouve toujours chez les Larkin ou si elle en est partie. Si elle n'y est plus, nous saurons à coup sûr que les Lorenzo étaient là cette nuit. Nous poserons alors un tas de questions aux Larkin et nous essaierons de leur faire avouer ce qui s'est passé au juste à Glenmore entre minuit et l'aube.

- Nous ne pourrons pas voir Mme Larkin, dit Ray. Elle est malade. C'est son mari qui me l'a appris ce matin, avant que je ne délivre mon oncle et Blake. Lui aussi, comme moi, avait entendu le boucan venant de la buanderie.

- Peut-être le vieux Bob se décidera-t-il à parler, soupira Fatty. Nous n'aurons pas besoin de voir sa femme dans ce cas. Voyons, vous avez tous vos vélos ? »

Chacun répondit affirmativement. Fatty plaça Foxy dans son panier, sur le porte-bagages. Puis l'on se mit en route. Les enfants suivirent le chemin de la rivière. Lorsqu'ils furent arrivés à Glenmore, Fatty entra hardiment, suivi des autres. Il frappa à la porte des gardiens. Larkin, vêtu à son ordinaire, vint ouvrir.

« Heu... que voulez-vous ? demanda-t-il de sa voix rauque en regardant les six enfants à travers les gros verres de ses lunettes et en tirant la porte derrière lui.

— Nous désirerions vous parler... Pouvons-nous entrer ? Il fait frisquet ici ! dit Fatty, pensant que Larkin- avait fermé la porte pour qu'on ne pût constater l'absence de Popett.

- Oui, vous pouvez entrer, à condition de laisser votre chien dehors. Je ne veux pas qu'il risque d'effrayer le petit caniche. »

Fatty ouvrit de grands yeux. Se pouvait-il que Popett fût encore là ?

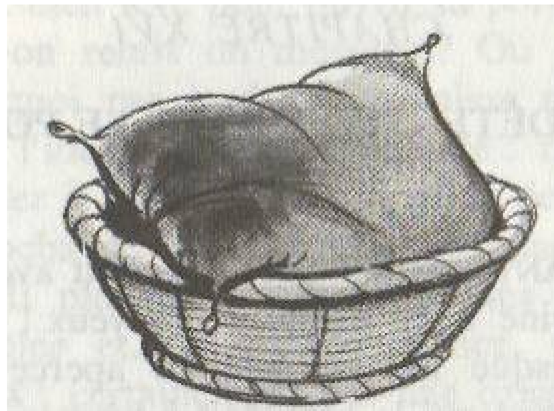
« Popett est dans sa corbeille, près du lit de ma femme ! » ajouta Larkin.

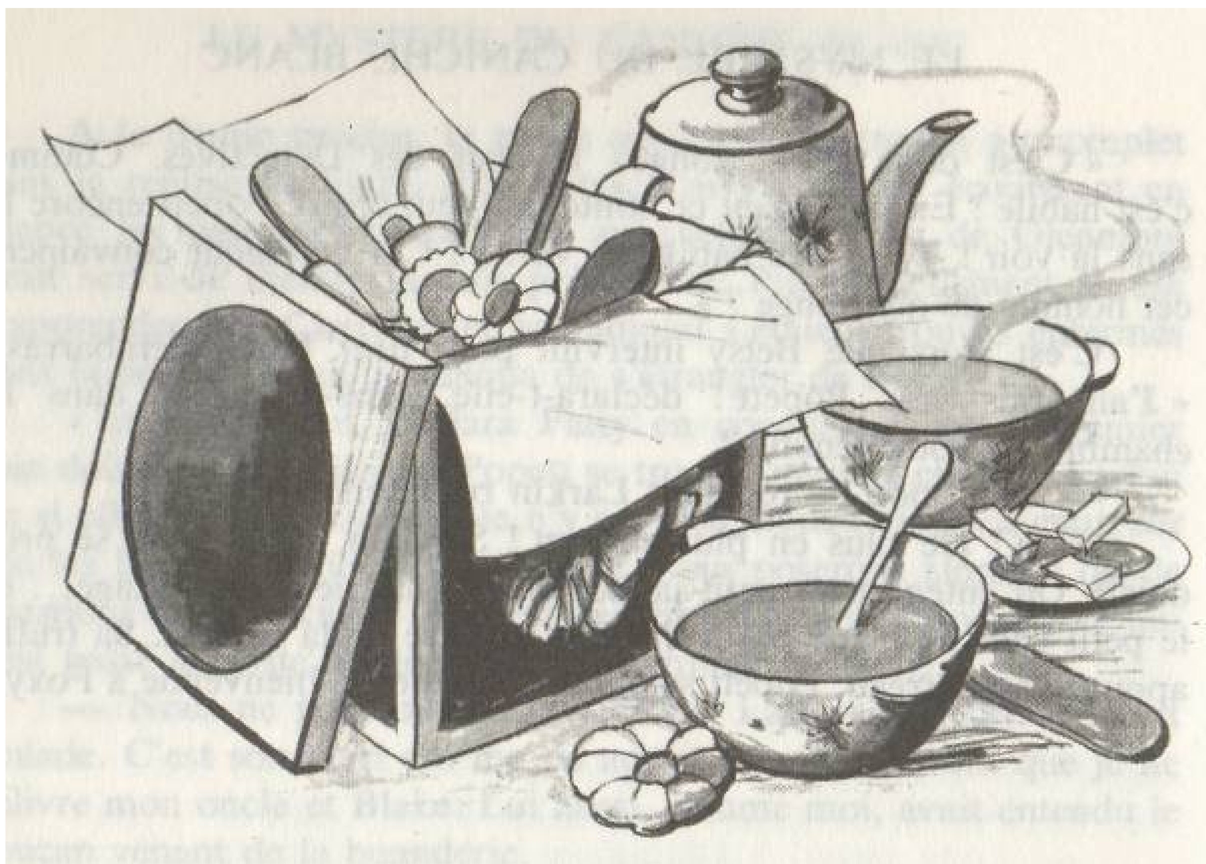
« C'est donc cela ! songea le chef des Détectives. Comme c'est habile ! En imaginant ce conte, on peut croire Popett encore là sans la voir ! Très, très habile en vérité ! Car comment convaincre cet homme de mensonge ? »

C'est alors que Betsy intervint pour tirer Fatty d'embarras : « J'aimerais voir Popett ! déclara-t-elle. Puis-je entrer dans la chambre de votre femme ?

— Non, non ! » répondit Larkin rudement.

Hum ! De plus en plus suspect ! Soudain, l'inattendu se produisit. On entendit un petit jappement à l'intérieur du cottage... et le petit caniche blanc parut derrière la vitre de la cuisine. Sa truffe appuyée au carreau, Popett semblait souhaiter la bienvenue à Foxy !





CHAPITRE XVI

LES DÉTECTIVES FONT LE POINT

LES six ENFANTS contemplèrent Popett avec stupéfaction. Ils avaient peine à en croire leurs yeux ! Quant à Foxy, il devint presque fou de joie en apercevant la mignonne petite chienne qui le regardait à travers la vitre. Popett avait bien changé. Elle n'était plus triste et abattue mais pleine de vie et d'entrain. Elle remuait la queue et aboyait d'un air heureux.

Fatty fronça les sourcils.

« Je pense que Popett est contente parce qu'elle a vu sa maîtresse cette nuit, songeait-il. Mais, après tout, je peux me tromper. Il est même possible que les Lorenzo ne soient pas venus du tout ! Car s'ils étaient venus, n'auraient-ils pas emmené leur chienne

avec eux ? Décidément, il va falloir que je révise les données du problème ! »

Bob Larkin, cependant, continuait à dévisager ses jeunes visiteurs. Le chef des Détectives, voyant qu'il esquissait un mouvement de repli vers les profondeurs du pavillon, reprit vivement son interrogatoire :

« Monsieur Larkin, un instant, s'il vous plaît ! N'avez-vous pas entendu des bruits suspects cette nuit ? N'avez-vous vu personne ?... Peut-être savez-vous qui a enfermé les deux policemen dans la buanderie ? »

Le gardien hocha lentement la tête.

« J'ai entendu des bruits, en effet, avoua-t-il, mais je ne me suis pas levé. Quant à la buanderie, tiens... vous m'y faites penser... J'ai quelque chose à y prendre... »

II s'éloigna en traînant les pieds. Les enfants le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant de l'allée. Puis Fatty reporta son attention sur le cottage. Il était évident que quelqu'un était venu là au cours de la nuit. Ray avait entendu des voix. Larkin mentait donc quand il prétendait n'avoir pas bougé de son lit. Il s'était bel et bien levé pour ouvrir sa porte à quelqu'un et lui parler. Lui avait-on remis un message ? Ou peut-être même un paquet ? Et pourquoi pas la fameuse caisse plate ? Les Lorenzo étaient malins et l'idée semblait excellente : rapporter le tableau volé et le dissimuler à l'intérieur du pavillon des gardiens !

Fatty s'approcha de la fenêtre derrière laquelle Popett continuait à s'agiter. Il plongea ses regards dans la pièce. Elle était pauvrement meublée et, de toute évidence, ne contenait aucun paquet volumineux : certainement pas une caisse plate ! Mme Larkin n'était pas là. Sans doute était-elle couchée dans la chambre voisine.

Une pensée soudaine frappa Fatty. Et si les Larkin cachaient les Lorenzo chez eux ? Le couple d'escrocs ne pouvait fuir à l'étranger. Ils étaient bien obligés de se terrer quelque part ! Et où auraient-ils été plus en sûreté qu'à Glenmore où personne ne se serait avisé de' les chercher ?

Pour l'instant, les enfants ne pouvaient rien faire d'autre que s'en aller.

Du reste, puisque Popett n'était pas partie, il fallait échafauder de nouvelles théories et tirer de nouveaux plans. Le premier but, semblait-il, était de trouver un moyen pour pénétrer chez les Larkin et fouiller leur demeure pour voir si, oui ou non, les Lorenzo s'y cachaient !

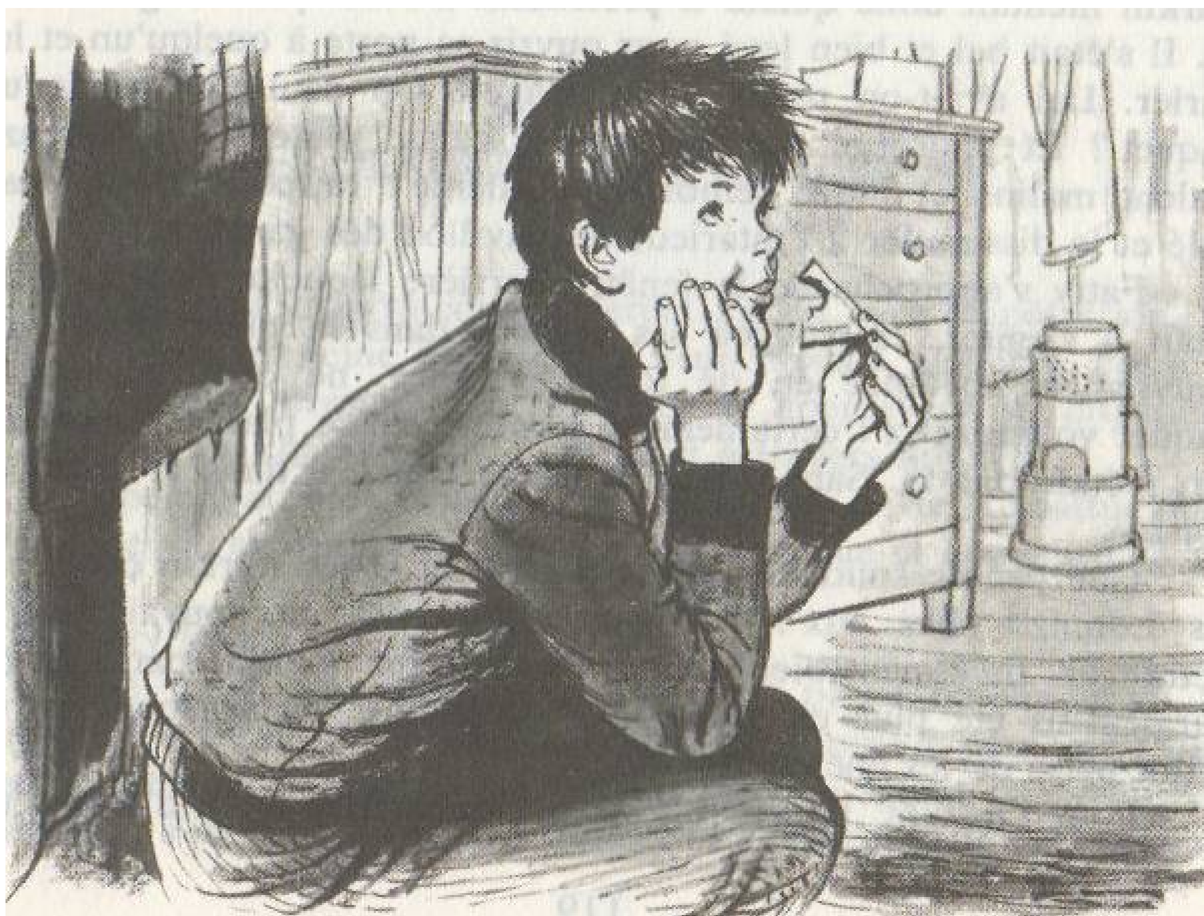
« Larry ! Pip ! Nous filons ! décida le chef des Détectives. Allez, Foxy, cesse de gratter le bas du mur avec ta patte : tu es trop petit pour atteindre cette fenêtre. Betsy ! Daisy ! Venez !... Arrive aussi, Ray ! Retournons chez moi et tenons conseil ! »

Les six enfants quittèrent donc Popett qui continuait à frétiller de la queue derrière sa vitre. Larkin n'était pas revenu. Peut-être s'attardait-il à nettoyer la chaudière, pleine des cendres du feu allumé dans la nuit par les deux policemen !

Une fois dans sa remise, Fatty alluma son poêle à pétrole.

« Les biscuits sont sur cette étagère près de toi, Larry. Et la limonade juste au-dessous ! Quelqu'un préfère-t-il du chocolat chaud ? Je vais en faire ! »

II mit de l'eau à bouillir. Chacun s'installa sur des coussins ou



des sièges de fortune. Il fit très vite bon dans la pièce. Comme on y était bien ! Ray appréciait des instants comme celui-là. Il regarda autour de lui et s'extasia en silence devant tous les trésors de Fatty.

Jamais il n'avait vu tant de déguisements accrochés à des clous, tant de petits pots à maquillage et de postiches accumulés dans des boîtes disséminées un peu partout. Il reconnut même, dans un coin, une casquette de télégraphiste. Ray se demanda comment Fatty avait réussi à se la procurer.

Une fois que le chef des Détectives eut approvisionné tout le monde en biscuits et en chocolat crémeux, il ouvrit le débat :

« Je crois qu'il est temps, commença-t-il, de reprendre l'affaire à son début et de faire le point.

— Oui. Je crois que ce sera plus sage, en effet », approuva Larry.

Les autres acquiescèrent en silence et se préparèrent à écouter.

« Cette histoire, reprit Fatty, a démarré pour nous le jour où nous avons vu les Lorenzo à la gare, en train de prendre congé de



leurs amis. Popett était avec eux mais ils l'ont remise au vieux Bob Larkin avec mission d'en prendre grand soin en leur absence. Larkin a quitté la gare, emmenant la petite chienne caniche avec lui. Exact ?

- Exact ! répondirent les cinq autres en chœur.

- Bon ! Second épisode : nous avons appris que la police était aux trousses des Lorenzo qui avaient fort habilement dérobé, dans une galerie de peinture, un inestimable tableau de maître. Sans doute les deux voleurs avaient-ils l'intention de filer à l'étranger avec la toile et de l'y vendre fort cher. D'accord ?

- D'accord ! s'écrièrent les autres en écho.

- A partir de cet instant, continua Fatty, on a signalé le passage des Lorenzo ici et là. Ils semblaient chercher à quitter le pays. Un jour, dans une voiture qu'ils avaient volée pour quitter l'un des endroits où ils se terraient, on a aperçu une caisse plate. On en a déduit que cette caisse devait contenir le tableau disparu. »

Ici, Daisy éleva une objection.

« Cependant, Fatty, dit-elle, les Lorenzo n'avaient que deux petites valises avec eux le jour où nous les avons vus !

— Tu ne t'imagines pas qu'ils allaient trimbaler une caisse de cette importance avec eux ! s'écria Fatty. Et il aurait été imprudent de leur part de la faire enregistrer. A mon avis, vois-tu, ils ont dû la confier à un de leurs amis, aussi malhonnête qu'eux-mêmes, en le priant de la leur garder jusqu'à ce qu'ils viennent la reprendre. Le tableau, cadre compris, a été fourré dans une caisse, et cette caisse, assez voyante, les a trahis une fois qu'ils l'ont eu récupérée.

— Et maintenant, ils sont obligés de la transporter avec eux où qu'ils aillent, je suppose ? émit Pip. C'est un drôle de fil à la patte !

- Un peu voyant, oui ! admit Fatty. Ce qu'ils pourraient faire de mieux serait de détruire la caisse et même peut-être le cadre, de rouler le tableau et de le cacher de nouveau en un lieu sûr. Autrement, ils sont bien obligés de s'en encombrer !

— Moi, déclara Larry, je pense qu'ils ont ramené le tableau ici et, comme tu le dis, qu'ils l'ont mis dans une cachette sûre.

Je parierais n'importe quoi qu'ils étaient bien à Glenmore la nuit dernière !

— C'est la conclusion à laquelle j'allais aboutir, dit Fatty. Si vraiment les Lorenzo étaient à Maidenhead, si près de Peterswood, c'est qu'ils avaient l'intention de revenir chez eux pour une raison connue d'eux seuls. Et cette raison ne pouvait qu'être : ou cacher le tableau, ou reprendre Popett !

— Et ils n'ont *pas* repris Popett ! souligna Betsy.

— Exactement ! Ils n'ont pas repris Popett comme nous le pensions. A y bien réfléchir, nous avions été idiots d'envisager cette hypothèse. En effet, si Popett avait disparu, la police aurait recherché un couple accompagné d'un joli petit caniche blanc. On ne peut pas cacher un chien tout le temps et les Lorenzo se seraient vite retrouvés sous les verrous !

— Ils auraient pu teindre Popett en noir ! suggéra Betsy.

— Oui, bien sûr, admit Fatty. N'empêche que Popett serait restée un caniche. Et un caniche, blanc, noir ou de n'importe quelle

autre couleur, aurait forcément attiré l'attention des hôteliers chez qui le couple serait descendu. Tu penses -bien que la ruse aurait été prévue par la police qui aurait mis le public en garde !

— Nous en arrivons à la nuit dernière, coupa Pip avec impatience. Ray est le seul à pouvoir nous donner des précisions sur cet épisode de l'histoire... »

Ray, ainsi sollicité, s'éclaircit la voix et se leva comme il le faisait à l'école pour réciter sa leçon :

« Eh bien, je donnais dans la cabane aérienne quand un bruit m'a réveillé : ronflement d'un moteur d'avion ou de voiture ! Puis j'ai entendu un clapotis venant de la rivière et j'ai aperçu les cygnes. Enfin, j'ai surpris un bruit de voix près du pavillon des Larkin et Popett a aboyé de joie. C'est tout ! »

II se rassit, très fier de lui.

« Nous en arrivons à ce matin, enchaîna Fatty. Nous sommes partis chez les Larkin, sûrs d'y constater l'absence de Popett ! Or, Popett était là, frétillante comme un gardon !

— Son air heureux avait même quelque chose d'étonnant,

fit remarquer Larry. Comme les Larkin lui mènent la vie dure, elle est moins exubérante d'habitude.

- Ce qui prouve qu'elle avait vu sa maîtresse au cours de la nuit précédente ! dit Pip.

- Il me semble, à moi, murmura Betsy d'un air songeur, que si sa maîtresse était venue *et repartie,* elle aurait été de nouveau triste.

- Bravo, Betsy ! Bien raisonné ! déclara Fatty.

- Est-ce que les Lorenzo ne se cacheraient pas dans le pavillon des gardiens ? s'écria Pip, illuminé.

- Ou dans la grande maison, suggéra Daisy. Ils doivent avoir les clefs.

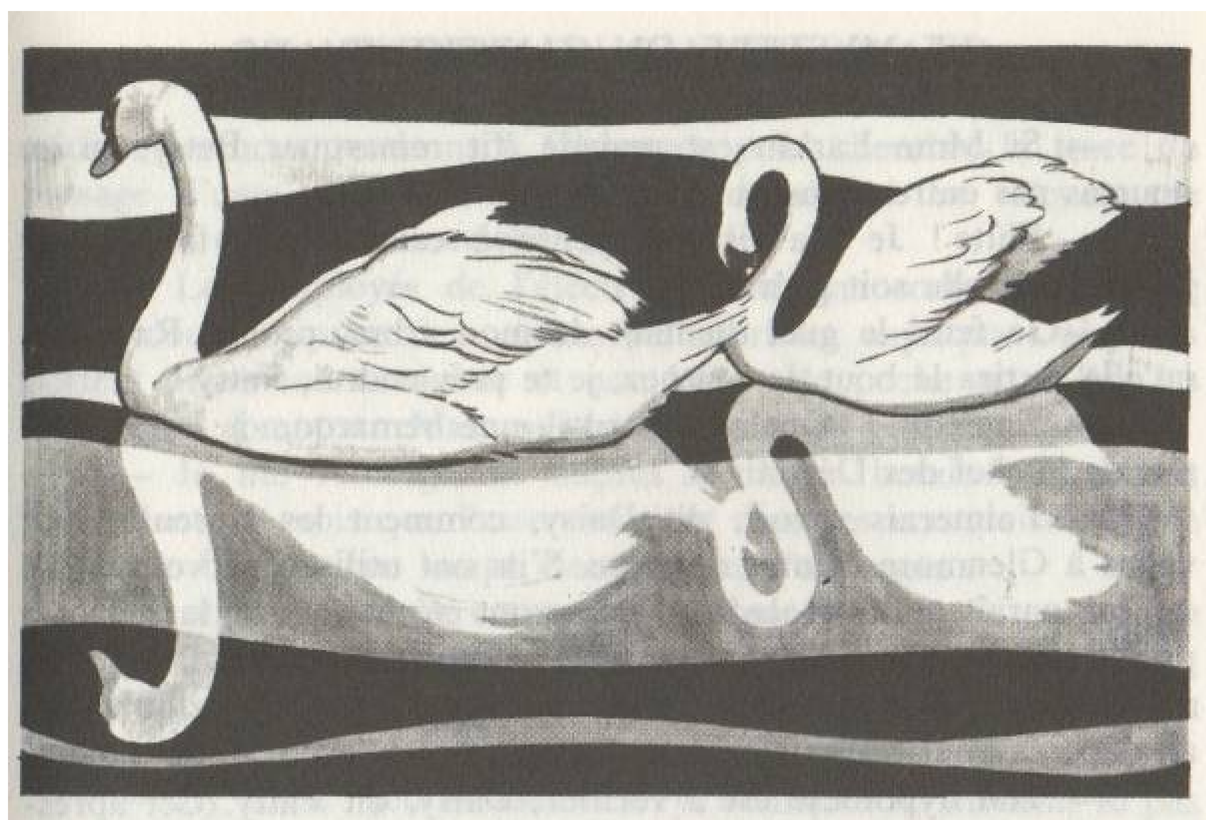
- J'ai déjà pensé que les Lorenzo pouvaient se cacher chez les Larkin, expliqua Fatty. L'air heureux de Popett aurait alors sa raison d'être. Reste à savoir si les Larkin accepteraient de receler des malfaiteurs ?

- Il n'y a qu'un moyen de le vérifier ! s'écria Pip. Fouiller le pavillon !

- C'est bien mon intention, affirma Fatty. L'un de vous a-t-il remarqué si ce pavillon était éclairé à l'électricité ?

- - Oui, certainement ! répondit Larry, surpris. Fatty ! Que mijotes-tu ? Je devine que tu as déjà un plan en tête. Dis-nous vite de quoi il s'agit ! »





CHAPITRE XVII

A GLENMORE

FATTY, EN EFFET, avait déjà ébauché un plan d'action. Un plan net, bien conçu, dont il espérait beaucoup. Les yeux brillant d'heureuse anticipation, il confia à ses camarades : « Savez-vous ce que je me propose de faire ? Je vais me déguiser en employé de l'électricité et j'irai relever le compteur des Larkin. »

Larry lui administra une tape sur l'omoplate : « Ça, alors, mon vieux, c'est une riche idée ! Tu pourras entrer librement dans le pavillon et il ne te faudra pas une minute pour voir si quelqu'un se cache dans ce minuscule cottage. Je ne pense pas qu'il y ait plus de trois pièces et toutes se trouvent au rez-de-chaussée. Encore une chance que la baraque ne comporte pas d'étage !

- Si Mme Larkin est malade, fit remarquer Betsy, tu ne pourras pas entrer dans sa chambre.

- Flûte ! Je n'avais pas pensé à cela ! Il va falloir que j'attende qu'elle soit guérie.

— Je ferai le guet du haut de mon arbre, promit Ray. Dès qu'elle sortira le bout de son nez, je te préviendrai, Fatty !

— Entendu... Quelqu'un a-t-il une remarque à faire? demanda le chef des Détectives.

— J'aimerais savoir, dit Daisy, comment les Lorenzo sont venus à Glenmore la nuit dernière. S'ils ont utilisé une voiture, ce qui me paraît plutôt maladroit, ils auront été obligés de la cacher à proximité du domaine. L'auto doit donc être encore là si eux-mêmes sont restés sur place. Il est possible aussi que quelqu'un les ait déposés pour repartir ensuite. Ray a entendu un bruit de moteur.

- Ton hypothèse est à vérifier, Daisy, dit Fatty. Cet après-midi, nous irons là-bas pour essayer de relever des traces de pneus.

— Nous pourrions en profiter, suggéra Pip à son tour, pour voir si les Lorenzo sont entrés dans la grande maison. Ils ont peut-être eu l'audace d'y cacher le tableau volé. Comme l'endroit a déjà été fouillé par les policiers, c'est vraiment une cachette sûre.

— Ton idée est également à retenir, Pip, dit Fatty.

— Ma foi, j'ai l'impression que nous commençons à progresser. Ce n'est pas malheureux ! Nous avons été bien inspirés de faire le point, déclara Daisy.

— Je ne vois rien d'autre à ajouter à toutes nos déductions et hypothèses, dit à son tour Larry. Pour nous résumer, nous sommes arrivés à penser ceci... Les Lorenzo sont venus cette nuit en voiture. Ils ont caché l'auto dans le parc ou tout près. Ils ont pénétré dans la grande maison pour y dissimuler la toile volée. Enfin ils sont allés au pavillon des Larkin, ont réveillé les gardiens et, d'une manière ou d'une autre, les ont persuadés de leur offrir asile jusqu'à ce que l'affaire se soit tassée.

— C'est exactement ça, mon vieux ! approuva Fatty. Après les débats, passons à l'action ! Pour commencer, je vais téléphoner à Jenks et lui demander si son enquête a révélé que quelqu'un s'est introduit dans la grande maison cette nuit. Ensuite, dès cet après-

midi, nous nous rendrons à Glenmore pour chercher la trace du passage d'une voiture. Enfin, je me déguiserai en releveur de compteurs et j'irai fouiner chez les Larkin.

— Les employés de l'électricité ont une sorte de sacoche en bandoulière, avec des cartons à l'intérieur, expliqua Daisy. Ils portent aussi une casquette et une lampe de poche pour lire les chiffres du compteur. Mais en général, ils n'ont pas d'uniforme.

- Je me renseignerai auprès de notre bonne ! dit Fatty. Cependant, je crois que l'essentiel tient dans les accessoires. Il me suffira de brandir une lampe électrique et d'annoncer :

« Je viens relever le compteur, m'dame ! » Les autres se mirent à rire.

« C'est comme si tu étais déjà dans le cottage des Larkin ! dit Betsy.

- J'y pense ! jeta soudain Larry. Pourquoi ne mettrais-tu pas tout de suite les habits que tu porteras quand tu te déguiseras en releveur de compteurs ? Tu viendrais avec nous ainsi vêtu cet après-midi, sans

oublier de fourrer dans ta poche une casquette et une lampe. Comme ça, si nous apercevons Mme Larkin dehors, tu auras la possibilité de jouer tout de suite ton personnage.

- Tu as raison, admit Fatty. Evitons les pertes de temps. Et fignolons notre plan. Ecoute, Ray ! Cet après-midi, tu guetteras du haut de ton arbre. Et si tu vois sortir Mme Larkin, tu souffleras dans ce sifflet. Comme je serai à proximité, je t'entendrai et j'agirai aussitôt.

- Siffle deux fois pour nous signaler la venue éventuelle de Groddy ou d'étrangers ! recommanda Larry. Et siffle trois fois si tu aperçois Mme Larkin.

- Au troisième coup de sifflet, assura Fatty avec une grimace comique, le releveur de compteurs sera déjà sur le paillasson du cottage !... Tu as bien compris, Ray ?

- Oui, oui, Fatty. Compte sur moi !

- Vous autres, dit le chef des Détectives en s'adressant à Larry, Pip, Daisy et Betsy, soyez ici à deux heures et demie. Quant à toi, Ray, grimpe dans l'arbre dès que tu auras fini de déjeuner.

- Je t'obéirai ! » affirma Ray avec emphase.

Là-dessus il bondit sur ses pieds en poussant un hurlement qui fit sursauter ses camarades et provoqua les aboiements terrifiés de Foxy.

« Sapristi ! Vous avez vu l'heure ? Une heure moins vingt ! Et ma tante qui m'attendait à midi pile ! Les jumelles vont dévorer ma part. Au revoir, tout le monde ! »

Le jeune garçon fila à toute allure à travers le jardin, suivi par Foxy déchaîné. On eût dit qu'il avait le diable à ses trousses. Les autres s'esclaffèrent. Cher vieux Ray !

Cet après-midi-là, à deux heures et demie, Pip, Betsy, Larry et Daisy se retrouvèrent devant la grille de Fatty. Celui-ci parut, Foxy sur les talons.

« Tu l'emmènes ? demanda Betsy, enchantée.

— Ma foi oui. Vous n'aurez qu'à le garder auprès de vous si Ray me donne le feu vert pour mon numéro de releveur de compteurs, expliqua Fatty. Mon pauvre toutou s'ennuie tellement quand je le laisse seul à la maison ! Pas vrai, mon vieux ?

- Ouah ! » répondit Foxy d'un air joyeux. On se mit en route. Cette fois, les enfants ne s'arrêtèrent pas devant la barrière du cottage.

Ils continuèrent jusqu'à l'entrée principale car c'était là qu'ils espéraient relever des traces de pneus de voiture. A un certain moment, Betsy regarda Fatty et se mit à rire. Il s'était déguisé si curieusement ! Il avait passé un vieux costume, trop large pour lui. Un cache-col remplaçait sa cravate. Ses cheveux lui tombaient sur le front. Bien entendu, il avait dans sa poche une casquette, des fiches en carton et une lampe électrique.

« Tu ne fais pas assez sérieux ! lui reprocha Betsy. Tu es trop jeune pour le rôle !

— Oh ! Je peux remédier à cela ! » affirma Fatty aussitôt. Ce disant, il tira d'une poche intérieure une ridicule petite

moustache qu'il se colla sous le nez. Immédiatement, il parut plus âgé. Betsy éclata de rire.

« Voilà que maintenant tu as un air bizarre, pas rassurant du tout. Je me demande si Mme Larkin te permettra d'entrer chez elle ! »



Betsy regarda Fatty et se mit à rire.

Après avoir laissé leurs bicyclettes dans le fossé, les Détectives s'approchèrent du grand portail à deux battants.

« Eh bien ! s'exclama Larry. Si quelqu'un a franchi ce portail cette nuit en voiture, il a dû avoir du mal à l'ouvrir !

- De plus, ajouta Fatty après examen, les gonds auraient grincé terriblement. Voyez, ils sont rouilles ! Même de loin, Ray aurait sûrement entendu le bruit !

— Fatty ! demanda Daisy. As-tu pensé à téléphoner à Jenks ? Sais-tu si quelqu'un est entré dans la grande maison la nuit dernière ?

— J'ai téléphoné, oui. Mais il paraît que, même si les Lorenzo avaient eu les clefs, ils n'auraient pas pu s'en servir ! La police a fermé les portes de devant et de derrière au verrou, de l'intérieur. Puis les hommes de Jenks sont sortis par une porte de côté, à laquelle ils ont mis une serrure neuve. C'est qu'il y a quantité d'objets précieux à Glenmore. Ils appartiennent à la propriétaire, Mme Peter, et c'est même un miracle que les Lorenzo n'aient rien emporté !

— Bon ! dit Larry. Cessons donc de nous préoccuper de la grande maison. Essayons plutôt de retrouver la voiture fantôme... »

Les Détectives trouvèrent bien quelques empreintes de pneus, mais Fatty fit remarquer qu'il pouvait s'agir de traces anciennes ou que, si elles étaient récentes, elles pouvaient provenir des voitures de la police. Encore aucune de ces marques ne se trouvait-elle au-delà de la grille d'entrée. Et pour une excellente raison que Pip ne tarda pas à découvrir : les deux battants du portail étaient scellés par la rouille et n'avaient pas bougé depuis bien des années.

« II y a de grandes chances pour que les Lorenzo soient venus autrement qu'en voiture ! » déclara Fatty pensif en retournant sur ses pas.

Les Détectives s'arrêtèrent devant la barrière des Larkin. Betsy avisa les cygnes qui, dérangés par le passage d'un canot à moteur sur la rivière, se rabattaient vers la rive au milieu du clapotis.

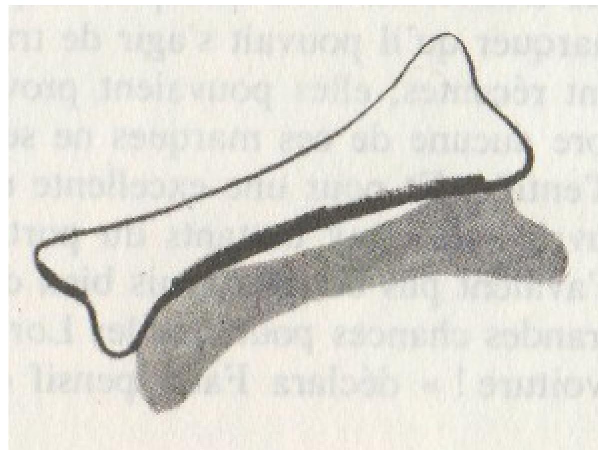
« Flac, flac, flac ! murmura Betsy. Cela me rappelle que Ray a entendu un bruit semblable la nuit dernière. Le moteur... le clapotis... les cygnes. Cela signifiait peut-être l'arrivée d'un bateau.

- Nom d'un chien ! Je n'avais pas pensé à cela ! s'écria Fatty. Les Lorenzo sont certainement venus en canot ! Allons voir dans ce hangar à bateaux ! »

Le hangar n'était pas fermé à clef. Les enfants poussèrent la porte... et entrevirent dans la pénombre du lieu un petit canot à moteur amarré là.

Fatty le regarda de près. Il portait le nom de Glenmore, ce qui dissipait toute ombre de doute à son sujet. Juste comme le chef des Détectives s'apprêtait à sauter à bord, un coup de sifflet strident retentit au-dehors

« C'est Ray ! s'exclama Fatty. Sapristi ! Le voilà qui siffle une seconde fois... et une troisième ! Autrement dit, il a aperçu Mme Larkin hors de chez elle. Vite, vite, que je me transforme en employé de l'électricité ! Restez ici et ouvrez l'œil en mon absence, mes amis. Je vous rejoindrai dans un instant ! »





CHAPITRE XVIII

QUELQUES BONNES IDEES

FATTY LISSA du plat de la main sa ridicule petite moustache, tira de sa poche la casquette dont il se coiffa, et partit vivement en direction du pavillon des gardiens. Ses amis le suivirent des yeux en souriant.

« II va relever ce compteur en moins d'une minute ! déclara Pip. Je voudrais bien aller avec lui pour voir ce qui arrivera ensuite... »

Fatty se dirigea droit vers la petite barrière et la franchit en sifflant, l'air désinvolte. Il trouva Mme Larkin devant sa porte, Popett frétillant à ses côtés.

Elle considéra le jeune garçon, visiblement étonnée de son intrusion... Quelle étrange figure que cette femme, avec son extravagante perruque,

son visage d'un blanc de craie et ses lunettes noires ! Elle renifla tout fort.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-elle d'une voix enrouée.

Un accès de toux la secoua. Elle sortit un mouchoir pas très propre de dessous son châle rouge et s'essuya le bout du nez. Puis elle toussa de nouveau et maintint le mouchoir sur sa bouche, comme si elle redoutait l'air frais du dehors.

« Vous avez un vilain rhume, m'dame, fit remarquer Fatty poliment. Navré de vous déranger mais je viens relever votre compteur. »

La femme, d'un signe de tête, lui indiqua qu'il pouvait entrer. Elle-même s'éloigna jusqu'à un endroit couvert où se trouvaient disposés quelques fils d'étendage. Elle se mit à suspendre du linge. Fatty en profita et pénétra dans le cottage, espérant bien que Larkin n'y était pas.

La pièce de devant était vide. D'un coup d'oeil circulaire, le chef des Détectives s'assura que personne ne pouvait s'y dissimuler : il n'y avait pas l'ombre d'une cachette ! Il passa dans la pièce de derrière : une chambre dans laquelle le lit prenait presque toute la place. Personne là non plus ! Par acquit de conscience, Fatty regarda sous le lit. Comme il se relevait, Popett entra en courant et lui sauta après, quémandant une caresse. Fatty lui gratta la tête au grand contentement de la petite bête. Puis, de dehors, Mme Larkin rappela le chien qui partit comme il était venu.

Fatty se dépêcha d'entrer dans la troisième pièce : une cuisine mal tenue avec une souillarde attenante.

« Pouah ! murmura Fatty, dégoûté. Ce que ça pue, ici ! Les Lorenzo ne se cachent certainement pas dans ce cottage. Et s'ils y étaient, ils n'y resteraient sans doute pas longtemps. Pouah ! Pouah ! »

II jeta un coup d'œil au plafond des trois pièces et n'aperçut aucune trappe laissant supposer qu'un grenier existait sous les combles. Décidément, les Lorenzo n'étaient pas là ! C'était toujours un point d'acquis !

Mme Larkin parut soudain sur le seuil.

« Vous n'avez pas encore fini ? demanda-t-elle d'un air soupçonneux.

- Si, si ! Je m'en allais ! déclara Fatty en feignant de griffonner quelque chose sur un carton. Là, voilà qui est fait ! Au revoir, madame! »

Puis, comme il franchissait la porte, une idée lui vint. Il se retourna vers la femme.

« Puis-je entrer dans la grande maison pour relever le compteur ? demanda-t-il. Il paraît que les locataires ont déguerpi ! Vous les connaissiez bien ?

- Ça ne vous regarde pas ! » répondit rudement la gardienne. Sur quoi elle ferma la porte au nez du garçon.

« Bah ! songea Fatty, philosophe. J'aurai du moins appris quelque chose, à savoir que ce n'est pas chez les Larkin que se terrent les Lorenzo ! »

II repassa la petite barrière. Ray l'attendait de l'autre côté. Le jeune Groddy s'était fort bien acquitté de sa mission. Il avait consciencieusement fait le guet. Il avait sifflé pour prévenir Fatty en temps voulu ! A présent, il brûlait d'envie de se joindre aux autres pour continuer l'enquête. Il considéra Fatty, bouche bée. Puis il se ressaisit :

« Oh ! Ce que tu es drôle avec cette moustache, Fatty ! Est-ce que tu as découvert quelque chose ?

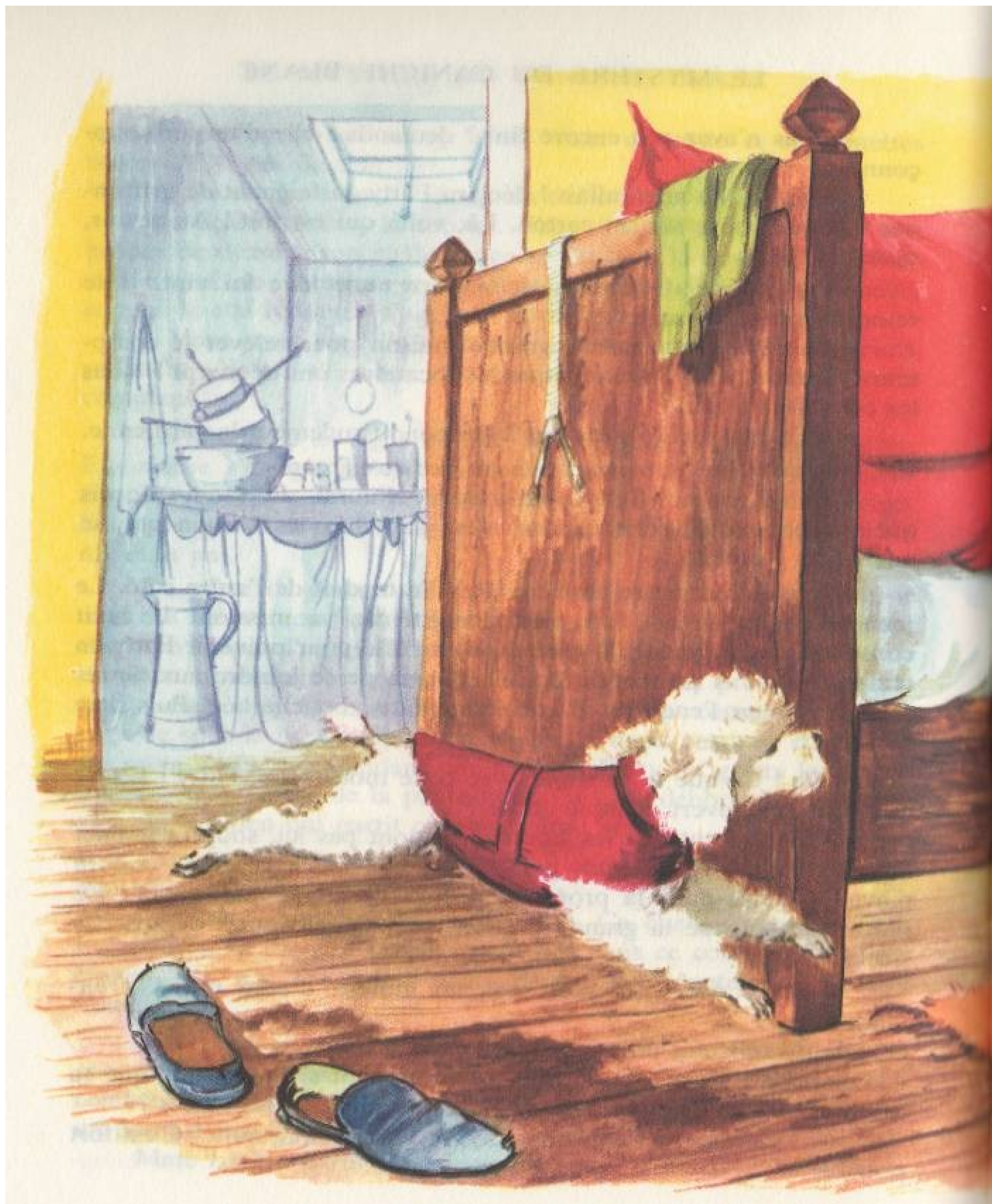
- Seulement que les Lorenzo ne sont pas ici, soupira le chef des Détectives. Nous avons par ailleurs constaté qu'aucune voiture n'avait pénétré dans la propriété la nuit dernière, mon vieux ! Le portail du côté de la grande maison n'a pas été ouvert depuis des siècles !

- Oh ! Alors, ce n'est pas un moteur d'auto que j'ai entendu... »

Fatty réfléchit un moment.

« Ecoute, Ray ! Concentre-toi et dis-moi si le clapotis que tu as enregistré ne pouvait pas avoir été produit par des rames ?

- Des rames ! s'exclama Ray. A la réflexion, oui... C'est fort possible. »





Comme il se relevait, Popett entra en courant.

Les deux garçons remontaient côte à côte le sentier en direction du hangar à bateaux...

« II me semble, reprit Fatty, que le clapotis produit par les cygnes n'aurait pas été assez bruyant pour attirer ton attention. Tandis que des rames... »

Au même instant, un canot à rames passa sur la rivière.

« Fatty ! hurla Ray, illuminé. J'en suis sûr maintenant. C'est bien un bruit d'avirons que j'ai entendu... juste comme celui-ci !

- Naturellement! Les cygnes nagent presque en silence... Cela nous permet de supposer que les visiteurs de cette nuit sont venus en bateau !

— En bateau ? Mais d'où ?

- Je l'ignore. Je n'y ai pas encore réfléchi ! »

Les deux garçons étaient arrivés au hangar où les autres attendaient.

« Je ramène Ray ! annonça Fatty. Il pense que le clapotis qu'il a entendu provenait de rames et non des cygnes... Quant à moi, le résultat de mon enquête est positif... dans le sens négatif ! »

Et il raconta comment il avait acquis l'assurance que les Larkin n'hébergeaient pas le couple des Lorenzo.

« Je n'ai vu que cette horrible femme, avec sa perruque et ses reniflements. Il faut dire qu'elle a l'air malade !

- Flûte ! bougonna Larry, déçu. Voilà une piste qui tourne court. Nous allons être obligés de chercher ailleurs. A ton avis, que s'est-il passé, Fatty ? Penses-tu que les Lorenzo soient venus et repartis... sans emmener Popett ?

— Installons-nous ici et parlons un peu, décida Fatty. On n'est pas mal du tout dans ce hangar ! »

Les enfants fermèrent la porte et prirent place dans le petit canot qui se balançait doucement.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, commença Fatty, c'est *pourquoi* les Lorenzo — si c'étaient eux — sont venus la nuit dernière pour repartir aussitôt. Et d'où venaient-ils ?

- De Maidenhead ? avança Betsy.

- Bien sûr ! J'aurais dû y songer ! Maidenhead se trouve au bord de la rivière. Ils sont allés là-bas pour s'y embarquer !

- Ça fait un bien long trajet, argua Larry. Lorenzo doit avoir de fameux biceps pour avoir ramé depuis là-bas !

- Nigaud ! Le canot dans lequel nous sommes a un moteur !

- C'est ça ! s'écria Ray. Et c'est ce bruit de moteur que j'ai entendu, Fatty !

- Bien sûr ! Puis les Lorenzo ont coupé le moteur, trop bruyant à leur gré, et ils se sont servis des avirons pour accoster. D'où le clapotis !

- Mais, voyons ! protesta Daisy. Puisque les Lorenzo ont quitté Glenmore par le train, ils n'ont pas pu utiliser ce canot pour revenir ?

— Si... à condition que quelqu'un soit allé les chercher avec ! répondit vivement Pip. Et ils seront repartis de la même façon... avec l'aide d'un complice !

— Et ils sont forcément repartis, souligna Daisy, puisqu'ils ne sont pas chez les Larkin.

- A mon avis, déclara Fatty, ils sont venus dans un seul dessein : apporter à Glenmore le tableau volé pour l'y cacher !

- Et Mme Lorenzo en a profité pour venir voir Popett ! hasarda Betsy.

- Je le crois aussi, opina Fatty. Le petit caniche semble plus heureux.

— Mais qui pourrait être le complice des Lorenzo... celui qui est allé les chercher à Maidenhead ?

— Le vieux Larkin, bien sûr ! Tu as entendu Popett aboyer de joie en retrouvant sa maîtresse, Ray. Ensuite, les Lorenzo ont dû dissimuler le tableau, puis Larkin les a reconduits et, enfin, il est revenu se coucher. Le problème actuel tel qu'il se pose est désormais : « Où se trouve la toile volée ? »

— Et aussi « Où se trouvent les Lorenzo ? » ajouta Larry. Au fond, l'énoncé reste le même en dépit du terrain déblayé. C'est un peu décourageant.

— Ce n'est pas mon avis ! s'écria Pip. Pour le tableau, nous savons maintenant qu'il nous faut chercher à Glenmore ! Une caisse plate de bonnes dimensions ne se cache pas facilement !



— Il est trop tard pour nous mettre en campagne maintenant ! déclara Fatty après un coup d'œil à sa montre.

- Oh ! Fatty, pria Betsy. Nous avons le temps de regarder en vitesse dans la serre et dans les dépendances, tu ne crois pas?... Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

La petite fille se baissa pour ramasser quelque chose au fond du bateau. C'était une jolie punaise à dessin, de celle qu'on utilise volontiers pour fixer des étiquettes de carton sur les caisses. Fatty s'en empara avec vivacité.

« C'est un indice, s'écria-t-il avec animation. Je suis certain que cette punaise provient de l'emballage de la caisse contenant le tableau ! Enfin, un semblant de preuve ! Venez vite ! Allons jeter un coup d'œil pour voir -si 'nous ne trouvons pas la caisse elle-même. »

Les six amis se faufilèrent dans le parc de Glenmore. Par chance, les Larkin avaient regagné tous deux leur pavillon. On entendait le bruit de leurs voix à l'intérieur. Les enfants remontèrent en silence l'allée conduisant à la grande maison et à ses dépendances.

Soudain, Pip s'arrêta et désigna du doigt une lueur sous les arbres.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? chuchota-t-il. On dirait un feu de bois. Allons voir ! Ça nous réchauffera toujours un peu ! »

Le petit groupe s'avança vers le feu qui brûlait de manière presque anormale : on eût dit que quelqu'un avait versé dessus un liquide inflammable pour hâter la combustion. Brusquement, Betsy poussa une exclamation et ramassa quelque chose.

« Fatty ! Une autre punaise comme la première ! La caisse que nous cherchons ne doit pas être loin ! »





CHAPITRE XIX

LES DÉTECTIVES S'AMUSENT

FATTY COMPARA LA PUNAISE avec la première. Elles étaient identiques ! Puis il s'approcha du brasier. Ramassant une branche morte, il tenta de retirer des flammes ce qui était encore récupérable.

« Regardez ! dit-il alors. Voici des morceaux de planches calcinées. Il s'agit certainement de la caisse que nous cherchons ! L'emballage du tableau volé est en train de brûler sous nos yeux ! On l'a débité et on y a mis le feu pour le faire disparaître.

— Et voici un fragment de l'étiquette ! » s'écria Larry en bondissant sur un carton qui se consumait lentement un peu en dehors du foyer.

Il souffla dessus, l'éteignit. Trois lettres étaient encore visibles «nhe ». Cela suffit à éclairer Fatty.

« Je vais vous dire d'où venait la caisse : de Maidenhead. C'est là que les Lorenzo avaient dû l'expédier en vue de l'y reprendre plus tard!

- Tu as certainement raison, approuva Pip. Les lettres «nhe » semblent bien appartenir au mot Maidenhead ! Hélas ! Je suppose que le tableau est parti en fumée en même temps que l'emballage... On l'a brûlé pour que personne ne puisse le découvrir !

- Ne dis donc pas d'âneries ! répliqua Fatty. Le tableau a été *déballé et caché.* La caisse a été détruite parce qu'elle était trop facilement repérable. Il est aisé de camoufler un tableau seul. Je crois même que les Lorenzo ont dû le dépouiller de son cadre et brûler celui-ci en même temps que la caisse... Tenez... j'aperçois un bout de bois doré dans les cendres ! »

Le brasier continuait à flamber car la caisse était d'assez grand format. Mais les enfants lui avaient arraché son secret. Ils s'éloignèrent, satisfaits.

« J'ai idée que nous progressons, déclara Fatty. Nous savons maintenant que le tableau que nous cherchons n'est plus protégé par un volumineux emballage et qu'il ne possède plus de cadre. Il a sans doute l'aspect d'une simple toile roulée !

— Oui ! Malheureusement il devient ainsi plus facile à cacher ! fit remarquer Daisy. Il doit être chez les Larkin.

— Je ne crois pas, dit Fatty, que les Lorenzo auraient confié une toile de maître à ces vieux Larkin, si malpropres, si peu soigneux, qui auraient risqué de l'abîmer. Non... à mon avis le tableau est en sûreté quelque part... mais pas dans le pavillon des gardiens. »

Les enfants sortirent du parc et reprirent leurs bicyclettes. Ils s'apprêtaient à se mettre en selle quand Fatty attira silencieusement l'attention de ses amis sur une silhouette qui semblait se dissimuler à quelques mètres d'eux, sur le sentier de la rivière.

« Regardez ! C'est Cirrculez ! chuchota-t-il.

- Que fait-il ? demanda Pip. On dirait qu'il file quelqu'un.

- Oui, dit Larry. J'aperçois un homme devant lui... un homme qui porte un sac ou un panier. Qui est-ce ?

— Je l'ignore car on y voit mal. La nuit tombe déjà, répliqua Fatty. Mais nous saurons bien le découvrir. Ecoutez, vous autres ! Attendons d'être sur la route. Alors nous sauterons sur nos vélos et nous dépasserons Groddy en faisant résonner nos timbres aussi fort que nous le pourrons. En quelques coups de pédales, nous rejoindrons celui qu'il est en train de suivre. Je me demande bien quel est le personnage que Cirrculez suspecte ainsi ! »

Les enfants exécutèrent ce programme point par point. Dès qu'ils atteignirent la route, ils enfourchèrent leurs bicyclettes et allumèrent leurs phares. Quand ils arrivèrent à la hauteur du police -man, celui-ci tenta de se confondre avec les ombres des arbres : il désirait passer inaperçu.

« Drin, drin, drin, drin ! » firent les timbres des bicyclettes.

« Bonsoir, monsieur Groddy ! hurla Fatty à pleine voix. Bonne promenade !

— Bonsoir, monsieur Groddy ! Bonne nuit, monsieur Groddy ! lancèrent à leur tour Larry, Pip, Daisy et Betsy.

— ... soir, mon oncle ! » jeta Ray en dernier.

Et, comme il avait un timbre particulièrement vibrant, il assourdit à moitié le policeman furieux. '

« Pouah ! grommela Cirrculez. Ces garnements ont rrévélé ma prrésence à l'individu que je file. Comment le pister à prrésent ? »

Cependant, les six enfants avaient rattrapé le gibier de M. Groddy. Ils reconnurent M. Larkin qui, un panier à provisions au bras, se dirigeait vers le village en traînant les pieds à son habitude. Il courbait le dos. Sa vieille casquette lui tombait sur le nez. Il contourna un bouquet d'arbres et disparut.

« II va sans doute faire des courses ! émit Betsy. Il a pris un raccourci. Je me demande pourquoi Cirrculez le file. Peut-être croit-il que Larkin le conduira à un indice quelconque.

— C'est probable, opina Fatty. Ma foi, il aura du mal à le pister maintenant. Ah h "C'est moi qui aimerais être filé par Cirrculez ! Je lui ferais voir du pays !

- Le pauvre s'essoufflerait à te suivre ! dit Pip en riant. Je l'imagine d'ici, suant et pestant tout bas. Tiens ! Tu devrais te déguiser en Bob Larkin et te payer la tête de Groddy ! »

Fatty se mit à rire lui aussi.

« Voilà une fameuse idée ! s'exclama-t-il. Je vais suivre ton conseil ! Je me vengerai ainsi des mensonges que ce gros sournois a racontés sur moi dans son rapport au superintendant ! Prétendre que je les avais enfermés à clef, lui et Blake ! Non, mais, quel toupet ! Je vais prendre ma revanche, vous allez voir !

- Oh ! Fatty ! C'est bien vrai-que tu vas te transformer en Bob Larkin ? demanda Betsy toute frétillante. Mais quand ? Tu nous préviendras, n'est-ce pas ?

- Je vous préviens même tout de suite. L'idée me tente tellement que je ne veux pas attendre. Il fait déjà nuit mais il n'est pas tard. Une fois que j'aurai pris mon thé, je me déguiserai. J'espère seulement que Groddy ne se fourrera pas au lit de trop bonne heure. C'est qu'il a passé une si mauvaise nuit ! Qu'il m'aperçoive seulement et je me charge de lui faire faire le tour de Peterswood au pas de charge !

— Avant de te mettre en route, viens nous voir et te faire admirer ! » dit Betsy.

Les enfants se séparèrent au prochain carrefour. Tout en pédalant, Fatty souriait aux anges. Il se promettait de mystifier Cirrculez de façon magistrale.

Se régalant à l'avance du bon tour qu'il allait jouer à son vieil ennemi, Fatty attaqua son thé avec un bel appétit. Sa mère étant sortie, il se trouvait seul au logis. La bonne, qui l'aimait bien et ne manquait jamais une occasion de flatter sa gourmandise, avait empilé devant lui un tas de friandises qui lui mettaient l'eau à la bouche. Allons ! il convenait de prendre des forces avant de plonger dans l'aventure.

Quand Fatty en eut terminé avec son copieux repas, il se sentit un peu lourd.

« Eh bien !... Du moins suis-je assez gros pour incarner le rondouillard M. Larkin ! murmura-t-il en contemplant son reflet dans la glace large et haute dressée dans un coin de sa remise. Et maintenant... choisissons un peu les vêtements convenant au personnage ! »

Le chef des Détectives passa vivement en revue son ahurissante



« Ah! Voici un vieux pantalon crasseux et déformé aux genoux ».

collection d'habits, ouvrant l'un après l'autre les tiroirs d'une vaste commode.

« Ah ! Voici un vieux pantalon crasseux et déformé aux genoux. Bon !... Et une paire de chaussures éculées... Quant au pardessus, je prendrai celui qui est accroché à ce clou... Il est ignoble mais ressemble comme un frère à celui de Larkin ! »

Ce vêtement avait été pieusement recueilli par Fatty le jour où le vieux jardinier des Trotteville l'avait jeté aux ordures.

« Au cache-nez, à présent... En voilà un, gris et mité. Il fera l'affaire ! »

Rien qu'en fermant à demi les yeux, Fatty pouvait se représenter le vieux Larkin.

« Une petite barbe mal soignée, une moustache aux poils rares, des sourcils en broussaille, des lunettes aux verres épais, une affreuse casquette avec la visière inclinée de côté... Oui ! Je peux copier tout ça ! »

Fatty se mit à l'œuvre. Pour commencer, il modifia entièrement son visage. Des rides creusèrent son front et ses joues. Puis il se colla une barbe et une moustache. Avec le complément des lunettes et de la casquette, la ressemblance devint parfaite. Fatty put alors se contempler, satisfait, dans son miroir :

« Horrible vieux bonhomme ! dit-il à son reflet. Tu n'es pas beau à voir... mais c'est du bon travail ! Larkin tout craché ! »

II sourit à son image et ajouta :

« J'espère ne pas rencontrer maman en sortant d'ici ! Sinon, elle va pousser de ces cris... Hélas! Foxy ! J'ai le regret de t'annoncer que je ne peux pas t'emmener avec moi ce soir... Du reste, un gentil toutou, bien propre et bien élevé comme toi, ne voudrait pas être vu avec un individu sale et nauséabond comme moi ! »

Foxy n'était pas de cet avis. Peu lui importait l'apparence de son jeune maître ! Du moment qu'il était avec lui, cela suffisait à son bonheur !

Après avoir enfermé son chien, Fatty se faufila jusqu'à la route obscure sans avoir rencontré personne. Il se rendit droit chez Pip pour s'y faire admirer. Les autres, y compris Ray, s'y trouvaient

réunis. Quand ils virent entrer Fatty, déguisé en Larkin, ils poussèrent des exclamations ravies.

« C'est le vieux Bob tout craché... Ma parole ! Tu tousses tout à fait comme lui... Et ta voix, c'est la sienne, vrai de vrai...

— Sacré Fatty, va ! s'écria Larry en donnant une tape sur l'épaule de son camarade.

— Hé, là ! Jeune homme ! grommela le faux Larkin d'une voix cassée. Du calme, s'il vous plaît. Sinon, j'irai me plaindre à mon vieil ami M. Groddy ! »

Tandis que les Détectives et Ray se tordaient de rire, Fatty reprit sa voix naturelle pour ajouter :

« Et maintenant, je file. Bien entendu, Cirrculez n'est pas sur le qui-vive, à guetter une apparition possible de Larkin. Il va falloir que j'aille le dénicher chez lui et l'appâter, je ne sais trop comment encore. Je suppose qu'il doit somnoler dans son fauteuil, en tirant sur sa pipe.»

Les autres lui souhaitèrent bonne chance. Fatty replongea dans la nuit et reprit son vélo... Il mit pied à terre devant le domicile de M. Groddy et, par la fenêtre, aperçut le policeman occupé à compulser quelques documents. Une idée lui vint alors. Il allait faire une belle peur à Cirrculez ! S'approchant de la vitre éclairée, il y colla son visage et fit entendre une toux caverneuse. M. Groddy leva les yeux et sursauta en voyant la figure du vieux Larkin pressée contre le carreau.

« Hé, vous ! hurla le gros homme. J'ai un mot à vous dire ! Attendez un peu ! »

Il attrapa son casque au vol et se précipita dehors. Déjà Fatty s'éloignait, traînant les pieds comme le vieux Larkin. Groddy distingua sa silhouette et s'interrogea. Pourquoi Larkin avait-il l'air de l'espionner par la fenêtre ? Plus que jamais il convenait de le pister ! Et pour commencer, ne pas donner l'impression de le suivre...

Cirrculez feignit donc de renoncer à parler au vieil homme. Il fit mine de rentrer chez lui — pour le cas où Larkin se serait retourné — puis ressortit sur la pointe des pieds et suivit de loin son suspect en se fondant avec les ombres de la route... exactement

comme il l'avait fait plus tôt dans la soirée. Cette fois, il comptait bien ne pas laisser sa proie lui échapper !

« Currieux bonhomme que ce Larrkin, monologuait-il tout en avançant. Me rregarrder comme ça ! Il est fou ! Ou bien il en sait plus qu'il ne veut l'avouer ! Trrès, trrès suspect en vérrité ! »

Fatty surveillait son manège du coin de l'œil. Il s'amusait énormément.





CHAPITRE XX

DE L'INATTENDU !

GRODDY SUIVAIT FATTY d'aussi près qu'il l'osait. Le pseudo-Larkin, jetant des regards en arrière de temps à autre, décida de conduire le policeman jusqu'à un terrain, divisé en jardinets, sur lequel se dressaient plusieurs cabanes à outils. Il pouvait inspecter ces cabanes les unes après les autres. Cirrculez se demanderait ce qu'il faisait.

Insensiblement, sans cesser de traîner la jambe, le jeune garçon pressa l'allure. M. Groddy se dit que le vieux Larkin était plus leste qu'on n'aurait pu le supposer. De son côté, Fatty trouvait remarquable la façon dont son gros poursuivant arrivait à se fondre, invisible, avec les ombres du chemin. Allons, il n'était pas si bête après tout !

Fatty et Cirrculez arrivèrent au lotissement. M. Groddy retint

une exclamation. Hé, hé ! Larkin se préparait-il à voler des outils? Hum ! Le bonhomme n'avait jamais été bien sympathique au policeman qui le soupçonnait fortement depuis qu'il se trouvait mêlé à l'affaire Lorenzo. Cirrculez en venait à se demander si Larkin ne savait pas où était caché le tableau disparu !

Fatty se payait du bon temps. Il examina les cabanes et, à un moment donné, se baissa pour arracher quelques brins d'herbe, ce que Groddy ne manqua pas de remarquer.

« Tiens, tiens ! Je parrie qu'il est en trrain de chaparrder des poirreaux. Ce vieux filou ! »

Fatty quitta le lotissement et se dirigea vers un terrain de jeux pour enfants. Groddy, debout derrière un arbre, le surveillait. Qu'est-ce que le vieux Larkin allait faire là ? Bizarre ! Bizarre !

Au grand étonnement du policeman, Fatty prit place sur une balançoire.

« Nom d'un pétarrd ! murmura Groddy, très intrigué. Il est dingo, ma parrole ! Venirr ici en pleine nuit pourr se balancer ! Ah !... Le voilà qui rreparrt ! Je ne serrais pas surrprris s'il mijotait un bon petit cambrriolage ! »

Fatty se remit en route en riant sous cape. Il s'engagea dans la rue principale de Peterswood, qui était bien éclairée. Quelqu'un l'arrêta au passage.

« Salut, Bob Larkin ! Je ne t'ai pas vu d'un bout de temps. Viens donc manger un morceau à la maison ! »

Fatty leva les yeux sur son interlocuteur, un -petit homme maigre avec une moustache tombante. Il répondit, avec la voix traînante de Larkin :

« Merci beaucoup, mais impossible de m'arrêter maintenant. Je suis pressé ! »

II s'éloigna en traînant la jambe. Groddy fronça les sourcils. Avec qui Larkin venait-il- de parler ? Aurait-il rencontré un émissaire des Lorenzo ? De plus en plus suspect !

Fatty le ramena au terrain de jeux et se balança de nouveau. Le policeman se perdait en conjonctures. Larkin était-il fou ou attendait-il quelqu'un ? Brusquement, M. Groddy en eut assez de son absurde filature. Mieux valait mettre sans plus tarder la main

au collet de ce Larkin et l'obliger à avouer ses intentions.

« Hep, là-bas ! cria le gros homme. Hep, Bob Larkin ! J'ai à vous parrler ! »

L'autre ne l'attendit pas et déguerpit, ce qui rendit M. Groddy encore plus soupçonneux. Fatty se tordait de rire. Maintenant que le policeman était à ses trousses, eh bien, il allait le fatiguer un peu et, pour finir, le ramener au pas de course... au pavillon du véritable Larkin. Aussitôt pensé, aussitôt fait ! Un, deux ! Un, deux !

Dès que M. Groddy comprit que son gibier s'apprêtait à rentrer chez lui, il démarra à fond de train pour le rattraper. A sa grande surprise, l'autre se mit lui aussi à courir. Il ne traînait plus la jambe et semblait avoir le souffle puissant d'une locomotive. Incroyable ! Positivement incroyable !

L'un derrière l'autre, poursuivant et poursuivi dévalèrent à toute allure le chemin conduisant à la rivière. Ils longèrent le cours d'eau et parvinrent bientôt en vue du cottage des Larkin, que l'on apercevait confusément sous les arbres du parc de Glenmore.

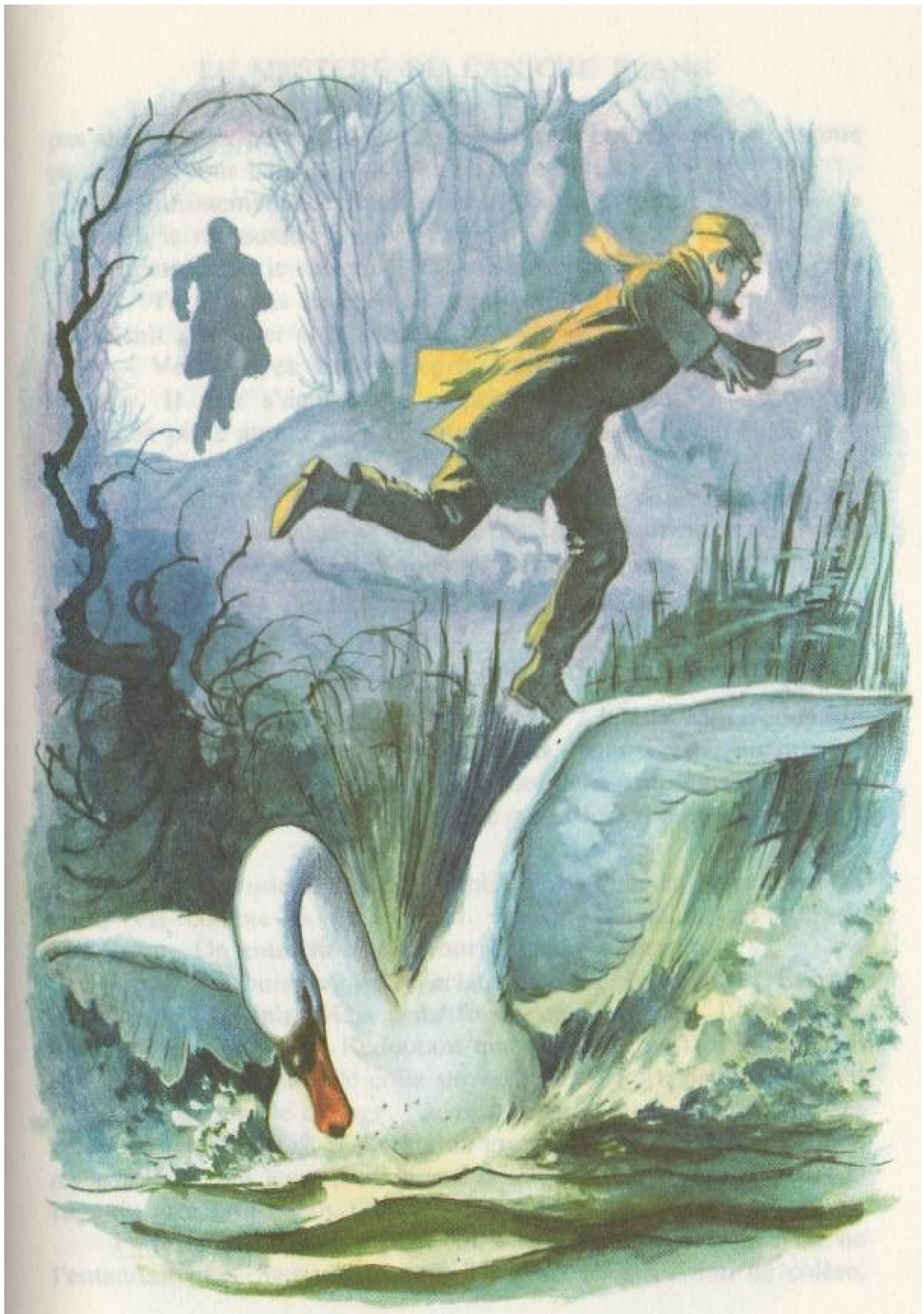
Groddy haletait sur les talons de Fatty. Celui-ci poussa le portillon de la barrière et remonta le sentier, serré de près par le policeman hors de lui. Cirrculez se promettait de passer un fameux savon au vieux Larkin, histoire de lui apprendre à filer si vite, sans même daigner répondre quand on l'interpellait. Soudain, profitant d'un brusque tournant de l'allée, Fatty plongea dans un buisson et s'y cacha. M. Groddy, ne le voyant plus, crut que Larkin était rentré chez lui. Il arriva, haletant, à la porte du pavillon et y frappa avec tant de force qu'il s'en fit mal aux jointures. La porte s'ouvrit avec précaution et la tête de Bob Larkin parut dans l'entrebâillement. A la vue de M. Groddy, le vieil homme parut étonné.

« Saperrlipopette ! s'écria le policeman furieux. En voilà des façons d'agirr !

— Des façons ! Quelles façons ? » répliqua Larkin, ahuri.

M. Groddy émit un grognement qui tenait à la fois du rugissement du lion, du feulement du tigre et du reniflement d'un ours enrhumé.

« Grrr... N'essayez pas de me fairre crroirre que vous ne savez



Ils longèrent le cours d'eau.

pas de quoi je parrle ! Me forrcer à vous courrir aprrès comme ça... Aller vous balancer surr un terrrain de jeux... »

L'ahurissement de Larkin ne fit que croître. Il appela sa femme à la rescousse :

« Est-ce que je suis sorti dans la soirée, dis-moi ?

- Tu n'as pas bougé d'ici, mon homme ! assura Mme Larkin qui se mit à renifler et à tousser.

— Vous voyez bien ! reprit Larkin en s'adressant à M. Groddy. Il doit s'agir d'une méprise. » Là-dessus, il essaya de fermer la porte au nez du policeman, mais celui-ci l'avait calée avec son pied.

« Pas si vite ! s'écria-t-il, plein de rage. Voudrriez-vous me fairre crroirre que vous ne m'avez pas forrcé à trrotter derrrièrrc vous tout à l'heurre ? Osez-vous prrétendrre que vous n'avez pas visité les cabanes du lotissement, sans doute dans le dessein d'y dérrober des outils de jarrdinage ?

— Vous êtes fou ! s'exclama Bob Larkin, visiblement alarmé.

— Pourrquoi êtes-vous sorrti ce soirr ? insista M. Groddy. Je veux le savoirr. Si vous ne parrlez pas, vous vous rrepentirrez, Larrkin. Vous faites obstrruction à la Loi ! On peut vous mettrre en prrison pourr ça, mon ami, et vous le savez forrt bien ! Où est mon carrnet... ? »

L'espace d'une seconde, il oublia de bloquer la porte avec son pied. Vif comme la poudre, M. Larkin la claqua au nez de l'importun. On entendit la clef tourner dans la serrure.

Dans son buisson, Fatty éclata de rire. Jusqu'alors, il avait réussi à se contenir. Mais cette fois, c'en était trop. L'endurance humaine a des limites ! Redoutant que Cirrculez ne l'ait entendu, il tira son mouchoir et se le colla sur la bouche. Puis, prudemment, il se rendit derrière le cottage. 'La, on ne pouvait plus surprendre ses éclats de rire étouffés. Il y resta un grand moment, comprimant son mouchoir sur ses lèvres, imaginant la tête stupéfaite de Larkin et la rage du gros policeman. Quelle soirée !

Fatty se calma petit à petit. Où était Groddy à présent ? On ne l'entendait plus. Sans doute était-il reparti chez lui, fou de colère,

pour rédiger un rapport des faits. Fatty aurait donné cher pour lire le rapport en question !

Le chef des Détectives décida d'attendre encore un peu là où il était, au cas où le policeman se serait attardé dans les parages. 11 se laissa tomber sur une caisse, exactement comme aurait pu le faire un vieil homme très fatigué.

C'est alors que les événements commencèrent à se précipiter... La porte de derrière s'ouvrit. Un rayon de lumière tomba en plein sur Fatty surpris. Mme Larkin se tenait sur le seuil. Elle avait à la main un sac d'épluchures qu'elle s'apprêtait manifestement à déposer dans la poubelle extérieure. Elle aperçut Fatty distinctement. Portant une main à sa bouche, elle parut soudain terrorisée. Sa bouche s'ouvrit. Elle se mit à crier, puis rentra précipitamment chez elle.

Fatty se leva d'un bond. Il n'avait plus du tout envie de rire. Il était désolé d'avoir effrayé la pauvre femme. Il comprenait à quel point elle avait dû être troublée en le voyant là !

« Elle laisse son mari dans la maison derrière elle... elle ouvre la porte de la cuisine... et elle croit l'apercevoir dehors, tranquillement assis sous ses yeux... Pas étonnant qu'elle ait hurlé ! songea Fatty. Un mari dedans. Un mari dehors. Ça fait vraiment un peu trop ! »

Fatty s'éloigna sur la pointe des pieds en direction du jardin des Houch. Il voulait éviter d'être vu une seconde fois par Mme Larkin. La malheureuse eût été capable de mourir de frayeur !

Juste comme il tentait de se faufiler à travers la haie séparant le domaine de Glenmore du jardin des Houch, Fatty entendit quelqu'un sortir du pavillon des Larkin. Il y eut des chuchotements volubiles mais le vent soufflait dans la mauvaise direction et le jeune garçon ne saisit pas ce qu'on disait.

Il regretta d'avoir choisi un endroit où la haie était particulièrement épaisse. Sapristi, il n'arriverait donc jamais à passer de l'autre côté *Y* Un bruit de pas résonna à ses oreilles : quelqu'un approchait. Une main se posa sur son épaule. Fatty se retourna... et se trouva ne/ à nez avec le vieux Larkin en personne ! Quelle situation cocasse !

II secoua l'étreinte et, grâce à un dernier effort, franchit la haie. C'est alors que Larkin, derrière son dos, lui posa cette question mystérieuse :

« Comment êtes-vous revenu ? Et pourquoi ? »

Fatty ne s'attarda pas à pénétrer le sens de ces mots sibyllins. Il s'enfuit à toutes jambes. Arrivé à la barrière des Houch qu'il passa toujours courant, il déboucha sur le chemin... pour entendre une voix lui claironner aux oreilles :

« Ah ! Je me doutais bien que vous essaierriez de me jouer un tourr à votrre façon, Bob Larrkin ! Allez ! Suivez-moi ! »

M. Groddy s'était tenu aux aguets sous les arbres, espérant voir reparaître sa proie. Fatty éprouva à sa vue un rude choc. Comme Cirrculez l'agrippait par le bras, il se libéra d'un geste brusque et détala comme un lièvre. M. Groddy se lança à sa poursuite. Déjà, Fatty s'estimait sauvé quand une silhouette se dressa devant lui. C'était Bob Larkin, attiré par le bruit. Fatty le heurta avec violence. Tous deux roulèrent sur le sol. Groddy arriva là-dessus et dirigea sur eux le faisceau lumineux de sa lampe de



poche. Et alors... il faillit tomber à la renverse ! Il avait sous les yeux deux hommes exactement semblables qui le regardaient à travers leurs lunettes de myopes.

« Quoi ! Quoi ! Qu'est-ce que ça veut dirre ? haleta Groddy, les yeux hors de la tête. Hou, que je n'aime pas ça ! Je n'aime pas ça du tout, même ! »

Et là-dessus, pris de panique, le pauvre policeman tourna les talons et s'enfuit comme si une douzaine de Bob Larkin lui couraient après ! Un étrange gémissement s'échappait de ses lèvres. Si Fatty n'avait été aussi abruti par sa chute, il en aurait ri, certainement !

Cependant, M. Larkin se tournait vers lui.

« Dites donc... », commença-t-il d'une voix menaçante !

Mais Fatty n'attendit pas le reste du discours. Il s'était déjà relevé pour disparaître dans la nuit. Il replongea dans le parc de Glenmore. Là, il y avait quantité de bonnes cachettes où il pourrait se terrer si le vrai Larkin s'avisait de se mettre à sa recherche.

Cependant, le vieux gardien semblait avoir renoncé à lui donner la chasse. Aucun son ne parvenait à Fatty, réfugié près de la buanderie, tous ses sens en alerte. Au bout d'un moment, rassuré, le chef des Détectives respira.

« Je ferai aussi bien de rentrer à la maison maintenant, songea-t-il. Oh ! là, là ! Que je suis fatigué ! »

II quitta son abri à pas prudents et contourna la grande maison. Il n'y voyait goutte. La bâtisse était entourée de hauts arbres qui rendaient l'ombre plus profonde. Fatty n'osait pas allumer sa torche électrique de crainte d'être aperçu. Il se contenta donc de progresser lentement dans l'obscurité. Soudain, sa tête porta contre un objet dur. Il s'arrêta, s'interrogeant sur la nature de l'obstacle. Il tendit la main, agrippa quelque chose. Cela ressemblait à une longue perche de bois inclinée... Mais oui, c'était bien ça ! Une échelle ! Une échelle dressée sous le balcon ! Qu'est-ce que cela signifiait ?

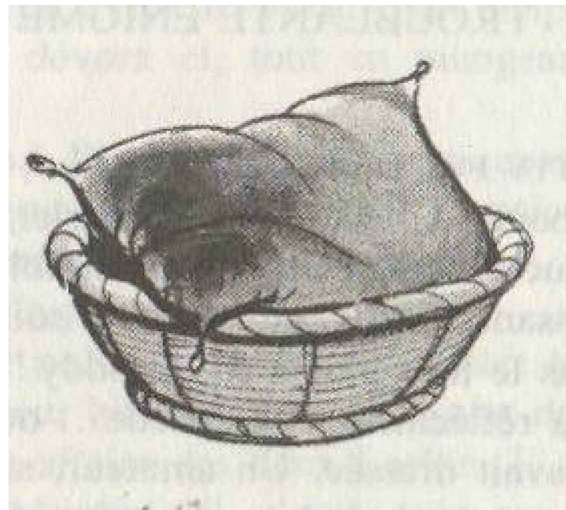
Fatty n'hésita pas. Il se mit en devoir de grimper les échelons. Il atteignit le balcon de fer, l'enjamba, trouva une porte. Quelqu'un avait-il pénétré par là à l'intérieur de la maison ?

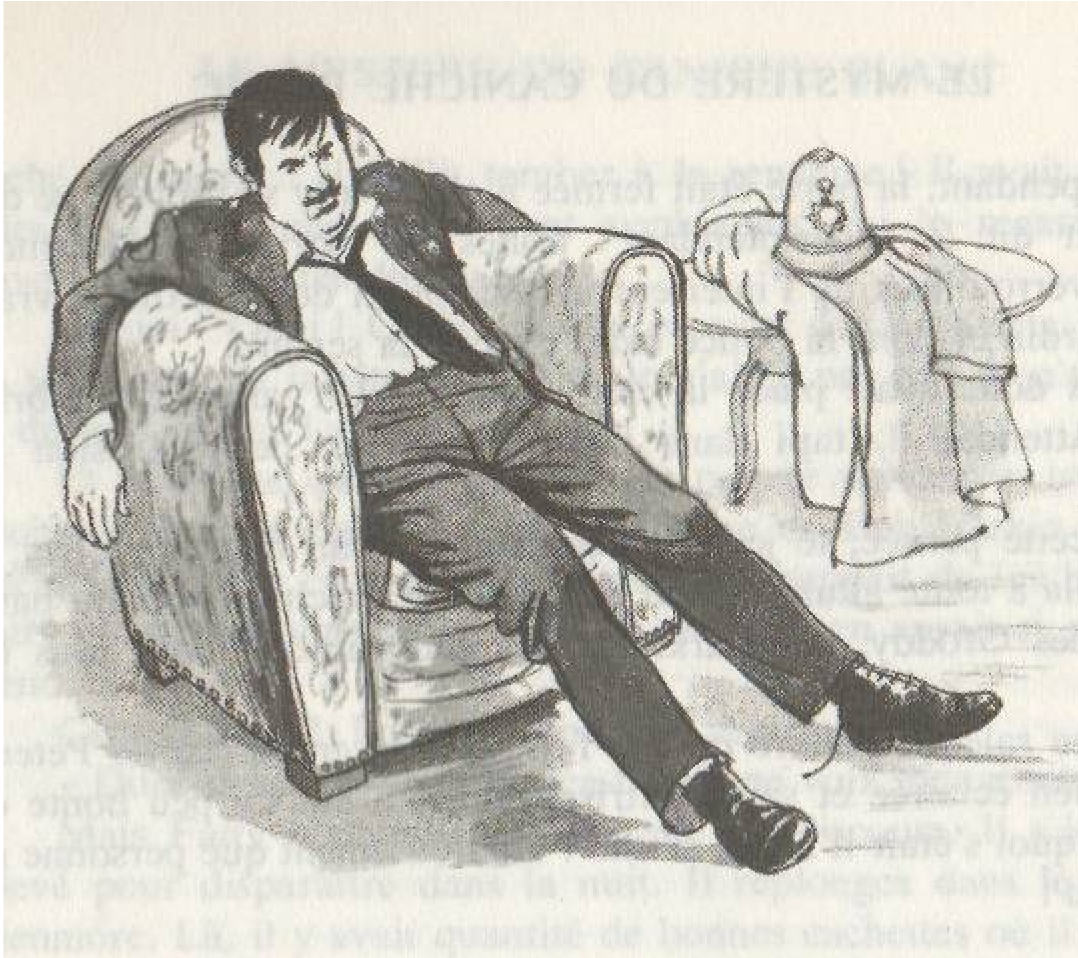
Cependant, la porte était fermée à clef. Fatty se rappela ce que lui avait dit le superintendant : toutes les portes de Glenmore étaient verrouillées de l'intérieur à l'exception de la petite ouvrant sur le jardin et dont la police avait changé la serrure.

Qui donc avait placé là cette échelle ? Un vulgaire cambrioleur ? Attendait-il, tapi dans l'ombre, furieux de l'intrusion de Fatty ?

A cette pensée, le jeune garçon éprouva un brusque effroi. Il dégringola à toute allure de son échelle et se précipita hors du parc, voyant des Groddy, des Larkin et des cambrioleurs dans tous les coins!

Il ne ralentit l'allure qu'une fois dans la grand-rue de Peterswood, bien éclairée et sans traîtrise. Alors, il eut un peu honte de lui. Pourquoi s'était-il affolé si vite ? Heureusement que personne ne l'avait vu !





CHAPITRE XXI

TROUBLANTE ÉNIGME

QUAND FATTY FUT DE RETOUR chez lui, sa première idée fut de téléphoner à Jenks pour lui parler de l'échelle. Puis il songea que cette révélation pourrait lui valoir des questions embarrassantes sur l'emploi de sa soirée. Peut-être Jenks n'apprécierait-il pas le tour joué à M. Groddy !

Fatty se mit à réfléchir. Cette échelle... oui, ce devait être un cambrioleur qui l'avait dressée. Un amateur, sans doute, qui avait renoncé à forcer la porte du balcon. Et même s'il était resté quand Fatty avait découvert l'échelle, il devait être loin à présent !

Par ailleurs, Fatty était navré d'avoir effrayé Mme Larkin. Mais quand il se rappela l'affolement de Cirrculez en présence des deux Larkin, il ne put s'empêcher de rire.

Et Bob Larkin ? Voyons, qu'avait-il dit à Fatty près de la haie ?

Quelque chose comme : « Comment êtes-vous revenu ? Et pourquoi ? » C'était là des paroles bizarres... A moins que Larkin n'ait pris Fatty pour Lorenzo. Dans l'obscurité, il ne pouvait pas le voir nettement... A moins aussi que Fatty n'ait mal entendu !

Au bout du compte, le chef des Détectives décida de ne pas téléphoner à Jenks.

« II vaut mieux que je reste tranquille, se dit-il. Bien entendu, je cours un risque... celui que Groddy fasse un rapport où il signale la présence de deux Larkin. Jenks se doutera qu'il y a du Frederick Trotteville là-dessous et je recevrai un bon savon. Pourtant, je crois plutôt que Cirrculez gardera le secret sur les événements de la soirée ! »

C'était bien connaître le policeman. En arrivant chez lui, à la fois furieux, épouvanté et stupéfait, il se laissa choir dans son fauteuil préféré et contempla fixement une latte du plancher. Il avait oublié que sa femme de ménage devait venir lui cuisiner son repas du soir et sursauta quand elle frappa à la porte.

« Qui est là ? jeta-t-il d'une voix effrayée.

— Seulement moi, monsieur ! répondit la femme.

— Ah ! bon. Entrrez ! »

Les émotions éprouvées n'avaient pas coupé l'appétit du robuste policeman. Il dévora et, tout en mangeant, repensa à son aventure.

« Deux Larrkin ! J'en ai bien vu deux, aussi sûrr que je suis là ! Mais qu'est-ce que le chef dirra si je mentionne la chose dans mon rrapporrt ? Il prrétendrra que j'ai vu double... et me conseillent d'acheter une nouvelle pairre de lunettes ! »

Or, M. Groddy ne désirait nullement être tourné en ridicule, fût-ce par son supérieur hiérarchique. Il résolut donc de passer sous silence cette curieuse affaire des deux Larkin. Il en vint même à se demander si, véritablement,'il .n'avait pas vu double! Oui?... Non ?... Flûte ! Il ne savait plus !

Il alla se coucher tout aussi indécis...

Le lendemain matin, Fatty se leva de bonne heure. Il tenait à récupérer sa bicyclette, qu'il avait laissée la veille tout près du domicile de M. Groddy. Cela fait, il entreprit de rejoindre ses

camarades réunis chez Pip. Il avait du nouveau à leur apprendre !

Dès que Betsy l'aperçut, elle l'accueillit avec des cris de joie.

« Fatty ! Que s'est-il passé hier soir ? Est-ce que Cirrculez t'a suivi ? » demanda-t-elle avec impatience.

Fatty hocha affirmativement la tête. Il se sentait maintenant assez content de lui. Quelle histoire à raconter aux autres ! Il commença bien vite son récit. Les Détectives éclatèrent de rire. Ray était là aussi. Il se roula sur le tapis. Comme c'était drôle d'imaginer son oncle Groddy, si redouté, filant Fatty et le regardant se balancer sur le terrain de jeux !

« Fatty !

« Fatty ! Arrête, je t'en prie ! pria le pauvre Ray. Je ris tellement que j'en ai un point de côté. »

Fatty continua néanmoins sa palpitante histoire. Chacun l'écoutait avec une extrême attention, y compris Foxy. Quand il en arriva à l'endroit où il s'était cogné à l'échelle, des exclamations fusèrent.

« Regardez un peu la bosse que je me suis faite au front ! dit Fatty en la montrant à la ronde. Est-ce qu'elle n'est pas belle ?

— Oh ! Comme j'aurais aimé pouvoir te suivre pour assister à tout ça ! soupira Betsy extasiée. Mais qu'as-tu fait après avoir découvert l'échelle, Fatty ?

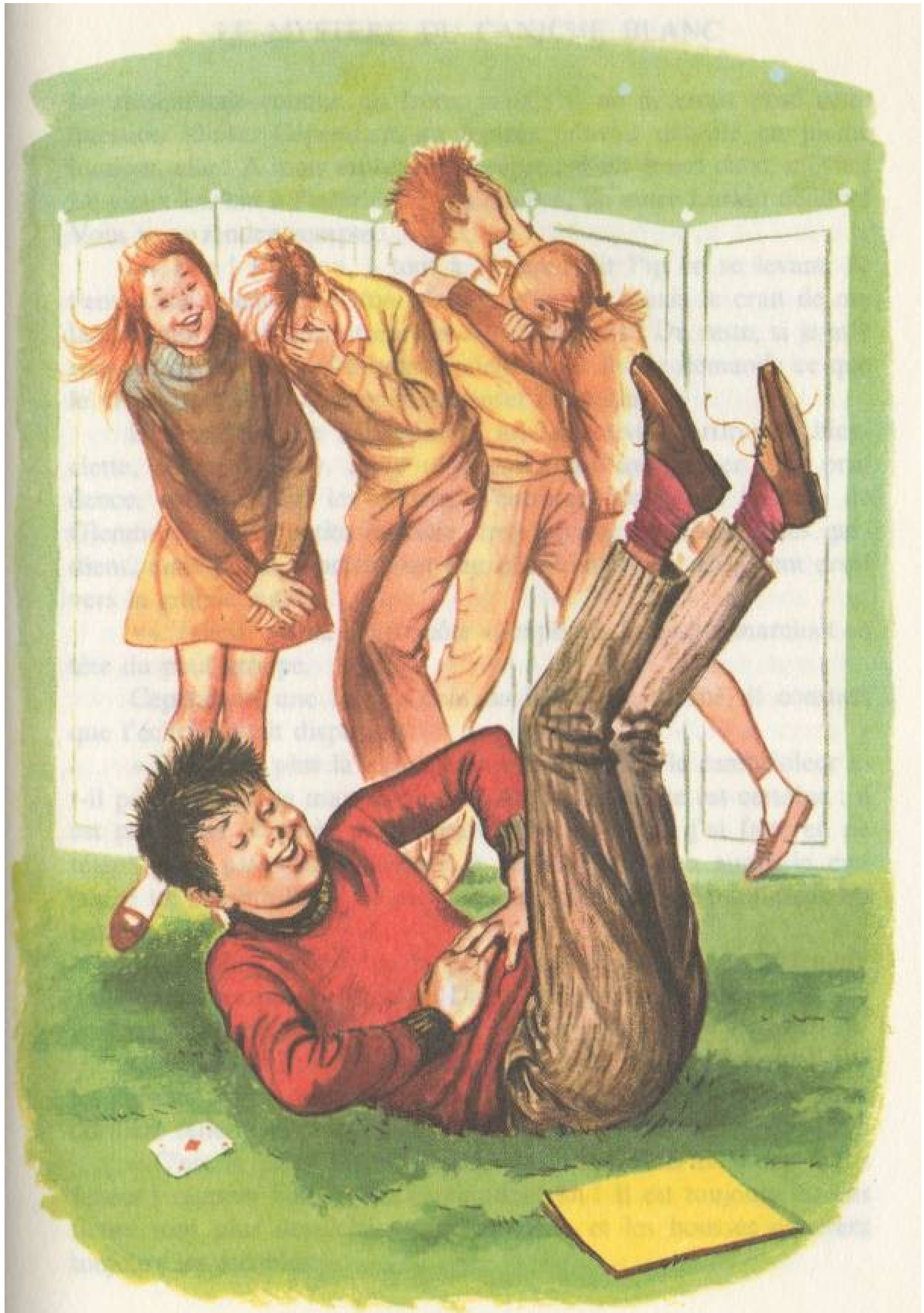
- Hum... Je suis rentré à la maison pour dîner et prendre un bain, répondit Fatty qui ne voulait pas gâcher son récit en avouant sa retraite aussi précipitée que peu glorieuse...

— Quelle soirée intéressante ! déclara Pip. Mais elle ne t'a pas permis de progresser beaucoup, n'est-ce pas, Fatty ? As-tu des projets pour aujourd'hui ? J'ai hâte de participer à l'action moi aussi !

— Eh bien... sitôt après le déjeuner, nous pouvons aller voir si l'échelle est encore en place ! suggéra Fatty. Peut-être pourrons-nous relever des traces de pas autour, qui sait... ?

- Je ne comprends pas pourquoi le vieux Larkin t'a demandé la raison de ton retour, Fatty, dit Larry songeur. A mon avis, il t'a pris pour Lorenzo !

— Oui, je le pense aussi. S'il m'avait vu nettement, moi qui



Fatty ! Arrête, je t'en prie !

lui ressemblais comme un frère, jamais il ne m'aurait posé cette question idiote. Cependant, sa femme m'avait détaillé en pleine lumière, elle ! A mon aspect, elle a éprouvé un grand choc, même ! Le vieux Larkin à l'intérieur de la maison, un autre Larkin dehors ! Vous vous rendez compte...

- Bon ! Eh bien, à tout à l'heure ! dit Pip en se levant. Je t'envie ton aventure, Fatty. Mais je n'aurais jamais le cran de me lancer, moi, dans des entreprises si hasardeuses ! Du reste, si je m'y risquais, je parie qu'elles tourneraient mal ! Je me demande ce que le vieux père Groddy peut bien penser ce matin... »

Dès le début de l'après-midi, les Détectives partirent à bicyclette, suivis de Ray. Foxy voyageait dans son panier. Par prudence, cette fois-ci, les enfants n'entrèrent pas dans le parc de Glenmore par la petite barrière, trop proche du cottage des gardiens, mais par une brèche un peu plus loin. Ils se dirigèrent droit vers la grande maison.

« L'échelle est de l'autre côté », expliqua Fatty qui marchait en tête du petit groupe.

Cependant, une fois le coin de la bâtisse tourné, il constata que l'échelle avait disparu.

« Elle n'est plus là ! s'exclama-t-il. Peut-être le cambrioleur a-t-il pénétré dans la maison, après tout... Une chose est certaine : il est passé par là après mon départ ! Quelle sottise j'ai faite en ne téléphonant pas immédiatement à Jenks ! Peut-être aurais-je empêché un cambriolage ! Je me demande comment ce malfaiteur est entré !

— Faisons le tour de la maison et regardons par la fenêtre dans toutes les pièces, proposa Daisy. Nous verrons bien si on y a volé quelque chose ! »

Chacun suivit son conseil... sans grand résultat ! Autant que les enfants purent voir, rien, n'avait bougé ! Ils arrivèrent ainsi à la dernière fenêtre et plongèrent leurs regards à l'intérieur.

« C'est la pièce où se trouvait le grand vase avec des fleurs fanées ! rappela Fatty à ses camarades. Ah ! Il est toujours là. Les fleurs sont plus desséchées que jamais... et les housses couvrent toujours les meubles. »

Evoquant le cadre qu'il avait déjà vu, il passa en revue le mobilier et les bibelots. Soudain, il fronça les sourcils. Il avait l'impression qu'un objet manquait. Oui, oui... il ne se trompait pas ! Un objet qui l'avait intrigué la première fois qu'il l'avait aperçu ! Le petit os en caoutchouc, sur le plancher, près de l'escabeau, là-bas... Or, cet os avait disparu !

Fatty écarquilla les yeux, s'évertuant à repérer le jouet de Popett. En vain ! Il n'en restait pas traces. Comme c'était curieux !

Il fit part aux autres de sa découverte. Larry protesta.

« Tu dois te tromper, Fatty ! Qui aurait pu voler ce joujou de chien ? Regarde ! Tout est en ordre dans la pièce.

— Je suis sûr d'avoir vu cet os », insista Fatty.

Les enfants discutaient sans prêter attention à Foxy qui, soudain, décida d'aller rendre visite à cette petite chienne blanche qui lui plaisait tant. Il trotta jusqu'au pavillon des gardiens et émit un petit aboiement poli. Aussitôt, Popett parut derrière la vitre.

Betsy entendit l'aboiement de Foxy. Elle se précipita pour le rattraper, aperçut Popett à la fenêtre... et s'arrêta net, sidérée ! Car Popett avait dans la gueule quelque chose qui... Betsy tourna bride et courut à Fatty, le visage rosé d'animation.

« Fatty ! Fatty ! Popett est là-bas, à la fenêtre. Elle tient un os en caoutchouc dans sa gueule ! »

Fatty et les autres se précipitèrent à leur tour, en veillant cependant à ne pas se montrer. Popett était bien là, essayant vainement d'aboyer car elle se refusait à lâcher son jouet.

« Nom d'un chien ! s'exclama tout bas Fatty. C'est l'os dont nous parlions. Venez ! Retournons à nos bicyclettes. Il nous faut étudier le problème... »

Arrivés sur le chemin, les Détectives tinrent conseil.

« Ce sont les Larkin qui ont dû pénétrer dans la grande maison hier soir, émit Fatty. Qui d'autre se serait soucié d'emporter cet os en caoutchouc ?

-— S'ils ont pris cet os pour amuser Popett, fit remarquer Betsy pensive, voilà qui ne leur ressemble pas ! Ils la traitent si mal d'habitude !

— C'est vrai, admit Fatty. Mais qui aurait pu le faire alors ?

— Peut-être Mme Lorenzo, dit Betsy.

— Il est possible en effet que les Lorenzo soient revenus. Cela expliquerait que Larkin m'ait pris pour le mari. Tiens... Popett s'est échappée ! Attrape-la, Betsy, et ramène-la à Mme Larkin. Tu en profiteras pour faire parler cette femme, si tu peux ! »

Betsy, toute fière de la mission, prit le caniche dans ses bras et revint au cottage. Mais Mme Larkin était déjà sortie et cherchait Popett du côté de la grande maison. Betsy saisit l'occasion et entra dans le pavillon pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Elle ne s'attendait pas précisément à y découvrir quelque chose. Ce fut pourtant le cas.

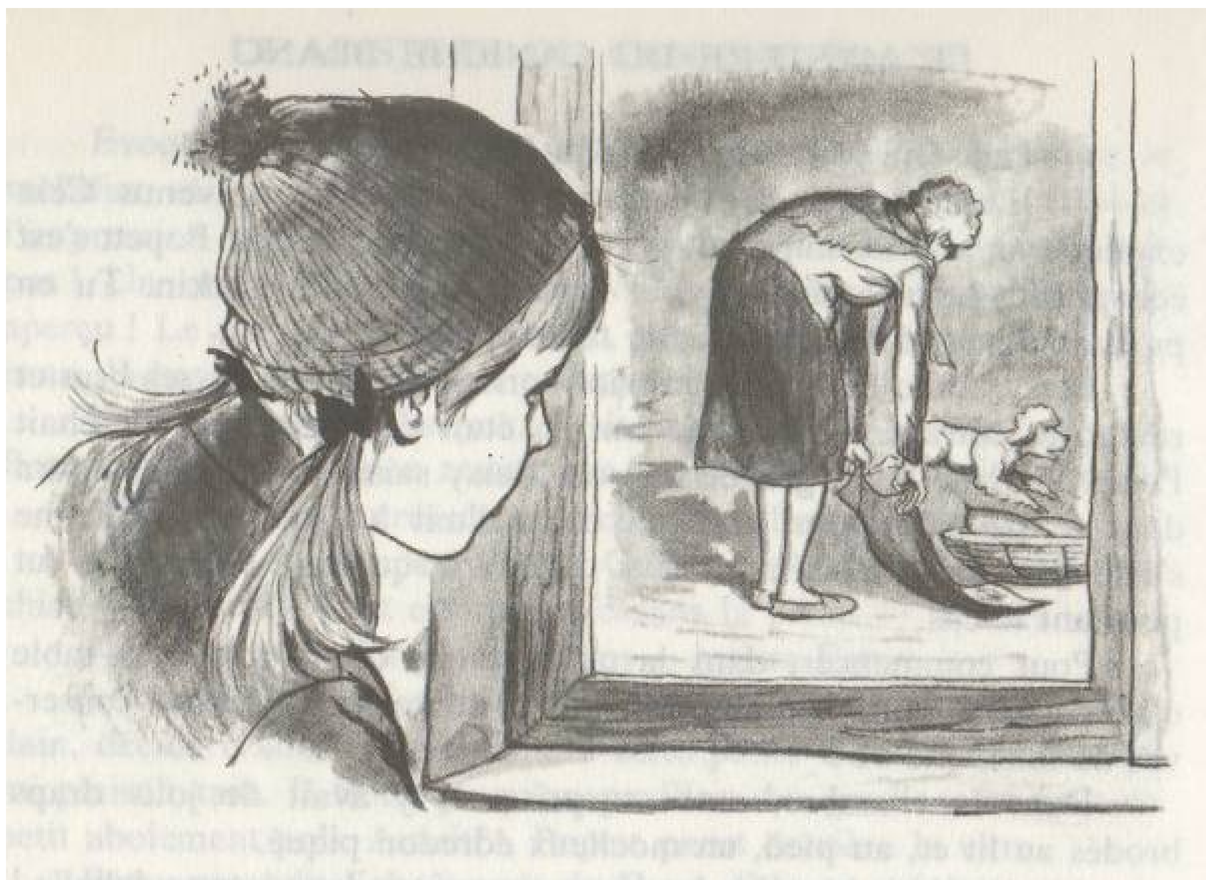
Pour commencer, dans la cuisine, elle constata que la table était couverte de boîtes de conserves de toute sorte ! Et des conserves de luxe, encore !

Dans la chambre, autre surprise. Il y avait de jolis draps brodés au lit et, au pied, un moelleux édredon piqué.

Ainsi, c'était bien les Larkin qui avaient dressé cette échelle ! Ils s'étaient introduits dans la grande maison et l'avaient pillée !

Il fallait sur-le-champ en avertir Fatty !





CHAPITRE XXII

FATTY DÉBROUILLE L'ÉCHEVEAU

BETSY SE DISPOSAIT à poser le caniche à terre et à vite rejoindre Fatty. Elle n'en eut pas le temps. Un bruit de pas pressés se fit entendre. C'était Mme Larkin qui revenait. « Oh ! vous avez retrouvé Popett ! s'écria-t-elle, soulagée. Je craignais tellement qu'elle ne se soit perdue ! »

Elle prit dans ses bras le petit animal. Betsy vit Popett lui lécher le visage.

« Vous êtes gentille avec elle maintenant, constata tout haut Betsy. Vous la traitiez si durement auparavant ! » Aussitôt, la femme lâcha Popett.

« Je ne vous retiens pas ! dit-elle avec rudesse. Vous n'auriez pas dû entrer sans ma permission.

- Je m'en vais ! annonça Betsy. Ah ! Voici la corbeille de Popett. Et ceci est sans doute son jouet... »

Elle s'apprêtait à ramasser l'os en caoutchouc pour l'examiner de près quand Mme Larkin lui donna une bourrade. La petite fille déguerpit. Elle était intriguée. Lorsqu'elle eut entendu la porte se refermer derrière elle, elle revint à pas de loup et regarda par la fenêtre. Elle aperçut la gardienne en train de placer une sorte de tapis sous la corbeille de la chienne. Popett lui dansait autour.

Betsy alla retrouver les autres, de plus en plus perplexe. Pourquoi Mme Larkin avait-elle changé à l'égard de Popett ? Il est vrai que la petite bête était si douce, si attachante qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Mais non... c'était autre chose qui rendait les Larkin bons envers elle. Peut-être les Lorenzo avaient-ils promis une forte somme d'argent à condition qu'ils rendissent leur chienne heureuse. Oui... ce devait être ça !

Betsy raconta son histoire aux autres :

« Des conserves de grande marque ! Des couvertures neuves ! Des draps brodés ! Ils se sont bien servis ! dit-elle. Mais je n'ai pas pu tirer grand-chose de Mme Larkin.

- Regardez ! chuchota Pip. Voilà Bob Larkin qui revient. Il tient un énorme paquet de journaux sous le bras.

- Je suppose qu'il feuillette régulièrement les quotidiens pour voir si l'on ne parle pas des Lorenzo, avança Daisy.

— Que faisons-nous à présent ? s'enquit Larry. Vas-tu téléphoner à Jenks, Fatty ? Il serait peut-être bon de le prévenir... Je me demande comment les Larkin ont pu entrer dans la grande maison. Ils doivent avoir la clef de la porte du balcon.

— Venez ! dit Fatty. Prenons nos vélos et allons téléphoner à Jenks.

— Je suis contente que cette horrible Mme Larkin soit devenue gentille pour Popett, déclara Betsy. Et, à voir Popett de son côté, on pourrait presque croire qu'elle a retrouvé sa maîtresse. Elle fait la fête à sa gardienne comme à Mme Lorenzo. Mme Larkin est maintenant si attentionnée que je l'ai surprise en train de glisser un tapis sous la corbeille de la chienne. »

Soudain, Fatty sursauta si fort sur sa bicyclette qu'il faillit tomber à bas de la selle. Betsy le regarda, surprise. « Qu'est-ce que tu as, Fatty ?

— Laissez-moi réfléchir en paix, répondit le chef des Détectives d'une voix bizarre. Filez devant.

— Tu te sens malade ? demanda Betsy, alarmée.

— Non... mais une idée m'est venue... Quelque chose que tu viens de dire a fait jaillir une lueur. Je vous en prie, laissez-moi tranquille un instant ! »

Les enfants, intrigués, pédalèrent un peu, puis s'arrêtèrent à quelque distance pour attendre leur camarade. Fatty continuait à réfléchir, sourcils froncés, debout près de son vélo. Il était si bien absorbé par ses pensées qu'il ne vit pas arriver M. Groddy, également à bicyclette.

« Tiens ! C'est vous ! grommela le policeman. Encorre à penser aux Lorrenzo, je parrie ? Ils sont cerrtainement en Amérrique à l'heurre qu'il est. Et le tableau volé avec eux ! »

Foxy jaillit brusquement d'une haie et se mit à tourner d'un air gourmand autour des mollets du policeman. Celui-ci remonta en vitesse sur sa machine et s'éloigna plus vite encore. Fatty ne sourit même pas. Il était toujours perdu dans sa méditation.

« Le grand cerveau fonctionne au maximum ! déclara Pip qui le surveillait de loin. Je me demande ce qui l'a frappé tout d'un coup.

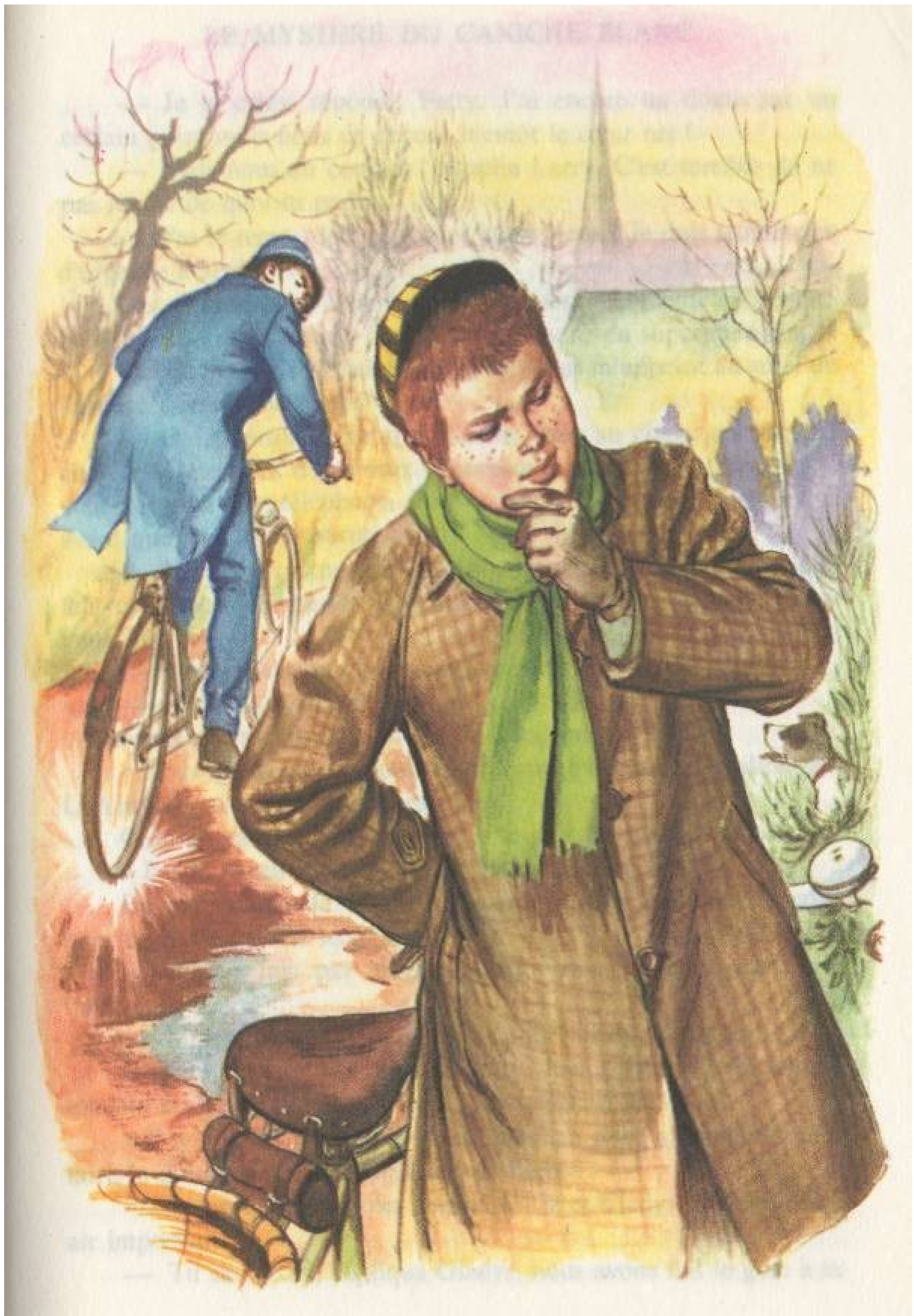
— Il va trouver la solution du problème, j'en suis sûr ! annonça Ray avec confiance. C'est un génie, notre Fatty ! »

Soudain, le chef des Détectives se remit en selle et rejoignit ses amis, l'air joyeux.

« Ça y est ! s'écria-t-il. J'ai résolu le mystère ! Je vais en faire un joli paquet, noué avec une belle faveur, et je le déposerai aux pieds du superintendant. Ce que j'ai pu être aveugle, mes enfants ! Et vous aussi, par la même occasion !

— Je vous l'avais bien dit ! fit Ray triomphant. Il a trouvé la clef de l'énigme. Quel génie !

— Hum... Qu'as-tu trouvé au juste, Fatty ? demanda Pip. Es-tu sûr d'avoir vraiment éclairci *tout* le mystère



Il était toujours perdu dans sa méditation.

— Je le crois, répondit Fatty. J'ai encore un doute sur un certain point mais nous en aurons bientôt le cœur net !

— Mets-nous au courant ! supplia Larry. C'est terrible de ne pas savoir de quoi tu parles.

— Pas le temps de t'expliquer, mon vieux ! Je dois téléphoner d'urgence à Jenks ! »

Les enfants s'arrêtèrent à la première cabine téléphonique qu'ils rencontrèrent. Fatty demanda le numéro du superintendant.

« C'est vous, Frederick ? dit Jenks. Vous m'appelez au sujet de l'affaire Lorenzo, je parie ?

— Oui, monsieur. Je crois l'avoir tirée au clair ! annonça le chef des Détectives d'une voix triomphante. Mais c'est trop long à vous raconter par téléphone. Pouvez-vous venir immédiatement... avant que les choses tournent mal ?

— Vous vous exprimez par énigmes, Frederick. Mais je vous fais confiance. Je prends la voiture et je vous rejoins. Où êtes-vous ?

- Pouvez-vous me rencontrer près du cottage des Larkin ?

— Entendu. J'arrive ! »

Jenks raccrocha. Fatty sortit de la cabine en jubilant.

« Nous avons rendez-vous avec le super devant le pavillon des Larkin ! Demi-tour, vous autres ! »

C'est en vain que ses camarades le pressèrent de questions.

« Pas le temps ! répéta-t-il. Il faut nous dépêcher. »

En approchant de Glenmore, Larry et Pip insistèrent encore pour lui arracher son secret.

« Ne nous fais pas languir ainsi, Fatty. Ce n'est pas chic. Parle donc !

— Impossible. Trop de monde risquerait de m'entendre ! » Comme pour donner raison à Fatty, deux petites filles sortirent soudain du jardin des Houch et se précipitèrent vers Ray.

« Ray ! Viens jouer avec nous ! Maman nous a donné de quoi faire la dînette dans notre maison sur l'arbre !

— Je vous présente mes cousines, Liz et Gladys ! dit Ray d'un air important.

— Tu sais, Ray, expliqua Gladys, nous avons fait le guet à ta

place ce matin. Une fois, nous avons aperçu M. Larkin et, une autre fois, Mme Larkin. Elle a mis un tapis sur un fil d'étendage. Elle est en train de le battre pour le dépoussiérer. »

Les Détectives échangèrent des regards amusés. Le rapport était sans importance. Ray crut bon de le commenter :

« Ce sont de bonnes petites. Quand elles sont de faction là-haut, elles enregistrent tout et me transmettent les plus petits événements. »

Puis il se tourna, condescendant, vers ses cousines :

« Très bien. Retournez à votre poste. Je vous rejoindrai un peu plus tard. Pour l'instant, je suis occupé. »

Les fillettes partirent en courant.

« Ne nous attroupons pas près de la barrière des Larkin, conseilla Fatty. Cela leur donnerait l'éveil. Allons un peu plus loin sur le sentier. Flûte ! Regardez qui vient par ici ! »

C'était M. Groddy qui se proposait d'avoir une entrevue avec Bob Larkin et de lui dire sa façon de penser sur ses agissements de la veille. Après mûre réflexion, Cirrculez en était arrivé à cette conclusion qu'il n'avait pas vraiment eu sous les yeux deux Larkin mais que son état d'extrême fatigue lui avait brouillé la vue : d'où le dédoublement du personnage. Ah ! le gardien allait entendre ce qu'il allait entendre ! Avoir fait courir un représentant de l'ordre de si belle façon ! Ce vieux fou ! Et que lui avait-il pris d'aller se balancer la nuit sur un terrain de jeux pour gosses ! Nom d'un pétard !

Tout en roulant de furieuses pensées, M. Groddy pédalait ferme. Soudain, il aperçut les enfants sur son chemin. Il fronça ses gros sourcils.

« Cirrculez ! Cirrculez ! cria-t-il en arrivant à leur hauteur. Et tenez votrre chien ! Qu'est-ce que vous fabrriquez au milieu du sentier?

— Nous attendons quelqu'un, répondit Fatty de son air le plus gracieux.

- Ah ! oui, gronda le policeman. Et qui pouvez-vous bien attendrre, je vous le demande ! Votrre grrand ami le superrinten-dant, peut-êtrre ! Allez, cirrculez ! Cirrculez !

— Il se trouve en effet, répliqua Fatty d'une voix suave, que c'est bien le superintendant Jenks que nous attendons. Je suis pétrifié d'admiration en constatant que vous avez si bien deviné !

— Je vous conseille de ne pas essayer de me bourrrer le crrâne avec votrre superrintendant ! grommela Cirrculez. Il n'est pas facile de me fairre prrendre des vessies pourr des lanterrnes, jeune homme ! Le chef est à des kilomètrres d'ici. Je le sais carr il m'a téléphoné lui-même ce matin.

- De toute manière, déclara Fatty, vous n'êtes pas obligé de l'attendre, *vous* ! C'est avec *nous* qu'il a pris rendez-vous ! »

La figure du policeman vira au rouge sombre.

« Quel conte à dorrmirr debout ! Cirrculez, je vous l'orrdonne. »

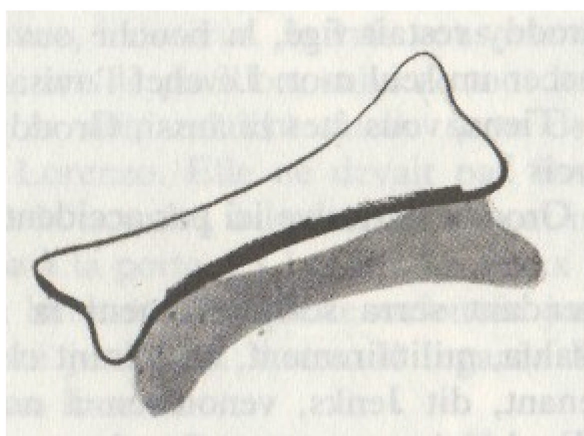
Juste à cet instant, on entendit une voiture qui s'arrêtait sur la grand-route. Une portière claqua. Puis des pas pressés se rapprochèrent. M. Groddy se retourna. Ce qu'il vit le laissa bouche bée...

« Vous voyez ! » murmura Fatty, ironique.

Car c'était le superintendant Jenks en personne qui arrivait, suivi d'un sergent. Il était grand, large d'épaules, éminemment sympathique. En apercevant Fatty et ses camarades, il sourit.

« Bonjour, jeunes gens ! Me voici ! »

Sa voix était pleine de cordialité.





CHAPITRE XXIII

UNE RUSE MERVEILLEUSE

BONJOUR, MONSIEUR ! » répondirent en chœur les enfants. M. Groddy restait figé, la bouche ouverte, incapable de prononcer un seul mot. Le chef l'avisa soudain.

« Tiens, vous êtes là aussi, Groddy ? Je ne m'attendais pas à vous voir !

— Oh ! M. Groddy se trouve ici par accident », expliqua Fatty avec malice.

Le superintendant serra solennellement la main de tous les Détectives. Ray salua, militairement, en faisant claquer ses talons.

« Et maintenant, dit Jenks, venons-en à notre affaire. Vous m'avez appelé, Frederick, pour me signaler que vous aviez débrouillé le cas Lorenzo. Savez-vous où se cache le couple ?

— Oui, monsieur », assura Fatty sans hésiter.

Les yeux de Cirrculez, déjà protubérants, s'exorbitèrent davantage encore. Il regarda Fatty et avala sa salive. Ce garçon ! Ce diabolique garçon ! Comment pouvait-il être si bien renseigné ?

Jenks se mit à rire.

« Vous n'allez tout de même pas me dire que vous savez *aussi* où se trouve le tableau volé, Frederick !

— Ma foi, je *crois* le savoir ! répondit Fatty. Ce n'est pas une certitude absolue mais, si je me trompe, vous pourrez toujours obliger les Lorenzo à parler ! »

Jenks se tourna vers Cirrculez.

« Je suppose que vous avez abouti aux mêmes conclusions ? »

Le policeman secoua la tête. Il n'avait pas encore retrouvé l'usage de la parole. Sans plus s'occuper de lui, Jenks s'adressa de nouveau à Fatty.

« Bon ! Eh bien, *où* sont les Lorenzo ? Comme vous m'avez fixé rendez-vous ici, je présume que nos voleurs se terrent dans le secteur.

— Oui, monsieur, répondit le chef des Détectives. Ils se cachent dans le pavillon des Larkin !

— Certainement pas ! explosa M. Groddy. Je vous demande parrdon, monsieur, mais je suis entrré à trrois rreprrises dans ce pavillon et je n'y ai vu perrsonne d'autrre que les deux Larrkin. Je suis prrêt à le jurrer !

— Pourtant, les Lorenzo sont bien là ! affirma Fatty au superintendant. Venez, monsieur. Je vais vous montrer... »

Il se dirigea vers le pavillon, suivi de tous les autres. Intrigués, ses compagnons se demandaient quelle sorte de cachette pouvait bien abriter les Lorenzo. Elle ne devait pas être très spacieuse... Cirrculez fermait la marche, à la fois furieux et incrédule.

Fatty frappa à la porte des Larkin. Le vieux Bob vint ouvrir. Il était vêtu à son habitude, casquette enfoncée jusqu'aux oreilles et cache-nez remonté jusqu'aux lèvres. Il regarda Fatty à travers les verres épais de ses lunettes :

« Que voulez-vous... ? » commença-t-il.

Puis il aperçut le reste de la troupe, que dominait la haute taille du superintendant. Alors, il tenta de refermer la porte.

En vain : Fatty avait bloqué le battant avec son pied !

« Nous venons vous faire une petite visite ! » annonça le chef des Détectives.

Le sergent qui accompagnait Jenks finit d'ouvrir la porte et tout le monde entra, y compris Foxy. Mme Larkin n'était pas dans la pièce mais on pouvait l'entendre qui, dans la cuisine, remuait vaisselle et casseroles.

« Que signifie cette intrusion ? déclara Larkin de sa voix rauque. Je n'ai rien fait de mal. »

Dans cette pièce bondée, il parut soudain mal à l'aise.

« Je vous présente Tom Lorenzo ! » annonça brusquement Fatty.

D'un geste rapide, il arracha la casquette du vieux Larkin, empoigna sa barbe qui lui resta dans la main, puis décolla les gros sourcils en broussaille. D'une pichenette, enfin, il fit sauter les lunettes du bonhomme. Immédiatement, Larkin parut beaucoup plus jeune. On le sentait paralysé à la fois par la peur et par la colère.



« Sapristi ! s'exclama Jenks. C'est bien Tom Lorenzo, en effet ! Félicitations pour le déguisement, Lorenzo ! Je vous ai vu au début de cette affaire et j'aurais juré que vous étiez bien le vieux Bob Larkin.

— Vous auriez pu le jurer, monsieur, dit Fatty. Car c'est en effet le vrai Larkin que vous avez rencontré à ce moment-là. Le couple des gardiens... Ah ! Voici le numéro Deux ! »

Mme Larkin, entendant un bruit de voix, venait d'ouvrir la porte de la cuisine et se tenait sur le seuil, indécise, Popett dans les bras. Fatty la désigna du geste :

« Je vous présente maintenant Mme Lorenzo ! » articula-t-il avec emphase.

Puis il bondit, arracha l'extravagante perruque : des cheveux très blonds apparurent et déversèrent leur flot doré sur les épaules de la femme sidérée. A elle aussi Fatty arracha ses lunettes. Elle se redressa et avoua sans détour :

« Très bien. Je suis Gloria Lorenzo en effet... et plutôt contente de n'avoir plus à jouer le personnage crasseux de la vieille Larkin... Tom, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, nous sommes battus ! Autant le reconnaître ! »

Dépouillés de leurs postiches, les deux Lorenzo étaient maintenant fort différents des Larkin. Mais comme ils avaient bien su jouer leur rôle ! De merveilleux acteurs, en vérité ! Pas étonnant qu'ils aient trompé leur entourage !

« Mais où sont donc les Larkin ? s'enquit le superintendant.

— Bob Larrkin était ici hierr soirr ! affirma Groddy. Je les ai vus ensemble... lui et cet individu ici prrésent !

— Comment cela, ensemble ? demanda le chef, stupéfait. Et pourquoi n'êtes-vous pas intervenu alors ? En voyant deux Larkin côte à côte, cela ne vous a donc pas semblé suspect ? »

Fatty intervint.

« L'un de ces hommes n'était autre que moi-même, déclara-t-il d'une voix douce. Je m'étais déguisé, moi aussi, en vieux Larkin. Je vous prie de m'excuser de vous avoir fait autant courir hier soir, monsieur Groddy, mais... je me suis bien amusé sur cette balançoire !»

Cirrculez faillit en avaler sa pomme d'Adam. Il dut s'appuyer contre le mur pour ne pas s'effondrer et porta une main à son front en gémissant. Ainsi c'était à Fatty et non à Bob Larkin qu'il avait donné la chasse la veille ! Même le second Larkin qu'il avait vu n'était pas le vrai. Oh ! là, là !

« Mais que sont devenus les véritables Larkin ? demanda pour la seconde fois Jenks, inquiet. Il faut que je le sache. Il ne leur est rien arrivé de fâcheux, j'espère ?

— Ma foi, monsieur, expliqua Fatty, les deux Larkin ont reçu Popett en garde, comme vous le savez. Ils maltraitaient la pauvre bête. Puis, un soir, les Lorenzo sont allés à Maidenhead d'où ils se sont rendus ici en canot...

— Comment êtes-vous au courant ? coupa Tom Lorenzo avec aigreur. On nous a trahis ?

— Non pas ! dit Fatty qui se tourna vers Jenks pour poursuivre son récit. Cette nuit-là, Ray a entendu des bruits divers. J'en ai déduit la venue d'un bateau à moteur. C'est Larkin qui est allé chercher les Lorenzo à Maidenhead et les en a ramenés. D'après ce que je suppose, dès qu'ils ont été à Glenmore, les Lorenzo ont troqué leurs vêtements contre ceux des Larkin. Ceux-ci sont alors partis pour une destination inconnue et les Lorenzo, après les avoir sans doute grassement payés, sont eux-mêmes restés sur place.

— Je vois, je vois ! Cela se tient ! murmura le superintendant en jetant un coup d'œil aux Lorenzo dont l'attitude était révélatrice. C'était une idée très astucieuse que de revenir se cacher au seul endroit où l'on n'aurait pas songé à les chercher !

— Très astucieuse en effet, admit Fatty. Et comme tous deux sont acteurs, ils n'ont pas eu grande difficulté pour se transformer. Les Larkin sont du reste faciles à imiter. Je me suis moi-même déguisé en Bob Larkin avec assez de succès pour que M. Groddy s'y soit trompé !

— C'est donc vous que j'ai vu hier soir ! s'écria Tom Lorenzo. J'ai cru que le vieux Bob Larkin était revenu et je ne comprenais pas pourquoi !

— Je sais ! Ce sont les mots que vous avez laissés échapper qui m'ont aidé à y voir clair ! déclara Fatty. Ils semblaient étranges,

adressés à quelqu'un déguisé comme vous ! Vos paroles ne pouvaient signifier qu'une chose : que vous n'étiez pas Larkin mais que vous pensiez que je l'étais, moi ! »

Cirrculez gémit : il avait peine à suivre. Les Détectives, eux, avaient saisi.

« Mais qu'est-ce qui vous a *vraiment* lancé sur la bonne piste ? s'enquit Jenks. Vous m'auriez appelé hier soir au téléphone si vous aviez déjà su la vérité.

— Ma foi, plusieurs petits faits m'ont mis la puce à l'oreille, monsieur, répondit Fatty. Par exemple, quelqu'un s'était introduit dans la grande maison dans la soirée d'hier et une seule chose semblait avoir disparu : l'os en caoutchouc qui traînait sur le plancher. Pourquoi l'avait-on emporté ? Pour le donner à un chien, c'était évident. Et puis, Betsy a aperçu des boîtes de conserves sur la table des Larkin et des draps fins à leur lit. Des draps fins chez des gens qui, d'ordinaire, vivaient dans la crasse !

— Je t'avais bien dit de ne pas prendre cet os, murmura Tom Lorenzo en regardant sa femme d'un air furieux.

- Nous avons remarqué aussi autre chose, continua Fatty. Au début, Mme Larkin était méchante avec Popett et la petite bête avait peur d'elle. Par la suite, Popett a été bien traitée et semblait follement heureuse. Ce brutal changement nous a paru étrange. Enfin, Betsy a dit quelque chose qui a achevé de m'éclairer.

— Quoi donc ? demanda Betsy intriguée.

— Tu as déclaré que Popett faisait fête à Mme Larkin... comme si celle-ci était Mme Lorenzo ! J'ai tout compris alors. Si l'on partait du fait que Mme Larkin *était* Mme Lorenzo, tout s'expliquait : l'air heureux de Popett, les boîtes de conserves, les draps brodés... et la disparition de l'os en caoutchouc. Le problème était résolu !

— Je vous félicite de grand cœur, Frederick, dit Jenks. Vous avez débrouillé l'écheveau avec une extrême habileté. Qu'en pensez-vous, Groddy ? »

M. Groddy n'en pensait rien. Il flottait en plein brouillard. Il aurait aimé disparaître dans un trou de souris. Son ahurissement était si complet qu'il en perdait même l'envie de se mettre en colère.

« Vous avez fait du bon travail, reprit Jenks en s'adressant de nouveau à Fatty. Mais savez-vous où se trouve le tableau volé ? Vous m'avez averti que vous ne possédiez pas de certitude à ce sujet... »

Les Lorenzo se raidirent et regardèrent Fatty. Celui-ci leur sourit malicieusement.

« Vous espérez bien que j'ignore où vous avez caché cette toile, n'est-ce pas ? Peu vous importe d'aller faire un séjour en prison si, une fois libérés, vous pouvez récupérer le tableau et le vendre un bon prix!... Pour commencer, je suis sûr que le tableau n'est plus dans sa caisse.

- Comment cela ? demanda Jenks.

— Les Lorenzo l'ont ramené en bateau à Glenmore, monsieur. Puis ils l'ont extrait de l'emballage et même de son cadre pour brûler l'un et l'autre, trop encombrants à leur gré !

- Vous êtes donc sorcier pour en savoir aussi long ! s'exclama Tom Lorenzo, surpris.

- Non, répondit Fatty, mais je fais travailler mon cerveau.

— Continuez, ordonna le superintendant, très intéressé.

- Eh bien, monsieur, ce matin, Betsy a vu par la fenêtre Mme Larkin qui était en train de placer une sorte de tapis sous la corbeille de Popett... un tapis bien trop bon pour cet usage ! J'en ai déduit que, peut-être, la toile était cousue à l'intérieur, entre deux épaisseurs, ou entre le tapis et sa doublure.

- Il n'y a plus rien sous la corbeille de Popett ! annonça Betsy après un bref coup d'œil.

— Nom d'un chien ! Je sais où est ce tapis ! s'écria brusquement Ray. Liz et Gladys nous l'ont dit... Vous vous en souvenez ? »

Le superintendant regarda le jeune Groddy d'un air intrigué.

« Liz et Gladys sont mes cousines, expliqua Ray. Je leur ai ordonné de surveiller les Larkin. Aujourd'hui, elles nous ont prévenus que Mme Larkin avait suspendu un tapis dehors pour le battre. Qui aurait songé à chercher un tableau volé sur un fil d'étendage, monsieur! C'est une cachette épatante ! »

Fatty regarda les Lorenzo. Ils semblaient en plein désarroi.



« Voyons ce tapis ! » dit Jenks.

Tout le monde sortit du cottage 'pour se diriger vers l'abri extérieur où le subordonné de Jenks dépendit le fameux tapis. D'un coup de canif précautionneux, il en fendit la doublure... La toile volée était bien là, à l'abri de l'humidité dans une poche imperméable.

« Un tableau inestimable camouflé dans un vulgaire tapis de quatre sous ! murmura Jenks. C'est incroyable ! Allons, prenez-en bien soin, sergent ! »

Les Lorenzo, fort abattus, furent priés de monter dans la voiture de police. Groddy, chargé de les escorter, avait l'air presque aussi dépité qu'eux. Popett, inconsciente de la tragédie vécue par sa maîtresse, aboya joyeusement du côté de Foxy pour lui dire au revoir. Le sergent se mit au volant. La voiture démarra. Dans un instant, les prisonniers seraient sous les verrous et le sergent ramènerait la voiture à son chef.

Resté seul avec les enfants, Jenks se tourna vers eux.

« Frederick, encore toutes mes félicitations, que vous partagerez avec vos camarades ! Vous avez remarquablement bien débrouillé cette affaire, mon garçon. Il va nous falloir fêter cela !

— Si cela ne vous ennuyait pas, monsieur, proposa Fatty, comme il fait froid, nous pourrions nous réunir tout à l'heure dans ma remise ! Je sais que notre bonne a préparé de bons gâteaux pour goûter et elle n'a pas sa pareille pour faire du thé bien fort et parfumé. Et puis... j'aimerais vous montrer quelques-uns de mes derniers achats, monsieur... Un jeu de fausses dents... et un truc ingénieux pour faire paraître les oreilles plus grandes ! »

Jenks éclata de rire.

« Quelle drôle d'invention ! Des oreilles plus grandes ! Essaye/ donc de trouver un gadget permettant de rendre les cerveaux plus gros ! Ça pourra profiter à ce pauvre Groddy ! »

Les enfants éclatèrent de rire à leur tour.

Quelques instants plus tard, Fatty et ses invités se retrouvaient dans la remise. Jenks, aussi bien que Ray, s'y sentaient à l'aise. On fêta le succès du chef des Détectives dans la bonne humeur générale. Mais les félicitations n'allèrent pas qu'à Fatty. Jane, la bonne, en reçut sa part.

Elle faisait de si bons gâteaux !